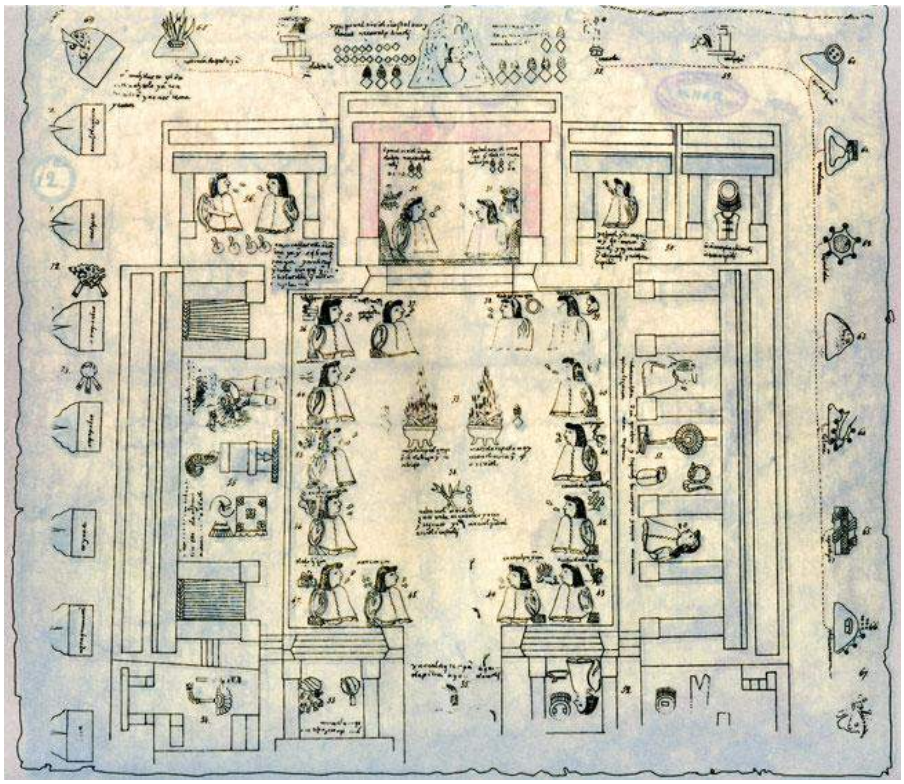
Guillaume Mora-Dieu
2ème licence Histoire de l'art et Archéologie
Orientation Civilisations non-Européennes



L'architecture domestique aztèque

Mémoire présenté en vue de l'obtention du titre de licencié en Histoire de l'art et Archéologie

Promoteur : M. Michel Graulich
Lecteurs : M. Pierre de Maret & M. Paul-Louis van Berg

Université Libre de Bruxelles
Faculté de Philosophie et Lettres
Année académique 1997-1998

Table des matières

I. Introduction (pp. 1-2)

II. Architecture du commun

A. Typologies (pp. 3-8)
B. Disposition générale, orientation, et zones d'activités
1) Disposition générale (pp. 8-13)
2) Orientation (pp. 14)
3) Zones d'activités (pp. 14)
-Aménagements intérieurs (pp. 14-7)
-Aménagements connexes (pp. 17-9)
-Aménagements plus indépendants (pp. 19-21)
C. Matériaux et techniques de construction (pp. 21)
1) Matériaux principaux
-Les pierres (pp. 22)
-Les végétaux (pp. 23-4)
-Matériaux manufacturés et agglutinants (pp. 24-6)
2) Techniques de construction (pp. 26)
-Terrassement (pp. 26-7)
-Plates-formes et pilotis (pp. 27-9)
-Sols (pp. 29-30)
-Murs (pp. 31-3)
-Toitures (pp. 34-7)
-Enceintes (pp. 37)

III. Architecture de haut standing

A. Introduction (pp. 38-43)
B. Le *tecpancalli*
1) Situation et disposition générale (pp. 43-52)
2) Organisation interne (pp. 52-3)
-Mur d'enceinte et jardins-dépendances (pp. 53-5)
-Espace résidenciel (pp. 55-60)
-Espace cultuel (pp. 60-2)
-Espace public (pp. 62-7)
-Espace de stockage (pp. 67-71)
-Espace carcéral (pp. 71-2)
3) Etablissements palatiaux annexes (pp. 72-7)

4) Chauffage et éclairage (pp. 77-8)
5) Mobilier (pp. 78-9)
C. Matériaux et techniques de construction (pp. 79-87)
D. Ornementations (pp. 88)
1) Recouvrements peints (pp. 88-95)
2) Recouvrements textiles et végétaux (pp. 95-7)
3) Frises et autres (pp. 97-101)

IV. Conclusion (pp. 102-3)

L'architecture domestique aztèque. Résumé et présentation du mémoire de licence remis en la faculté de Philosophie et lettres, section Histoire de l'art et Archéologie, orientation Civilisations non européennes. Université libre de Bruxelles, session de mai-juin 1998.

Exposé synthétique sur un premier état de la question de l'architecture domestique des sociétés de l'Altiplano central (Mexique central) durant la période du Postclassique récent (1200-1521 ap. J.C.), ce travail a visé, autant que faire se peut, l'exhaustivité, par le biais de l'exploitation appropriée et mesurée d'une vaste palette de documents de natures différentes : codex figuratifs indigènes (acculturés ou non), récits et descriptions des conquistadores, chroniqueurs, ecclésiastiques et autres historiens métis, données ethnohistoriques de provenances diverses (les *Relaciones Geograficas*, documents administratifs et juridiques de l'époque, etc.), et bien sûr les données de fouilles archéologiques. Délimitant deux secteurs d'investigation, l'architecture domestique du commun et l'architecture domestique de haut standing, le mémoire en dresse les caractéristiques et les particularités et/ou les fonctions, que ce soit au niveau de la situation et de la disposition générale, des matériaux et des techniques de constructions, du chauffage, de l'éclairage, ou encore, lorsqu'il y en eut, de l'ornementation. Il se dégage de tout cela, replacé dans une perspective chronologique plus large, une conception simple et efficace d'une architecture restée en majeure partie d'essence rurale, sans grande innovation avant l'arrivée des Espagnols.

I. Introduction

L'architecture domestique aztèque. « Voilà un sujet qu'il est vaste ! », pourrait-on dire dans un langage qui, même s'il n'a rien de correct ni d'universitaire, n'en reflète pas moins clairement la situation. En guise d'introduction, donc, on essayera de défricher les alentours de ces termes, histoire de situer au mieux notre propos.

« Domestique », premièrement. On aurait tort de placer dans ce terme des acceptions renvoyant entièrement et directement à nos conceptions et nos catégories, beaucoup trop rigides pour être pertinentes dans cet exposé. Ce qu'il faut savoir avant toute chose, c'est que le monde mésoaméricain que ce travail a pris pour cadre est un monde dont toutes les facettes, même celles relatives aux activités quotidiennes les plus banales, sont immergées dans le religieux. Pour illustrer ces dires, on citera ici coup sur coup deux témoignages d'époque, parfois teintés d'inhérents préjugés : l'un d'Hernan Cortés, datant de 1519, et l'autre du dominicain Diego Duran, datant des années 1580.

> « Tous les jours, avant de rien entreprendre, ils brûlent dans ces temples de l'encens et offrent leurs personnes mêmes en holocauste, les uns se coupant la langue, d'autres les oreilles, et quelques-uns se taillandant le corps à coups de couteaux ; le sang qui s'en échappe, ils l'offrent à ces idoles, le répandant par toutes parties du temple, le jetant parfois vers le ciel et faisant mille cérémonies ; de sorte qu'ils n'entreprennent rien sans faire un sacrifice » (Cortés 1982, 67).

> « Le paganisme et l'idolâtrie sont présents partout : lors des semailles, lors des moissons, quand on enrepose le grain, même lorsqu'on creuse la terre et qu'on construit des maisons ; [...][1] » (Duran 1971, 55).

Quel que soit le statut social, le lieu domestique est donc bien évidemment le théâtre des événements quotidiens, continuellement doublés de références aux croyances de l'époque, chose difficilement imaginable quand on mène une existence aussi désacralisée (du moins en

[1] La traduction depuis l'Anglais est de mon fait.

apparence) que dans nos sociétés. Et on manipulera dès lors en connaissance de cause termes et acceptions tels que « domestique », « sacré », « résidenciel », « profane », etc. .

Dans l'intitulé de ce travail, le terme « aztèque » amène à se poser des problèmes d'appartenance linguistique et de localisation géographique. Par « aztèque » on entend désigner le plus souvent, dans la littérature spécialisée, les gens du groupe linguistique Uto-aztèque, parlant le nahuatl, que découvrirent Cortés et ses troupes en 1519 au Mexique central (cf. Blanton et al. 1981, 151-2). Pour notre propos, cependant, on élargira (ou restreindra, c'est selon) le terme à l'ensemble des populations qui ont occupé l'Altiplano central[2] au Postclassique récent[3].

La synthétisation des données actuelles en matière d'architecture domestique aztèque (inutile de dire qu'il n'existe aucun ouvrage de référence) s'est faite par le biais de nombreuses sources de nature, de qualité, et de quantité différentes (les deux grands pôles étant les sources archéologiques, étonnamment peu nombreuses, et les sources ethnohistoriques). Tout au long de l'exposé, le recours à ces divers types de sources essaiera de se faire sur le mode le plus objectif possible, la ou les sources les plus pertinentes sur un sujet précis étant utilisée(s) en premier lieu, la confrontation de l'archéologie et de l'histoire et ses domaines dérivés ayant pu se faire sur certains points. Mais pas sur tous, comme on le verra. Les principales sources d'ordre historique sont détaillées dans l'annexe **1**, qui présente aussi toute une série de cartes facilitant les reports géographiques. A propos d'annexe, d'ailleurs, on ne pourra que conseiller au lecteur une lecture jumelée des deux volumes en présence, tous les compléments d'informations et autres illustrations parachevant une compréhension approfondie de l'exposé.

---

[2] En gros, le bassin de Mexico et ses alentours (au sud, la vallée de Morelos ; au nord la vallée de Metzquitzal ; à l'est la vallée de Puebla ; à l'ouest la vallée de Toluca). Voir les cartes en annexe **1**.

[3] On rappellera brièvement les segments chronologiques principaux qui subdivisent la Mésoamérique ancienne.

- jusque -7000 av. J.C. s'étend la période lithique.
- Les années -7000 à -1700 av. J.C. voient les débuts de l'agriculture et de la sédentarisation.
- Le Préclassique, qui voit la naissance des grandes civilisations, s'étale de -1700 à environ -100 av. J.C. .
- Dans la péninsule du Yucatán se détache une période appelée le Protoclassique, qui voit éclore les bases de la civilisation des Mayas, de -200 av. J.C. à 100 ap. J.C..
- De 300 à 900 ap. J.C. se développe le Classique, avec en son sein une période particulière, l'Epiclassique (de 700 à 900) qui suit l'effondrement de Teotihuacan (où la période Classique a débuté aux environs de 150 à 200 ap. J.C.).
- Le Postclassique s'étend de 900 à 1521 ap. J.C., il est divisé en deux phases principales : le Postclassique ancien voit l'émergence des Toltèques de Tula et s'achève à la destruction de la ville, au XIIème siècle, et le Postclassique récent qui s'étend grosso-modo de 1200 à 1521 ap. J.C..

II. Architecture du commun

La 1ère section de cette partie de l'exposé se consacre à l'étude des caractéristiques et spécificités des typologies, déjà établies, concernant l'architecture domestique. D'un côté, trois genres de typologies se trouvent principalement basées sur les découvertes archéologiques faites à partir du début des années 1970 (auparavant les stratégies de recherche étaient plutôt axées sur la découvertes d'artefacts, et les contextes domestiques étaient vus principalement comme des endroits de récoltes d'objets afin d'établir des chronologies)(Santley & Hirth 1993, 3). De l'autre, une typologie est fournie par le codex de Florence, et est donc basée sur les informations recueillies par le franciscain Sahagun .

II.A. Typologies d'ordre archéologique et autres

La première typologie dont il sera question ici a été élaborée par Robert S. Santley et Kenneth G. Hirth dans le vaste et très en vogue cadre des *Household Studies*[4] tant affectionnées par les chercheurs nord-américains. Elle concerne l'ensemble de la Mésoamérique occidentale, toute époque confondue, et sert de fil conducteur à l'imposant ouvrage paru en 1993[5]. Les *Household Studies* dépassent de loin le simple recueil de données archéologiques et brassent ces données avec des notions autres que celles du cadre de l'archéologie (c' est là une force mais aussi une grande faiblesse, car à partir de là, les raccourcis abusifs peuvent être nombreux, surtout lorsque les bases comparatives sont minces ou trop générales, ou que la validité des sources est mal appréciée). A titre d'illustration, on citera ici les auteurs de cette typologie.

> In many societies the household provides the basic structure (mode of production) for agricultural subsistence, craft specialization, and commercial activity. Since domestic architecture typically reflects the social, political, and economic status of their occupants, households also provide an entrée to understanding the structure and organization of societies wich traditionnaly have interested anthropologists (Santley & Hirth 1993, 3).

Suivant cela, le critère principal de l'élaboration de cette typologie est donc l'occupation et la disposition de la structure habitable par rapport à l'espace qui l'entoure. Pas question ici de

---

[4] Afin de préserver toute la portée sémantique de la notion, je laisse le terme tel quel. Cependant, le terme français se rapprochant le plus de l'anglais "Household" est "maisonnée" ; ce dernier sera parfois utilisé pour de simples commodités de rédaction. Selon Santley & Hirth (1993, 3) " [t]he household is one of the basic units of human society[, i]t is a domestic social unit occupied by a group of people who are often closely related by kinship ". A - t - on jamais rêvé de définition plus vaste ?

[5] *House, Compound and Residence : Studies of Prehispanic Domestic Units in Western Mesoamerica* , en bibliographie.

prendre en compte aussi directement les matériaux de construction retrouvés ou tout autre fait archéologique n'ayant pas directement trait au mode d'organisation spatiale. Le choix d'un tel critère principal n'est pas innocent, puisqu'il permet, selon les chercheurs précités, d'établir un pont direct avec l'organisation sociale (au sens large) qui avait cours à l'intérieur de la structure et qui reliait les structures entre elles (cf. Santley & Hirth 1993, 5-12).

L'occupation et la disposition de la structure habitable par rapport à l'espace qui l'entoure sont considérées comme un continuum divisé en trois stades, chacun conservant des caractéristiques propres. A une extrémité de ce continuum, on trouve le *houselot*[6], archéologiquement défini par quatre éléments.

1) La structure elle-même et ses dépendances.

2) Tout autour de celle-ci, une zone fréquemment nettoyée, lieu d'activité de la maisonnée.

3) Cette zone dégagée est entourée d'une zone intermédiaire où les débris inorganiques résultant des activités précitées sont ensevelis.

4)Ensuite une zone de culture et d'enfouissement des déchets organiques, qui est la partie la plus importante au point de vue de l'occupation de la superficie.

Le *Houselot* peut être donc conceptualisé comme une série de cercles concentriques, s'étendant sur une large superficie depuis la résidence. Ce type d'établissement est caractéristique de communautés dont l' habitat est dispersé (Santley & Hirth 1993, 6-7).

A l'autre extrémité du continuum se tient le *dwelling unit*[7], caractéristique des établissements denses comportant une quantité de population élevée : il possède une superficie générale assez restreinte où plusieurs appartements, divisés le plus souvent en pièces par des murs intérieurs, entourent un patio. Chaque subdivision à l'intérieur du *dwelling unit* est, grosso modo, supposée correspondre à une ou plusieurs activités particulières. Bien souvent, du fait de la concentration de population et de bâtiments, il partage ses limites extérieures (il est englobé par un mur) avec d'autres unités d'habitations du même type (Santley & Hirth 1993, 7-8). Le juste milieu entre les deux extrémités de ce continuum est occupé par le *house compound* [8], d'une superficie intermédiaire entre le *houselot* et le *dwelling unit*. Il consiste en un ou plusieurs bâtiments groupés de manière plus ou moins formalisée autour d'un patio central. Le tout est enclos par un

[6] Ce terme peut s'enorgueillir d'une traduction ardue, je n'en connais pas d'équivalent , et le laisse comme tel.
[7] C' est le terme le plus facilement traduisible de cette typologie : plus ou moins littéralement " unité d' habitations ".
[8] Quasi intraduisible. Le sens se rapproche de " maisons entourées par un enclos ".

mur. Comme le *dwelling unit*, il comporte diverses zones d'activité particulière (Santley & Hirth 1993, 8).

Comme l'on peut s'en rendre compte, cette très générale classification suit une logique (qui va crescendo) où la densité des établissements ainsi que leur nombre d'habitants vont de pair avec une plus grande élaboration de l'espace domestique. En elle-même, ce type de classification vise une large réflexion synthétique sur la variabilité de l'habitat en Mésoamérique (thématique outrepassant notre sujet), ce dont ses auteurs ne se cachent pas[9], et la considérer comme une typologie achevée et spécifique serait une erreur (des critères trop importants, comme le niveau de vie et le statut des résidents et tout ce qui s'y trouve lié, n'y entrent que très secondairement en ligne de compte).

Une deuxième typologie, un peu plus centrée sur l'archéologie cette fois, a été élaborée par M. E. Smith d'après les fouilles qu'il effectua avec son équipe dans 3 sites ruraux datant du Postclassique[10], situés dans la moitié nord du Morelos. On y distingue, en résumé, 3 types particuliers d'habitations domestiques : les maisons construites à même le sol (*ground level house*), les maisons construites sur une petite plate-forme (*type B platform house*), et enfin d'autres maisons bâties sur des plates-formes plus conséquentes (*type A platform house*). Concernant ces dernières, précisons les choses : Smith et son équipe n'en ont rencontré qu'un seul exemplaire, il s'agit du petit palais dont il sera question dans la deuxième partie de l'exposé (Smith et al. 1992, 293-333 ; Smith 1993, 193-4). Assez bien réalisée, cette typologie n'en demeure pas moins utilisable qu'à un niveau très local : l'archéologue nord-américain associe archéologiquement en toute justesse les *platform houses* avec des habitations qui ont abrité des gens d'un statut plus élevé que la normale (temps de construction plus long, main d'œuvre plus importante, mobilier céramique retrouvé plus coûteux, etc.)(Smith et al. 1992, 301-3, 315-7, 319-21), mais il oublie de spécifier qu'élévation du statut et élévation par rapport au sol sont une association de critères peu fonctionnelle dans des régions autres que le Morelos, et plus particulièrement dans le bassin de Mexico où, pour des raisons plus que probablement liées au climat, les habitations, quel que soit le statut de leurs habitants, se sont souvent cherché une surélévation, qu'elle soit naturelle ou artificielle (cf. pp. 27-9, 80-2).

[9] Cf. Santley & Hirth 1993, 9-13.
[10] Cuexcomate, Capilco et « Site 3 » (Smith et al. 1992, vii).

Finalement, concernant les typologies d'ordre archéologique, on retombe dans les classiques, si l'on peut dire. Pour la grande majorité des auteurs[11]abordant de près ou de loin le problème pour le Postclassique récent, l'architecture est soit « du commun », soit « de l'élite ». Typologie peut-être trop floue pour certains, mais dont le grand avantage est, on s'en doute, de n'exclure aucune possibilité. Et aussi de tisser une sorte de continuum dans lequel il est possible d'insérer des éléments plus précis, comme la typologie de Smith, par exemple. Ce genre de classification simple (« simpliste » ne manqueront pas de dire certains) entre de plus en adéquation avec la société où elle est appliquée, société ayant de manière très générale mis l'emphase sur une séparation entre l'élite et le commun.

Une autre typologie de l'habitat du commun nous est fournie par les informateurs de Sahagun dans le codex de Florence (cf. 1963, 271-5). Dans ce cas précis, « typologie » est cependant un bien grand mot. On préférera plutôt parler de « catalogue ». En effet, les 19 dénominations[12]des diverses habitations du commun qui émaillent cette partie du codex de Florence ne forment pas un tout homogène. Et pour cause : les dénominations des édifices se basent sur une variété hétéroclite de critères, qui reposent (tour à tour et parfois en même temps) sur :

- une caractéristique formelle de l'édifice.
- le statut ou la fonction de celui qui l'habite.
- un jugement de valeur lié à l'aspect général de l'édifice.
- un des matériaux de construction caractéristique de l'édifice.
- une désignation générale ou anodine.
- la situation de l'édifice.

Toutes ces dénominations d'édifices du commun dans le codex de Florence sont détaillées dans les annexe **2** et **3**, en compagnie d'autres trouvées dans le *Vocabulario* de Molina. Je place tout cela en annexe puisque, après examen, aucun fil conducteur ne peut être extrait de ce catalogue. C'était par ailleurs prévisible vu qu'il existe, si l'on peut dire, 1001 manières de désigner 1001

[11] Lopez de Molina & Molina Feal 1986 ; Paredes 1986 ; Morelos Garcia 1986 ; Cabrera Castro 1980 ; Monzon 1989 ; Evans 1991 et 1993 ; Evans et al. 1993 ; Brueggemann 1987 ; Soustelle 1955 ; Vaillant 1939 et 1950 ; Matos Moctezuma 1995 ; Parsons et al. 1982 ; Sanders et al. 1979. Voir bibliographie. Non exhaustif.

[12] Dans cette partie du codex de Florence se trouvent aussi, mêlées aux désignations des maisons,
-la désignation d'un ermitage chrétien. Hors contexte donc.
-la désignation d'un porche de maison.
-la désignation erronée d'une maison au toit de bois sous le terme *tlallancalli* . A la base de l'erreur, un redoublement de la glose associée à l'édifice précédent, redoublement qui a dû échapper au copiste.
-les désignations d'un bain de vapeur (*temazcalli*).

objets. En tant que catalogue, cependant, ces dénominations (ainsi que les gloses et les vignettes qui y correspondent), forment un corpus intéressant dans lequel on peut puiser nombre d'informations. D'après Smith et al. (1992, 305-7), qui semblent considérer ce passage du codex comme une véritable typologie, cette grande diversité d'édifices a probablement renvoyé à des particularités ethniques et régionales. Aucun élément interne au codex de Florence n'appuie cependant cette affirmation. Et bien que cela doive rester du domaine de la probabilité (probabilité difficilement évaluable de surcroît), on admettra que certains rapprochements faits avec des données en provenance de l'ethnographie rurale mexicaine peuvent aller dans ce sens (cf. pp. 21-37).

Ceci dit, et avant de passer à l'évocation concrète des maisons du commun, on détaillera justement ce dernier. Quel est-il ? De qui est-il composé ? Comment est-il organisé ?

Le terme générique pour désigner toute personne n'étant pas de souche noble est *macehualli* (pl. *macehualtin* « les mérités »). Ce terme a fort probablement englobé une variété de situations matérielles et de statuts plus ou moins larges, mais en règle générale les *macehualtin* ont dû intégralement supporter le poids (cumulable et donc variable d'une localité à l'autre) des tributs, centralisés par et pour la noblesse. En bref, donc, il n'a pas dû faire bon vivre tous les jours si l'on était né sous cette étoile. Il faut aussi spécifier que la plupart des *macehualtin* étaient des agriculteurs, mais qu'on y trouvait encore divers artisans spécialisés, ainsi que les marchands : ces deux dernières catégories étant parfois regroupées en des corporations distinctes (surtout en zones urbanisées). Les *macehualtin* étaient réunis en *calpulli* (pl. *calpultin*), regroupement politico-territorial de plusieurs lignages, chaque *calpulli* ayant à sa tête un chef, élu en règle générale par ses pairs au sein du *calpulli*. De tels regroupements étaient bien sûr soumis à un lignage noble (Carrasco 1996, 29-30 ; Hirth 1986, 47-9). Petite précision d'ordre lexical, le terme *tlaxilacalli* désigne plus précisément la surface du territoire que possèdent les gens du *calpulli* (Schroeder 1991, 152-4 ; Williams 1991, 193-6). Chaque tlaxilacalli a pu se concrétiser de manière fort diverse sur un continuum qui allait de la petite communauté rurale dispersée autour de son petit centre cérémoniel jusqu'au quartier entier d'une ville. D'inhérentes inégalités ont emboîté le pas à ces diverses concrétisations : inégalités dans la diversité, la quantité et la qualité des ressources exploitées, dans la qualité du terrain, son étendue, etc. (cf. Williams 1991, 195-200, 205-6). A ces inégalités de ressources furent aussi probablement liées certaines différences

afférentes au statut même des individus : certains groupes de *macehualtin* ont pu posséder un statut particulier, à leur avantage comme à leur désavantage[13].

II.B. Disposition générale ,orientation ,et zones d'activités

II.B.1. Disposition générale

Comme de tout temps en Mésoamérique, la maisonnée domestique du Postclassique récent a vécu regroupée dans diverses petites habitations de plan généralement rectangulaire, articulées ou accolées autour d'un patio, la porte d'entrée de chaque maison donnant sur ce dernier, le tout pouvant être enclos dans une enceinte (Kubler 1985a, 251-3 ; Evans 1993, 180 ; Paredes 1986, 234, 245 ; Lopez de Molina & Molina Feal 1986, 261 ; Calnek 1974, 30-2 ; Santley & Hirth 1993, 3-9 ; Soustelle 1955, 36). De manière préférentielle s'entend. Car non seulement l'articulation autour d'un patio a pu se faire selon des dispositions extrêmement variables (qui reflétaient ou non un aménagement plus ou moins symétrique de l'espace), mais de plus, comme tout schéma général, cette articulation a eu ses nombreuses exceptions, pour des raisons qu'on tentera de détailler au fil de cette partie. Pour l'Altiplano central du Postclassique récent, les quelques échantillons, en notre possession, de cette infinie variété de possibilités d'articulation peuvent nous éclairer quelque peu sur ce problème.

En l'absence quasi totale de sources archéologiques concernant Tenochtitlan[14]et ses environs, ce sont les sources ethnohistoriques qui nous viennent en aide, et de la manière la plus souhaitable qui soit puisqu'elles nous fournissent les plans de nombreux établissements domestiques[15](ces petits plans cadastraux sont repris en l'annexe **39**). La grande majorité de ce genre de documentation date de la 2éme moitié du XVIème siècle et est issue de litiges de propriété ou de

[13] Comme par exemple les marchands, qui régulaient l'accès de nombreuses denrées de prestige chères à la noblesse. Un lobby de l'époque, si on peut dire, et sans conteste les plus aisés des *macehualtin* . Les *tecpanpouhque* (« les gens du palais »), attachés aux services et aux entretiens des grandes maisons nobles, logeaient sur les *tecpantlalli* (« les terres du palais ») qu'ils cultivaient pour eux également. Ils ne payaient pas d'autres tributs et en retiraient un certain prestige social. D'autres *macehualtin* (les *mayeque*)n'avaient aucun droit sur la terre qu'ils cultivaient. Enfin, il y avait aussi les esclaves. Terme assez impropre s'il en est, puisqu'on se devait de bien les traiter, que cet esclavage n'était pas héréditaire, et que les esclaves pouvaient à tout moment se racheter de cette condition (Offner 1983, 144-6 ; Maldonado Jimenez 1990, 54 ; Hirth 1986, 47-9 ; Cline 1985, 265-7).

[14] A part les maigres informations, issues de fouilles de sauvetage, reprises dans l'ouvrage de Monzon, mais qui ne nous permettent pas d'étayer le point qui est traité ici (cf. Monzon 1989, 38-67).

[15] On pourra d'entrée de jeu faire remarquer que l'utilisation de ce type de source, postérieur à la conquête, peut être pernicieuse, mais il n'en n'est rien. Même s'il est probable que le tissu urbain de Tenochtitlan a été modifié par le siège de la ville en 1521(cf. annexe **4**), l'évidente continuité de cette solution résidentielle depuis le préclassique jusqu'à nos jours mêmes atteste de la validité de ce genre de procédé (cf. conclusion).

testaments[16]. Il faut cependant spécifier que les bâtiments représentés dans ceux-ci ne le sont pas à l'échelle (les mesures de la propriété sont fournies par des glyphes indigènes[17] tracés sur le pourtour du plan), et que certains éléments, bien que présents, ne sont pas représentés (on le sait grâce aux textes qui accompagnent les documents)(Calnek 1974, 29-30 ; Lockhart 1992, 68). On a donc affaire à des plans plus ou moins sommaires, qui reprenaient l'essentiel de l'information. De l'examen de ces sources, outre les caractéristiques générales des habitations évoquées plus haut, il ressort que :

- les habitations et le patio autour duquel elles se groupent sont chaque fois enclos dans une petite enceinte, même lorsqu'il n'y a qu'une seule habitation donnant sur le patio (Calnek 1974, 32 ; Lockhart 1992, 62-3, 68 ; Cline 1985, 296). Ce genre d'aménagement était encore bien coutumier des communautés nahuatl de la fin des années 60 (Madsen 1969, 611).
- l'agencement des habitations entre elles se fait d'une manière plus ou moins symétrique, ce fait étant à mettre en rapport avec la densité des constructions, le manque de possibilités d'extension, et la fixation plus précise des limites habitables en zone urbanisée. Les habitants tenaient en effet à avoir à leur disposition une superficie de patio, un espace extérieur, acceptable à leurs yeux (Calnek 1974, 32-3). Bien que la densité des habitations fut variable aussi bien avant qu'après la conquête dans une zone urbanisée comme celle de Tenochtitlan, c'est là une tendance générale (cf. annexe **4**).
- le groupe domestique (la maisonnée) qu'a abrité le patio a produit une architecture domestique visant une grande privacité, comme recluse sur elle-même : l'entrée de chaque maison est tournée vers le patio, et non vers la rue ou une quelconque voie d'accès. De même l'entrée dudit patio ne se trouve jamais dans le prolongement de l'entrée d'une maison

[16] L'exploitation de ce genre de document a débuté à l'aube des années 70 sous l'impulsion d'E. Calnek, de qui proviennent la grande majorité des documents exploités ici pour Tenochtitlan. Les travaux de Calnek repris en bibliographie (sauf les études de 1973 et 1992) s'appuient sur l'étude du *Ramo de Tierras* (3500 volumes reprenant des documents fonciers en provenance de toute la nouvelle Espagne ; Calnek en consulta 2900) des Archives Générales de la Nation à Mexico, sur la collection Ayer de la Newberry Library à Chicago, et sur quelques documents conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris (Calnek 1974, 12-3). S. L. Cline, elle, s'est attelée tout spécialement à l'étude d'une cinquantaine de testaments en provenance du *Libro de Testamentos* de Colhuacan, s'échelonnant entre 1572 et 1599, plus 2 autres testaments venant des Archives Générales de Mexico et de la Bibliothèque Nationale de Paris (Cline 1985, 32-4). S. Kellogg a étudié 59 cas issus principalement du *Ramo de Tierras* , datés de 1557 à 1601, auxquels Calnek ne s'était pas attardé (Kellogg 1985, 1-3 ; cf. aussi les études de 1993 et 1995). J. Lockhart, quant à lui, s'est appuyé sur les études précédentes, avec quelques éléments inédits provenant du *Ramo de Tierras* et du *Ramo Hospital de Jesus* (cf. Lockhart 1992, 61-2).

[17] Les valeurs de ceux-ci ont varié d'une localité à l'autre. Pour la valeur des glyphes de mesurage à Tenochtitlan, on consultera Calnek 1974, 27-9. Pour Colhuacan, voir Cline 1985, 235-9. Pour la région de Texcoco, voir Williams 1984, 106 ; ainsi qu'Harvey 1991, 169-75. Les petits cercles dessinés à côté des glyphes représentent le nombre de l'unité de mesure (du glyphe) : 3 cercles équivalent ainsi à la multiplication par 3 de la valeur du glyphe.

(on aurait pu alors voir directement depuis la rue l'intérieur de cette maison), et se trouve parfois désaxée par rapport à la voie d'accès principale, accentuant encore cette vie domestique tournée vers la cour intérieure[18] (Calnek 1974, 30-3 ; Cline 1985, 34, 296 ; Lockhart 1992, 60-3 ; Kellogg 1995, 169-70, 180).

- à Tenochtitlan, la superficie totale d'un patio et de ses habitations n'excède jamais les 500m², certaines propriétés atteignant péniblement les 100m². La superficie interne d'une habitation du patio allait de 30 à 40m², avec un minimum de 10m²(Calnek 1974, 30). A Colhuacan, selon Cline (1985, 294) la superficie standard d'une maison pourrait avoir été de 8m25 sur 4m75, environ, sans autre forme de précision de la part de l'auteur.
- de manière générale, chaque unité d'habitation d'un patio était occupée par une famille nucléaire (parents, et enfants encore non mariés)(Calnek 1974, 42-5, 51-4 ; Kellogg 1985, 35-7 ; 1993, 211-3 ; 1995, 169-71). Les études faites sur ce sujet pour la région de Texcoco et la moitié nord du Morelos montre une situation semblable (Kellogg 1993, id.). Les degrés de parenté entre les divers groupes familiaux d'un même patio pouvaient bien entendu varier énormément, d'autant plus qu'il ne semble pas qu'il y ait eu des règles de résidence bien fixes. Pour les gens qui n'étaient pas à la tête du groupe familial que formait le patio, la mobilité a dû être considérable[19](Calnek 1974, 45 ; Kellogg 1993, 211-3 ; 1995, 170-5). Cette grande mobilité a fait en sorte qu'un patio pouvait se peupler (les fils ou les filles mariés[20]bâtissant leur maison dans le patio de leurs parents, par exemple) ou se dépeupler (jusqu'à ne plus avoir qu'une seule maison avec un seul habitant) en une génération ; et aussi que, d'une manière générale, des problèmes de place ont pu se poser dans le patio au bout de deux générations. Problèmes qui pouvaient être résolus en planifiant au mieux l'espace disponible (en zone urbanisée, les patios ne pouvaient s'étendre en dehors des limites fixées par les autres patios ; il en allait autrement dans les zones rurales où l'espace disponible était

[18] Bien que les *Relaciones Geograficas* dans leur ensemble ne fournissent que peu d'élements concernant l'organisation générale des habitations domestiques, la *Relacion de Tepeaca* (diocèse de Tlaxcala) et la *Relacion de Meztitlan* (archidiocèse de Mexico) nous évoquent des aménagements qui permirent de cacher aux yeux extérieurs les activités qui avaient lieu dans la maison et le patio (Acuna 1985, V, 256 ; 1986, VII, 73). Des enceintes ou peut-être des entrées masquantes, en forme de « L », comme celles retrouvées pour le Postclassique ancien à Tula (sur le site *el canal locality*), par l'équipe de D. Healan (cf. annexe **5**)(Healan 1989a, 61-2). Dans le même ordre d'idée, la *Relacion de Cempoala* (Acuna 1985, VI, 79) précise que les portes (on ne sait si ce sont celles des patios ou des habitations) ne donnaient pas sur les rues, « sino a las espaldas » (peu traduisible précisément, mais ces portes donnaient en tout cas du côté opposé à la rue).

[19] Sur les liens familiaux et le degré d'affinité des relations dans les patios de Tenochtitlan, voir principalement S. Kellogg 1993, 211-21 ; et 1995, 163-8, 175-87.

[20]A Tenochtitlan, la virilocalité prédomine, mais on possède de nombreux exemples d'uxorilocalité (Kellogg 1993, 213).

tout autre). Une autre solution fut de carrément diviser le patio en deux parties (cf. Calnek 1974, 46 ; Lockhart 1992, 63-5 ; Kellogg 1995, 212-4).

Pour le bassin de Mexico toujours, mais d'un point de vue archéologique, on dispose d'assez peu d'informations concernant l'organisation générale des maisons[21]. Celles-ci nous proviennent, entre autress, de la zone rurale d'Acozac, à l'est du bassin, et font l'écho d'une situation déjà bien différente de ce qu'ont pu nous révéler les sources ethnohistoriques. Les fouilles de ce site révélèrent des exemples de petites maisons (34m² en moyenne) littéralement dispersées autour d'un petit centre cérémoniel jouxté d'un complexe palatial, sans trace d'une quelconque planification. Ainsi dispersées de la sorte, ces unités d'habitation ne semblent pas s'être jointes à d'autres autour d'un patio (cf. annexe **6**). Ces habitations semblent refléter, selon le fouilleur du site, un type d'établissement où l'emphase a été mise sur le noyau familial nucléaire, au détriment d'autres liens qui ont cependant dû exister (Brueggemann 1987, 161-4). On voit donc ici que l'habitude, pour divers noyaux familiaux, de se regrouper autour d'un patio n'est pas absolue, loin s'en faut. Il faut cependant admettre que les raisons profondes de cette absence de regroupement nous sont inconnues ou, en absence de sources ethnohistoriques appropriées, trop sujettes à caution pour être exploitées. D'un autre côté, il me semble peu probable, mais sait-on jamais, que le peuplement d'Acozac ne reflète qu'une seule génération d'habitants, qui n'auraient eu que peu de liens de parenté entre eux... .

Le site de Cihuatecpan, dans la vallée de Teotihuacan, nous fournit, lui, des plans assez typiques de petites habitations accolées de manière plus ou moins symétrique autour d'une aire ouverte (cf. annexe **8**). Un édifice s'y montre particulièrement intéressant pour se faire une idée de l'ajout graduel d'habitations autour du patio : la structure n°1 (cf. annexe **8**) fut d'abord une simple maison, sans une aire de patio clairement délimitée, s'y est adjointe sur la droite une autre habitation (le tout commençant à former l'aire de patio), viennent ensuite une 3ème habitation comblant l'espace entre les deux maisons précitées, une cuisine couverte sur le côté gauche et enfin un petit mur d'enceinte (dont l'entrée ne se trouve pas dans le prolongement des entrées des maisons) a fermé le patio (Evans 1993, 180-5 ; Evans et al. 1993, 191, 210-2). La superficie

[21] N'entreront pas dans cette discussion les édifices révélés par les *archaeological surveys* de Parsons et al. (1982, en bibliographie). Les plans sont confus (ne sont en effet repris que les murs que l'on a pu à l'époque observer en surface) et l'absence de fouilles réelles ne permet pas de distinguer avec certitude intérieur et extérieur des bâtiments. Les plans les plus évocateurs sont néanmoins repris dans l'annexe **7**, pour observation.

intérieure des maisons du commun de Cihuatecpan, calculées d'après les quelques plans que j'avais à ma disposition, ne dépasse pas les 42 m²[22].

Dans la vallée de Teotihuacan toujours, isolés de toute concentration d'habitations, M. Monzon a mis à jour les vestiges d'une maison rurale au plan assez aberrant et anarchique (cf. annexe **9**). Si toute règle d'organisation doit avoir son exception, ceci en est une bonne illustration : aucunement planifié, cet édifice comporte, selon son inventeur, 6 pièces d'habitations (chacune ne dépassant pas les 10m² de superficie). Nullement centrées autour d'un patio, ces pièces d'habitations semblent plutôt avoir été mises, en quelque sorte, dos à dos, chacune ayant pu avoir sa propre zone d'activité à l'air libre (Monzon 1989, 86, 230-5)[23]. Mieux planifiée, une habitation multifamiliale de la même région, dont le plan figure dans l'ouvrage de Sanders et al. (1979, 167 ; cf. annexe **10**) n'est, elle non plus, pas articulée autour d'un patio. On se gardera cependant de plus de commentaires sur cette structure, la seule source d'information à son sujet se limitant en tout et pour tout au plan reproduit dans l'ouvrage précédemment cité.

Les fouilles de l'équipe de M. E. Smith dans le nord-ouest du Morelos ont permis la mise à jour (partielle le plus souvent, parfois complète[24]) des habitations domestiques de 3 sites ruraux de diverses importances : le *site 3* se compose simplement de deux habitations isolées (qui furent sondées plus par souci professionnel qu'autre chose, la fouille n'apportant aucune information intéressante), Capilco est un petit hameau de 21 maisons ancrées sur un début de piémont, tandis que Cuexcomate est un établissement rural assez important, situé sur le sommet d'un bras montagneux descendant et disséminé autour d'un petit complexe palatial et d'un petit complexe cérémoniel lui faisant face (Smith et al. 1992, 17-25, 29-41, 43-9). Les cartes des sites sont fournies dans l'annexe **11**, pour bien se faire une idée du type d'établissement de ces sites. D'après les estimations des archéologues nord-américains, 62% des maisons de Cuexcomate sont des habitations groupées autour d'un patio, ce dernier étant parfois assez informel. A Capilco,

---

[22] Tout cela est sujet à caution. En tout cas pour la structure 1, les calculs de superficie effectués sur base des plans de deux publications différentes (les documents n°5 & n°6 de l'annexe **8**) donnent des résultats différents : l'échelle fournie dans les deux ouvrages pour ce même édifice est différente, tout simplement. La comparaison n'a pu s'établir que sur cette unique structure puisque son plan est le seul paru dans l'ouvrage d'Evans et al.(1993). Smith et al.(1992, 307) proposent pour l'entièreté du site une estimation de 83m² de moyenne, mais les calculs sont (volontairement ou non) faussés puisque les auteurs y prennent en compte les zones de patios, ainsi que l'édifice palatial de la localité.

[23] Sur ce point précis, on ne peut guère en retirer plus de l'ouvrage de Monzon, généralement peu complet et assez flou concernant la partie qui évoque les résultats de la fouille de cet édifice (cf. Monzon 1989, 230-8, 248-53). Dans le même ouvrage, aux pages 52-3, se trouve évoquée la fouille (mexicaine et non publiée) d'une communauté semi-rurale d'Ixtapalapa, présentant le mode d'établissement typique autour d'un patio.

[24] La majorité des édifices ont cependant fait l'objet d'un déblayage en surface (Smith et al. 1992, 29-41).

c'est seulement 1/3 des maisons qui se voit groupé de cette manière[25]. Une fois de plus on peut donc constater que du point de vue archéologique, les regroupements des habitations autour d'un patio ne sont ni plus ni moins qu'une règle générale souvent contredite. Une caractéristique marquante des maisons de ces 3 sites est leur superficie extrêmement réduite par rapport aux autres habitations à la même époque dans le Mexique central : l'équipe de Smith, calculant la superficie moyenne, obtient le résultat équivalant à 14.1m² de superficie intérieure (la plus petite comptabilisait 8.2m², la plus grande 30.6m²)(Smith et al. 1992, 293-7). Sur ce sujet, d'autres données concernant le Mexique central, en plus de celles fournies plus haut, sont reprises dans l'ouvrage de Smith et al. (cf. 1992, 307-9) ; elles sont cependant sujettes à caution, les auteurs ayant peut-être inclus dans leurs estimations des aires de patios, réuni en une seule maison diverses pièces d'habitations, inclus dans leurs calculs les habitations de l'élite (toujours plus grandes), etc. . Aucune trace archéologique des enceintes qui auraient pu entourer patios et groupements d'habitations n'est perceptible dans ces 3 sites. Mais ces enceintes ont pu être, à l'époque, construite en des matériaux périssables (cf. pp. 37) ; de plus aucun groupement d'habitations n'a fait l'objet d'une fouille incluant patio, maisons, et alentours. Pour les 3 sites également, il fut impossible de déterminer avec précision la localisation de l'entrée des maisons[26] : sur plan, on a toujours l'impression d'un édifice totalement fermé. L'explication en pourrait être que, comme sur le site postclassique ancien d'*el canal* à Tula[27], certaines entrées consistaient en de simples brèches étroites pratiquées dans les murs, et qui ne descendaient pas jusqu'au niveau du sol (Healan 1989a, 61-2). On notera aussi de manière générale que les 3 sites faisaient montre d'une érosion intense(qui permit d'ailleurs leur localisation aisée, les murs affleurant à la surface)(Smith et al. 1992, 17-25).

II.B.2. Orientation

[25] Des documents ethnohistoriques (de précis relevés de population de 1537) en provenance de Molotla (prés de Yautepec, Morelos), un petit village de 1057 habitants, montrent également que plus ou moins un tiers seulement des maisons sont aussi regroupées autour d'un patio (Carrasco 1971, 225-42 ; Smith et al. 1992, 353).

[26] Sauf dans le cas de l'unité 103 de Capilco (cf. annexe **12**), où l'entrée donne à l'est. Les fouilleurs ne semblent pas l'avoir noté.

[27] Ce site d'habitat domestique du Postclassique ancien possède certaines caractéristiques qui pourraient le lier à l'élite plutôt qu'au commun. Celles-ci ne sont cependant localisées que dans certaines pièces d'habitations, tandis que les autres ne montrent aucun degré d'élaboration qui aurait pu marquer un statut différent : en fait, seules les maisons V,VI et VII peuvent être liées à un statut plus élevé que la normale, le reste des édifices d'*el canal* (hormis le petit temple du groupe est) pouvant être attribué au commun (cf. annexe **5**)(Healan 1989c, 104-15).

Dans la documentation ethnohistorique déjà mentionnée, il ressort un net intérêt des habitants pour que l'entrée de chaque maison ne donne pas sur le nord (Cline 1985, 295 ; Lockhart 1992, 62). Côté archéologie, au vu du nombre restreint de plans disponibles et, visiblement, du manque d'intérêt des archéologues pour cette question, aucune information synthétique digne de ce nom n'est disponible. Comme le signale Lockhart (id.), orienter sa maison vers le nord c'est la priver, durant la journée, de tout éclairement direct venant du soleil. C'est aussi exposer cette entrée au très véhément *mictlampa ehecatl*, un redouté vent du nord qui était dit venir de *mictlan*, « le lieu [de résidence] des défunts »[28](Sahagun 1880, 484 ; Chavero in Camargo 1978, 133-4). La collusion de ces différents facteurs (vent furieux, absence de lumière rentrante et ouverture vers le monde des défunts) a dû rendre cette orientation peu engageante dans les mentalités.

II.B.3. Zones d'activités

Le lieu d'habitation est bien entendu aussi celui de nombreuses activités domestiques, artisanales, rituelles, etc. . Bien qu'un panorama exhaustif et une standardisation de ces zones d'activités[29] soient hors d'atteinte, on tentera de clarifier celles-ci par quelques exemples en notre possession, provenant des sources autant archéologiques qu'ethnohistoriques. Un patchwork non exhaustif des solutions d'aménagements préhispaniques, en quelque sorte, partant de l'intérieur de l'habitation vers ce qui composa ses alentours extérieurs.

Aménagements intérieurs

L'intérieur de la maison du commun était surtout le lieu où l'on dormait et l'on préparait la nourriture, toute autre activité se déroulant pour l'essentiel à l'extérieur : en Mésoamérique, le patio autour duquel se sont regroupées les habitations (ou les environs extérieurs de la maison

[28] *Mictlan* est parfois traduit erronément comme étant « l'enfer ». Ce serait cependant trop renvoyer à des conceptions chrétiennes (et autres), très liées aux concepts de châtiment et de rédemption (Chavero in Camargo 1978, 134), et surtout oublieuses du fait que l'homme mésoaméricain résidait dans un inframonde particulier d'après les circonstances de sa mort et non selon les actes ou les pensées de sa vie passée.

[29] En archéologie, la localisation de ces zones d'activités peut être effectuée grâce à l'analyse des concentrations des phosphates dans le sol, correspondant aux zones de dépôts des matériaux organiques (zones de préparations, de consommations de la nourriture, de rejets de celles-ci, etc.)(Barba 1986, 21-3). Cette méthode me paraît cependant d'un usage assez limité (et n'a de plus, à ma connaissance, jamais été utilisée à grande échelle sur un site d'habitation du Postclassique dans la région qui nous occupe) :

- plus le site d'habitation a été occupé longtemps, plus la lecture des concentrations de phosphate devient ardue (c'est un euphémisme), étant donné que celles-ci ont tendance à se confondre à cause de certaines habitudes domestiques qui ont pu varier d'une génération à l'autre. On se retrouve donc en train d'assembler des pièces provenant de différents puzzles, l'une postérieure ou antérieure à l'autre, avec de faibles possibilités de distinction (cf. Barba 1986, 24-35).
- la concentration des phosphates révèle souvent une aire de dépôt de déchets hétéroclites (tessons, petits os, fragments d'artefacts divers, terres de remplissage de provenances diverses, etc.)que les méthodes classiques de l'archéologie peuvent localiser sans peine (cf. Barba 1986, 37-8).

isolée) forme finalement l'espace de « quotidienneté » par excellence, où se déroulent travaux utilitaires et artisanaux, jeux, célébrations et rites en tout genre, rencontres, etc. .

A Cuexcomate et Capilco, sites où les standings de vie furent très peu élevés (Smith et al. 1992, 389-292), l'intérieur des maisons peut souvent être différencié selon les manières suivantes (combinables entre elles) :

- une partie seulement de la maison voit son sol aménagé, ou on note des aménagements de sol différents pour l'intérieur d'une même maison, une partie pavée coexistant avec une partie en terre, par exemple (cf. Smith et al. 1992, 56-185 ; et aussi annexe **12**).
- une partie seulement de la maison voit son sol légèrement surélevé (id.).
- l'habitation est pourvue d'un ou de plusieurs murs intérieurs, divisant l'espace dans la maison (id.).

Ces différenciations de l'espace intérieur sont probablement l'écho de diverses zones particulières, où l'on dormait, l'on cuisinait, l'on mangeait, l'on entreposait, sans que l'on puisse savoir de quoi il retournait exactement (ce sera l'objet du second volume préparé par l'équipe de Smith, volume bien entendu non encore publié à ce jour). Quoi qu'il en soit, 2 brèves remarques peuvent être formulées à ce sujet. Tout d'abord, sur le site *centro de abastos* (Ixtapalapa), G. Rul a mis à jour des habitations du commun dont les sols, assez bien conservés, permirent d'observer que les foyers des maisons (*tlecuillies*) se trouvaient surélevés sur de petites plates-formes de boue séchée (Monzon 1989, 52). Deuxièmement, on signalera qu'une étude ethnoarchéologique, observant entre 1986 et 1989 des installations paysannes[30]dans une petite localité du Morelos (Tetlama), a noté de nombreux changements des lieux d'activités domestiques durant ce laps de temps (Sterpone et al. 1992, 405-18). Ces changements de lieux étaient surtout en rapport avec les périodes des récoltes, où l'on devait trouver de la place pour stocker les nouveaux arrivages de grains (Sterpone et al. 1992, 409). Ce genre d'étude doit en tout cas nous faire prendre conscience des limites des déductions archéologiques que l'on pourrait opérer sur le terrain.

La mieux documentée des habitations du commun dégagées à Cihuatecpan (la structure 1) nous montre, elle, une zone de préparation de la nourriture qui ne se trouvait pas à l'intérieur des maisons mais bien dans une dépendance commune aux 3 édifices du patio (cf. annexe **8**), celle-ci

---

La méthode n'est cependant pas dénuée d'intérêt, mais elle est, dans le cadre de l'archéologie mésoaméricaine, encore à affiner pour pouvoir fournir des résultats satisfaisants (Barba 1986, 37-8).

se concrétisant sous la forme d'un petit édifice rectangulaire allongé qui fermait le côté gauche du patio (Evans et al. 1993, 191, 210 ; Evans 1993, 180). On retrouve un écho de ce genre de petite structure annexe dans la documentation d'ordre testamentaire et juridique de la 2ème moitié du XVIème siècle que l'on possède pour le bassin de Mexico. On évoquera ici en particulier le *cihuacalli* qui, entre autress, semble avoir été un édifice spécifique du patio (ou aussi une pièce particulière d'un bâtiment)[31]où s'accomplissaient les différentes tâches domestiques réservées aux femmes (filage, préparation de la nourriture[32], etc.). A cet effet, le *cihuacalli* s'est parfois vu traduire dans les documents en espagnol comme étant une « cuisine », et il était également parfois spécifié que l'on ne pouvait y dormir. On signalera enfin que le *cihuacalli* semble aussi en rapport avec la conservation d'un autel familial (cf. infra)(Calnek 1974, 44-6 ; Cline 1985, 304-5 ; Lockhart 1992, 65-6 ; Kellogg 1995, 281).

Les témoignages de Torquemada (1969, III, 64), Camargo (1978, 149), Diaz del Castillo (1992, 898) et de Duran (1971, 452-3) nous rapportent que chaque habitation possédait un ou plusieurs autels[33](ou des niches ; bref un espace consacré) qui hébergeaient les représentations[34] de plusieurs divinités dont l'identité a varié en fonction des statuts, des professions, ou/et des préférences des résidents, mais aussi en fonction du cycle des fêtes du calendrier, qui se focalisaient sur certaines divinités particulières (Otis Charlton 1994, 204, 210). A Otumba, les fouilles de zones de production artisanale des petites statuettes votives en terre cuite dont tous les indiens faisaient grand usage, révélèrent que les personnages les plus fabriqués étaient des statuettes liées à la fertilité féminine ou agricole[35](portant soit un enfant, soit un collier d'épis de

---

[30] Installations semblables, dans les techniques et les méthodes de constructions, à ce qui fut retrouvé à Cuexcomate et à Capilco (Sterpone et al. 1992, 405-18).

[31] On possède des échos de ces deux possibilités respectives (cf. Cline 1985, 304-5).

[32] Une devinette nahuatl recueillie par Sahagun (1880, 469) nous renseigne, de manière ambiguë j'en conviens, sur la localisation de la meule sur laquelle on broyait le maïs. Je la livre ici telle quelle. «Qu'est-ce qu'une vieille qui a des cheveux de foin blanc et qui est près de la porte de la maison ?-C'est la meule de maïs ».

[33] Bien que l'on ait déjà précisé qu'une standardisation précise de ce genre d'informations soit hors d'atteinte, on notera que Diaz del Castillo (1992, 898) nous indique que ces espaces réservés aux divinités à l'intérieur de chaque habitation étaient au nombre de deux : un à l'entrée et l'autre près de l'endroit où on dormait. Dans le même ordre d'idée, les documents testamentaires et juridiques de la deuxième moitié du XVIème siècle (toujours dans le bassin de Mexico) nous apprennent que le *cihuacalli* pouvait abriter plusieurs images de saints ainsi que de la vierge Marie (par analogie, on ne peut que supposer que ce fut le sort des dieux préhispaniques). Bien que les données soient encore assez floues à ce sujet, il semble que ce furent les habitants d'un statut plus élevé que la normale qui possédèrent un *cihuacalli* plus consacré au culte qu'à autre chose (cf. Calnek 1974, 45-7 ; Cline 1985, 304-5 ; Lockhart 1992, 65-6 ; Kellogg 1995, 181).

[34] En bois, en papier, en blettes, en terre, ou encore en terre cuite. Inutile de dire que se sont surtout ces dernières que l'archéologie a pu retrouver.

[35] Avec l'importance de ce type de culte, on peut sans peine entrevoir que les acceptions sous lesquelles furent intégrées, par le biais de l'évangélisation post-conquête, la vierge Marie (ou d'autres saintes) au monde indien durent diverger fortement de celles que s'en faisaient les missionnaires.

maïs). La figurine masculine la plus fabriquée était, semble-t-il, celle d'Ehecatl, dieu du vent, avatar de Quetzalcoatl (on ne possède bien sûr aucune trace des exemplaires en matériaux périssables)(Otis Charlton 1994, 205-7). Les petits adoratoires durent probablement accueillir aussi les offrandes quotidiennes des habitants (fleurs, nourritures, boissons, copal, herbes médicinales, etc.)(Horcasitas & Heyden in Duran 1971, 453). Si l'on en croit les dires de Torquemada (1969, III, 64-5), ces petites divinités domestiques (que l'auteur compare aux *Lares* romains) se dénommaient de manière générique sous le terme de *Tepictoton*[36], et la maisonnée en possédait au moins autant d'exemplaires qu'il y avait de résidents.

Aménagements connexes

Lorsque les activités de la maisonnée ne se déroulaient pas à l'intérieur même de l'habitation, ce qui était extrêmement fréquent, elles étaient généralement localisées dans ses alentours assez immédiats. On peut probablement voir dans ce dernier fait (l'éxécution des tâches domestiques et artisanales[37]d'une maisonnée nécessite le dégagement, l'aménagement des proches environs extérieurs) un des facteurs principaux qui permit, à l'origine, l'articulation autour d'un patio d'un groupement d'habitations, qui possédèrent alors une zone de travail commune[38].

Le codex de Florence (1963, 273) nous fournit un exemple d'aménagement extérieur à la maison, qui put, entre autress, être une zone d'activité : il s'agit du *tlapeualli*, sorte de petit porche couvert dont le toit à une pente était réalisé en paille et soutenu par de minces poteaux de bois. Le *tlapeualli* pouvait être accolé à un des murs extérieurs de la maison. Ce genre d'aménagement est attesté dans le Michoacan par de nombreuses illustrations de la *Relacion* de cette contrée (Yampolsky & Sayer 1993, 14-5), tandis que les peintures du temple des jaguars de Chichen Itza (en zone maya, Postclassique ancien), illustrant des combats dans une localité, nous montrent également un aménagement de ce type, mais qui ne fait qu'un seul tenant avec le toit semble-t-il (cf. annexe **13**). Archéologiquement parlant, pour la région qui nous occupe, on possède peu d'exemples révélateurs d'une structure apparentée au *tlapeualli*. Sur le plan d'un petit édifice domestique mis à jour à Otumba, une maison qui avait abrité des gens spécialisés dans la

[36] Terme à l'étymologie floue. On y retrouve cependant *tepi* (« fille » ou « grande soeur », à mettre en rapport avec la note ci-dessus), et peut-être *totonal* (terme générique désignant le signe du jour où l'on était né, ou encore l'âme et l'esprit)(Molina 1944b, 102, 150).

[37] A Otumba, que cette production artisanale ait été conçue pour une consommation familiale ou une plus large distribution, n'a eu, visiblement, aucun impact sur la disposition générale des habitations : dans tous les cas de figure, la zone de production est localisée dans les extérieurs immédiats de l'habitation (Charlton et al. 1993, 165-6). Il a dû en aller de même pour toute la Mésoamérique.

[38] Le patio n'est bien entendu pas utilisé à cette seule fin.

fabrication de figurines en terre cuite, on distingue des trous de poteaux le long d'un mur extérieur de la maison. Ces poteaux extérieurs ont très bien pu supporter un petit porche[39], quoiqu'il faille bien admettre que les auteurs n'en disent mot et que le plan est d'une lecture difficile (cf. Charlton et al. 1993, 164).

L'archéologie nous fournit de meilleurs échos d'un autre aménagement extérieur : il s'agit ici d'une zone connexe à l'habitation dont les sols ont été aménagés, correspondant probablement à une aire de travail spécifique (Smith et al. 1992, 155). On possède, à Capilco et Cuexcomate, des exemples clairs (respectivement les unités 152 & 201) d'une aire pavée et contiguë à un mur de la maison, aire dont un autre côté se voit aussi fermé par la prolongation d'un des murs de la maison (cf. annexe **12**). Selon Smith et al. (id.), cet espace « semi-ouvert » a dû correspondre à la pratique d'une activité spécifique quelconque. De nouveau on peut attendre la parution du 2ème volume pour être mieux renseigné. Le même genre de zones extérieures aménagées se retrouve dans la vallée de Teotihuacan, dans la petite maison rurale dégagée par M. Monzon (cf. annexe **9**). L'auteur, cependant, n'en dit pas grand-chose et on se gardera de faire des interprétations sur les bases précaires qu'elle nous a laissées, en plan comme en manuscrit (cf. Monzon 1989, 231-4).

Cuexcomate et Capilco[40] fournissent aussi des exemples d'un petit muret aménagé parallèlement sur l'extérieur d'un des murs de la maison, et raccordé à ce dernier (cf. annexe **12**, unités 250, 253, 202, 205 ; les autres murs parallèles que l'on pourra distinguer dans cette annexe sont en fait des murs de rétention des terrasses (Smith et al. 1992, 95, 134-5, 158, 167-8)). L'espace ainsi aménagé entre les murs a pu permettre, non le dégagement d'une zone d'activité (l'espacement entre les murs n'excède jamais un mètre, pour les 4 exemples qui nous occupent), mais plutôt celui d'une zone d'entreposage. Aucun renseignement ne nous est fourni sur ce point par les fouilles de l'équipe de Smith, mais on peut avancer cette hypothèse sur base des fouilles de D. Healan sur le site d'*el canal* (Postclassique ancien) à Tula : le mur est de la maison IV est doublé

[39] Une des maisons de Capilco entièrement mise à jour (cf. annexe **12**, unité 103, étape B) permet un rapprochement formel avec un type d'installation typique des maisons paysannes actuelles de Tetlama (Morelos) : il s'agit d'une petite zone d'entrée rectangulaire et allongée, couverte ou non, cernée par le prolongement des murs de la maison, et fermée en façade par un petit muret(cf. annexe **14**). L'unité 103 de Capilco montre effectivement l'ajout d'une étroite zone rectangulaire et allongée en façade, cernée par des bases de murs composés d'une seule rangée de pierres. Ce type de base a pu probablement servir de départ à une élévation en cannes ou en roseau, badigeonnée de boue, ou alors à une élévation partielle en adobes (formant alors un muret) (cf. Smith et al. 1992, 295-7 ; Sterpone et al. 1992, 409-17). Ce genre d'aménagement, peu propice à une fonction résidentielle, a pu servir comme zone d'activité ou de stockage.

[40] Ainsi que le petit établissement rural reproduit dans l'ouvrage de Sanders et al. (1979, 167), que je ne mentionne qu'en bas de page pour la raison déjà invoquée pp. 12.

par un petit mur de pierres (l'intervalle en résultant équivalant à 90cm) ; les objets retrouvés dans cet espace étroit atteste d'une zone de stockage de la nourriture et des ustensiles de cuisine (cf. annexe **5**)(Healan 1989c, 102-3). Quoi qu'il en soit de ce rapprochement formel, ce genre d'aménagement aurait dû être fouillé plutôt que simplement déblayé par l'équipe de Smith, cela nous aurait permis plus de précisions.

Aménagements plus indépendants

La documentation testamentaire et juridique de la 2ème moitié du XVIème siècle du bassin de Mexico mentionne plusieurs structures non résidentielles[41]situées à proximité des habitations, ou accolées à celles-ci.

Ainsi le *tepancalli*[42] était-il un enclos, composé de 4 murs, sans toiture, dans lequel on plaçait les animaux domestiques (lorsque les documents étaient rédigés en espagnol, « tepancalli » était traduit par « corral »). Dans les documents, ce genre de structure était cependant parfois considéré dans l'éventualité de la pose d'une toiture, pour en faire une habitation (rien ne se perd)(Cline 1985, 303 ; Lockhart 1992, 68).

Le *tlecopatl* et le *tlatlatilcalli* étaient de petites structures employées comme endroits de stockage (leur définition dans le *Vocabulario* de Molina (1944b, 139, 147) est la suivante « oficina o camara donde algo se guarda »). Dans les testaments de Colhuacan, le *tlecopatl* apparaît, de par la signification de son nom même[43]et de par les commentaires qui y sont faits à son sujet, comme apparenté à une zone d'entreposage essentiellement alimentaire, où l'on pouvait même parfois préparer la nourriture (Cline 1985, 301-2). De par son étymologie[44], le *tlatlatilcalli* a dû recouvrir des fonctions apparentées, mais on signalera que, comme ces deux structures sont différenciées dans les testaments, il se peut qu'il y ait eu une différence dans la nature des choses qui y étaient respectivement entreposées. Mais on ne peut être guère plus précis à ce sujet.

A Tenochtitlan, Calnek (1974, 30) nous signale aussi des citernes (*atentli*) dans certains groupes d'habitations. Celles-ci servaient aussi bien à arroser les *chinampas* qu'aux besoins utilitaires de la maisonnée. Ces citernes, cependant, ont dû se limiter aux pourtours des zones lacustres, et n'étaient pas répandues ailleurs.

---

[41] Certaines de celles-ci ayant déjà été évoquées plus haut dans cette partie, nous n'en reparlerons pas ici.

[42] Littéralement intraduisible. Dans le *Vocabulario* de Molina (1944b, 102), *tepantli* se traduit par «mur». Le meilleur néologisme pour rendre compte de ce terme serait alors «mur-maison», rendant finalement bien la fonction de cette petite structure.

[43] « Dans la direction du feu » (Cline 1985, 320).

[44] *Tlatlatilli* : « chose cachée, secrète, ou cuite » (Molina 1944b, 139). *Tlatlac* : « chose cuite » (Molina 1944b, 137).

Une structure de stockage très attestée est le *cuezcomatl*[45], un conteneur (transportable) ou un grenier (structure fixe) à grains, qui dans sa forme générale a adopté un corps plus ou moins sphérique, chapeauté ou non par une superstructure de paille[46](cf. annexe **15** et **17** pour des exemples contemporains)(*Relacion de Tepeaca* in Acuna 1985, V, 256 ; Calnek 1974, 30 ; Lockhart 1992, 69 ; Berdan & Anawalt 1992a, 36). L'équipe de Smith a retrouvé à Capilco et Cuexcomate 4 traces de murs de fondations circulaires, qui ont dû servir de base à l'élévation d'un *cuezcomatl*. A chaque fois, le petit muret circulaire était localisé dans le coin d'un patio de maisons. Cette localisation est identique pour 10 autres petites structures (moins de 8m² de superficie intérieure), rectangulaires cette fois, qui durent servir à des fonctions apparentées (cf. infra)(Smith et al. 1992, 220-35, 325).

Un autre type de conteneur ou de grenier à grains fut le *cincolotli*[47](actuellement *cincolote*), une structure rectangulaire réalisée grâce à la superposition horizontale de nombreuses lattes de bois ou de roseau placées à angle droit l'une par rapport à l'autre, cette superposition s'arrêtant jusqu'à ce que la structure soit assez haute pour contenir ce qui devait être stocké (cf. annexe **16** et **17** pour des exemples, issus des codex, et contemporains)(Madsen 1969, 620 ; Berdan & Anawalt 1992a, 36 ; Yampolsky & Sayer 1993, 92).

Connaissant la place prépondérante de l'agriculture dans les civilisations mésoaméricaines, il est probable que ces conteneurs ou greniers à grains ainsi que d'autres structures de stockage furent de petites constructions qui gravitèrent toujours autour des habitations. Bien que, pour la région qui nous occupe et d'un point de vue archéologique, on ne dispose que des informations de Smith et al., c'est en tout cas une constante dans le Mexique rural d'aujourd'hui (cf. Madsen 1969, 611, 620 ; Yampolsky & Sayer 1993, 57-8). L'ensemble de ces petits espaces de stockage a pu aussi servir, en cas de nécessité (manque de place dans la maison, par exemple), comme un refuge temporaire où l'on pouvait dormir (Cervantes de Salazar 1971, I, 377 ; Cline 1985, 303).

---

[45] Actuellement *cuezcomate* (Madsen 1969, 620).

[46] Cervantes de Salazar (1971, I, 377), puisant dans les informations que lui a fournies Ojeda concernant les réserves de grains de Montezuma II, explique que ces « grandes jarres » possédaient une armature en roseaux tressés, que l'on badigeonnait à l'intérieur et à l'extérieur avec de la boue. Les données fournies par O. Lewis (citées par Berdan & Anawalt 1992a, 36) dans son étude sur le Morelos rural « contemporain »(datée de 1963) confirment ce type d'élaboration. Les *cuezcomate* actuels servent préférentiellement à l'entreposage du maïs en grains (Yampolsky & Sayer 1993, 94 ; Smith et al. 1992, 315).

[47] On retrouve dans cette désignation les termes *cintli* (« épi de maïs séché et durci ») et *colotli* (qui désigne une structure ou une armature)(Molina 1944b, 22, 24). Le *cincolotli* a dut être surtout utilisé pour le stockage d'épis séchés et encore dans leur gangue, comme l'indique son étymologie et l'utilisation qu'en font les paysans mexicains à l'heure actuelle (cf. Berdan et Anawalt 1992a, 36).

Une autre structure domestique extrêmement répandue[48]dans tout le Mexique préhispanique, a survécu jusqu'à nos jours à grande échelle et sans modifications notables : il s'agit du *temazcalli*, le bain de vapeur(cf. annexe **18** pour des exemples, issus des codex, et contemporains)(Cresson 1938, 91 ; Yampolsky & Sayer 1993, 57-8). On pourra se faire une idée des modes de constructions et de fonctionnements du *temazcalli*[49]en consultant l'annexe **18**, qui reprend divers textes d'époques différentes[50], consacrés chacun aux bains de vapeur mexicains. Durant l'époque préhispanique, le *temazcalli* fut le pôle central de nombreux rites de purification[51](chose on ne peut plus normale vu sa fonction), notamment pour les femmes ayant accouché (Cline 1985, 303).

II.C. Matériaux et techniques de construction

Cette partie doit être mise en rapport direct avec son homologue de l'architecture de haut standing (pp. 79-87) qu'elle complète de manière indispensable.

Matériaux et techniques de construction sont tous deux tributaires de nombreux facteurs, et ce en des proportions qui ont dû varier constamment. Tributaires du climat, des ressources matérielles et humaines disponibles, des comportements culturels, et aussi, qu'on le veuille ou non, du hasard, tout simplement. Cet état des faits, cumulé au caractère assez disparate des sources utilisées (trop locales, trop générales, décentrées dans le temps, incomplètes, ...) qui empêche d'établir des marges d'articulation et de proportion entre ces nombreux facteurs précités, ne nous permet d'esquisser à notre échelle géographique que certaines grandes lignes très générales concernant la variabilité de l'habitat. Et encore...(cf. infra).

II.C.1. Matériaux principaux

Les pierres

L'ensemble des *Relaciones Geograficas* consultées pour l'Altiplano central atteste de l'utilisation générale de la pierre dans la construction des maisons. Dans le bassin de Mexico plus particulièrement, on retrouve des pierres basaltiques qui furent très prisées pour la construction

[48] « Es hasta hoy tan comun el temazcalli, que no hay poblacion por pequena que sea, que no tenga mucho »(Clavijero 1968, 264).

[49] Dans le codex de Florence (1963, 275), le *temazcalli* désigne aussi une cavité souterraine où l'on rôtissait la viande. Ayant localisé différentes erreurs dans le recopiage des gloses du codex, on peut se demander si ceci n'en est pas une, puisque l'ethnographie nous a fourni des exemples de *temazcalli* semi-souterrains, coutumiers des populations otomi, et courants chez les totonaques (Manrique 1969, 700-3 ; Harvey & Kelly 1969, 639)(cf. annexe **19**).

[50] Un texte de Duran (aux environs de 1580), un de Clavijero (2ème moitié du XVIIIème siècle), et une étude de Cresson (de 1938).

(Margain 1971, 51-2 ; Valero de Garcia Lascurain 1991, 81-2 ; Paredes 1986, 231, 238-9, 250). Connu sous la dénomination générique de *tezontli* (actuellement *tezontle*), ce type de pierre, dont la couleur peut varier du noir au rouge, possède plusieurs avantages qui en font un matériau de construction privilégié :

- premièrement, son poids, assez faible et typique des roches basaltiques[52], qui permit un transport et une manutention plus aisés en comparaison avec d'autres pierres (calcaires, par exemple) en général plus lourdes (Margain id. ; Valero de Garcia Lascurain id. ; Codex de Florence 1963, 264).
- son imperméabilité manifeste (Margain ibid. ; Valero de Garcia Lascurain ibid.).
- facilement travaillable, le *tezontli* possède de plus une texture poreuse qui dû faciliter l'adhésion des recouvrements en stuc, ou d'autres agglutinants.

Le codex de Florence (1963, 263-6) nous fournit une liste, en les termes indigènes de désignation et de classification[53], de divers types de pierre de construction que l'on pouvait travailler ou pas. Probablement non exhaustif, sa variété semble cependant indiquer que de nombreux types de pierre locaux furent utilisés, la solution la plus proche et/ou la plus simple étant bien souvent la meilleure. Après la conquête, dans le bassin de Mexico, la documentation testamentaire atteste que les pierres taillées qui faisaient parfois les coins des murs des habitations étaient l'objet de passations, ce qui laisse entrevoir, pour la période préhispanique, une forte tendance, somme toute logique, à la réutilisation de ces matériaux (Lockhart 1992, 69).

Les végétaux

Le bois[54]

Une des richesses du bassin de Mexico préhispanique était ses larges zones boisées où abonda une grande diversité d'arbres exploitables (cyprès, cèdres, pins, chênes, rouvres, et frênes, pour

[51] Placés sous le probable patronage de divinités féminines gravitant autour de la sphère Tlazolteotl-Cihuacoatl (respectivement déesse de la saleté et des femmes mortes en couche (cf. Graulich 1994, 491-2)).
[52] D'origine éruptive, donc provenant du magma terrestre. A ne pas confondre avec les roches ignées qui sont, elles, le résultat de la chaleur de l'éruption sur des matériaux déjà en surface.
[53] On sait désormais ce qu'ils valent.

l'essentiel). Le cyprès sauvage fut l'un des plus prisés : très haut et très droit, il était idéal pour la fabrication de certaines longues pièces (solives ou linteaux, par exemple), et il dégageait de plus une fragrance appréciée (Valero de Garcia Lascurain 1991, 78 ; Sahagun 1880, 730-2). Le codex de Florence nous livre le nom de diverses pièces de bois que l'on pouvait fabriquer lors de la construction d'une maison. Celles-ci sont détaillées dans l'annexe **20**. Un bref sondage dans le codex Mendoza (1992, III, 32r. ; IV, 69) nous permet de constater la place importante qu'occupait le bois en tant que matériau de construction dans la ville de Tenochtitlan : tous les 80 jours, la ville recevait en provenance d'une région boisée, soumise au tribut, 1200 grands madriers, 1200 grandes planches et 1200 planches plus petites. En plus de ses ressources personnelles (cf. Valero de Garcia Lascurain 1991, 80).

Les cas centripètes de ce genre mis à part, le bois de construction, s'il était rare ou difficile d'accès directement, pouvait aller se chercher dans d'autres zones plus propices, parfois assez éloignées compte tenu des moyens technologiques de l'époque (il n'y a pas de chariots) : la *Relacion de Quauhquilpan* (Acuna 1986, VII, 102), une localité près de Pachuca, et la *Relacion de Tequizistlan* (Acuna 1986, VII, 244), près de Texcoco, nous disent que, du fait du peu de bois disponible sur place, les indiens allaient s'approvisionner dans des zones boisées, à 4 lieues (16km, environ) de leur village respectif. Même chose dans la *Relacion de Chimalhuacan Atoyac* (Acuna 1985, VI, 167), près de Coatepec, où les indiens ne parcouraient cependant « que »2 lieues.

<u>Autres</u>

Si toutefois les distances à parcourir devenaient trop grandes, ou pour d'autres raisons encore[55], les choix ont pu se porter sur des matériaux de substitution qui firent très bien l'affaire.

Enumérant les multiples utilisations du *maguey* (*methl* en Nahuatl[56], une grande cactée mexicaine), Motolina (1969, 198-9) signale entre autress que la tige de la fleur de cette plante (*quiotl*), parfois de l'épaisseur d'une jambe humaine, pouvait remplacer les diverses armatures en bois (du clayonnage à la solive) des maisons. Les feuilles (*pencas*, en espagnol) de cette même

---

[54] Comme quasi toutes choses au Mexique central à l'époque, les arbres étaient l'objet d'un culte et recevaient des sacrifices, plus particulièrement le cèdre, le cyprès et le pin. On veillait d'ailleurs à en planter en bonne ordonnance autour des sources (Cervantes de Salazar 1971, I, 132).

[55] Evoquées en introduction de cette partie.

[56] Cf. Molina 1944b, 55.

plante ont aussi fourni un matériau de construction qui a servi à la couverture de certaines toitures, voire même à la couverture de maisons entières (cf. pp. 34-7)(Motolinia id.).

Les épais roseaux[57]qui ont abondé le long des fleuves, dans les marécages et autres lagunes, ont eux aussi fourni un bon matériau de substitution à ces mêmes armatures en bois (Valero de Garcia Lascurain 1991, 80) : un exemple nous en est fourni dans la *Relacion de Huexotla* (Acuna 1985, VI, 252), où il est spécifié que les boiseries des maisons étaient réalisées avec ce genre de matériau.

Enfin la paille (*xacatl* (Molina 1944a, 91)) fut aussi un matériau très prisé (car peu coûteux, aisé à se procurer et à aménager, etc.), jusqu'en de nombreuses régions débordant de notre cadre géographique, pour la réalisation des toitures, et parfois aussi pour la couverture complète du bâtiment (cf. *Relaciones Geograficas*[58] ; Duran 1971, 157 ; Cervantes de Salazar 1971, I, 128, 298).

Matériaux manufacturés et agglutinants

Adobes

Les briques crues, fabriquées au moule[59]ou à la main, furent (et sont encore) un matériau extrêmement répandu dans la construction des maisons (Margain 1971, 54 ; Valero de Garcia Lascurain 1991, 83 ; Sterpone et al. 1992, 415-7). Bloc de boue argileuse séchée au soleil, rectangulaire, large, et plat, un adobe pouvait aussi voir inclure de la paille dans sa structure, afin d'en alléger le poids. De nombreux autres petits débris (tessons, déchets d'obsidienne, par exemple) pouvaient aussi y être incorporés, accidentellement ou non (Sterpone et al. id. ; Valero de Garcia Lascurain id.). Le codex de Florence (1963, 255) nous renseigne sur l'un des types de terre avec lequel on pouvait confectionner des adobes : il s'agit de l'*atiçatl*, une argile crayeuse assez légère.

Boues de placage et mortiers

[57] *Atlatl*, dans le *Vocabulario* de Molina (1944b, 78). Désigné actuellement sous le terme d'*otate* (Madsen 1969, 616).

[58] *Relaciones* de Chilapan (Acuna 1985, V, 117), de Hueytlapa (id., 159), de Zacatlan (id., 163), de Jujupango (id., 169), de Misantla (id., 192), de Quautlatlauca et Huehuetlan (id., 205), de Tepeaca (id., 256), d'Atengo (Acuna 1985, VI, 35), d'Atlatlauhcan (id., 51), de Citlaltomahua et Anecuilco (id., 121), d'Acapiztla (id., 222), d'Oztuma (id., 289), de Cuezala (id., 320), d'Iguala (id., 342), de Meztitlan (Acuna 1986, VII, 73), de Colhuacan (id., 35), de Quauhquilpan (id., 102), de Tasco (id., 130), de Temazcaltepec (id., 152), de Tuzantla (id., 161), de Tequixquiac (id., 196), de Citlaltepec (id., 203), de Xilotzingo (id., 209), de Tetela et Hueyapan (id., 270), d'Axocopan (Acuna 1986, VIII, 132), de Yeytecomac (id., 137), de Tolnacuchtla (id., 140), de Tezcatepec (id., 149), de Tecpatepec (id., 152), de Totolapan (id., 163), de Zumpango (id., 201).

[59] Illustration en l'annexe **21**.

Diverses boues de placage ont pu être badigeonnées sur des parois clayonnées ou d'adobes, afin d'en aplanir la surface et, pour le clayonnage, en obturer les interstices (Valero de Garcia Lascurain 1991, 84 ; Margain 1971, 54 ; Codex de Florence 1963, 257). Concernant les divers types de mortiers ou de bétons qui ont pu être employés au Postclassique récent, on ne possède aucune étude détaillée sur laquelle s'appuyer. Cette situation n'est guère améliorée par l'ensemble même des études archéologiques qui ne semblent pas s'être fixé ne fût-ce que les bases d'une terminologie. Quoi qu'il en soit, grâce au codex de Florence (1963, 254-5), on peut s'apercevoir que les Aztèques furent coutumiers des mortiers hydrauliques réalisés à base de chaux éteinte mélangée avec du *tezontlalli* (en fait, du *tezontli* pulvérisé). On aurait pu aussi se douter de cette familiarité à la simple lecture d'un article d'E. Cuevas[60]rendant compte de la fouille d'une zone du *Templo Mayor*. Bien qu'ici il y soit tout spécifiquement question l'architecture cérémonielle de Tenochtitlan, on y mentionne le surfaçage d'une structure réalisé dans un mortier hydraulique à base de *tezontlalli*[61], que l'on dut percer avec des pointes en acier pour passer à la couche suivante. L'archéologue put aussi constater la densité peu homogène du revêtement, dont l'aspect et la dureté variaient d'un endroit à l'autre (Cuevas 1990, 360-1). Ce dernier phénomène reflète bien, comme à Teotihuacan au Classique, la nature empirique de ce genre de réalisation (cf. Margain 1971, 54). Par ailleurs, cette même étude de Margain (id.) sur les mortiers de Teotihuacan au Classique montre aussi l'utilisation de mortiers hydrauliques réalisés sur base d'un mélange de sable et de chaux éteinte provenant d'une roche argileuse (plus la teneur en argile du mélange sera élevée, plus le mortier sera dur). Bien que l'emploi de ce type de mortier soit tout à fait probable chez les Aztèques, on n'en possède aucune trace concrète compte tenu de la situation déjà évoquée plus haut.

Les mortiers ont pu servir autant à lier divers éléments entre eux qu'à exécuter le surfaçage des structures ou des sols.

<u>Stuc</u>

Le plâtre de chaux (carbonate de calcium $Ca\ CO_3$) fut un matériau extrêmement prisé pour le surfaçage de toutes les parois et des sols, et ce dans toute la Mésoamérique (Margain 1971, 55 ; Prem 1987, 298-9 ; Paredes 1986, 235, 238-9, 250 ; Valero de Garcia Lascurain 1991, 84-5). C. Margain (id.) en retrace le processus chimique d'élaboration comme suit : après la calcination du

[60] Repris dans le recueil compilé en 1990 par Matos Moctezuma, mais originellement publié en 1934.
[61] Ce mortier présentait un aspect extérieur comparable au granit (Cuevas 1990, 360-1).

matériau (une pierre calcaire quelconque) on obtient un oxyde de calcium (Ca O, c'est la chaux vive) que l'on va éteindre avec de l'eau ($Ca\ O + H_2O = Ca(OH)_2$), ce qui va former un nouveau composé assez instable qui, absorbant l'oxyde de carbone contenu dans l'air, va se refondre en un nouveau composé beaucoup plus stable : le plâtre de chaux ($Ca(OH)_2 + CO_2 = Ca\ CO_3$ [+ H_2]). Comme on n'a pour l'instant retrouvé aucun four à chaux préhispanique dans le Mexique central, il est probable que la méthode d'élaboration de ce plâtre est apparentée à ce que l'on pouvait encore rencontrer dans des régions retirées du Mexique au début des années 70 : les moellons calcaires étaient placés dans une sorte de grand conteneur en rondins auquel on mettait le feu (Margain 1971, 56). Cette méthode, peu économe en bois, ajoutée à l'usage plus que massif de ce même matériau dans la construction et le chauffage, ainsi qu'à l'agriculture sur brûlis, a contribué aux déboisements massifs des alentours de nombreux noyaux urbanisés de l'ancienne Mésoamérique (toutes époques confondues), suivis d'un déclin des productions agricoles, le tout pouvant en partie expliquer la disparition brutale de ces établissements urbains (Teotihuacan, Tula, Xochicalco, Copan, etc.)(cf. Margain 1971, 55-8).

II.C.2 Techniques de construction

Concernant plus précisément les questions afférentes à la variabilité de l'habitat, on s'étonnera peut-être de la parcimonie avec laquelle, dans cette partie, seront effectués les rapports avec l'ethnographie. Il est vrai que d'une part, ma recherche documentaire ne s'est pas trop axée vers le comparatisme ethnographique, mais d'autre part, celui-ci ne peut fournir au mieux qu'une vision fragmentaire d'une situation actuelle, elle-même écho d'une situation préhispanique complexe, déformé par plus de 400 ans de métissages, de déplacements ou de disparitions de populations. Les rapprochements les plus intéressants ou révélateurs sont bien entendu mentionnés, mais que l'on sache que cette piste, peu sûre à mes yeux, fut volontairement laissée en friche.

Terrassement

Par « travaux de terrassement », on entendra, pour cette partie précise de l'exposé, les vastes gammes d'opérations destinées au nivellement de la surface du sol sur lequel vont s'ériger la ou

les habitations (plates-formes y comprises[62]), voire carrément la création de cette surface de construction. En effet, comme le montre l'*archaeological survey* de Parsons et al. (1982, 173-4, 176-87, 357-8) pour la région de Chalco/Xochimilco, les zones lacustres furent le cadre de grands aménagements artificiels[63]de boues, de terres, et de gravats, sur lesquels se logèrent divers établissements domestiques (cf. annexe **7**). Rojas Rabiela (1993, 47-9) nous détaille un peu plus l'élaboration de pareille terrasse : celle-ci prend comme point de départ le compartimentage d'une zone marécageuse à l'aide de pieux en bois[64], formant ainsi une sorte de petit enclos, qui va être ensuite rempli de terre et de pierre, ainsi que de matériaux provenant du marécage. Ce type de construction se retrouve aussi bien à la période formative qu'après la conquête. Selon la hauteur du terrain que l'on voulait obtenir[65], les terrasses (qui, d'après les données du *survey* de Parsons et al. (1982, 175-87), ne dépassent que rarement le mètre de hauteur) pouvaient être « empilées » l'une sur l'autre, la terrasse supérieure étant toujours un peu en retrait par rapport à celle qu'elle recouvrait.

Dans une zone tout autre (les piémonts du nord du Morelos, en fait les sites de Capilco et Cuexcomate), les travaux de terrassements servaient surtout à corriger la déclivité du terrain pour rendre plus habitable une zone donnée. On le distingue sans peine sur les cartes reproduites dans l'annexe **11**, où les murs de contention en pierres des terrasses se localisent surtout aux alentours des groupements d'habitations[66] : la terrasse homogénéise la zone de terrain sur laquelle se sont établies les habitations.

Plates-formes et pilotis

En soi, le fait qu'une habitation soit construite sur plate-forme n'est pas l'écho direct d'un statut plus élevé, comme le laisserait penser la typologie élaborée par Smith et son équipe si on l'appliquait à-tout-va (cf. pp. 3-8). En fait, concernant le statut de l'occupant d'un édifice, mieux vaut se reporter sur le soin apporté à la réalisation de l'édifice et à l'ampleur du travail qu'a dû

[62] Bien que la construction d'une plate-forme puisse aussi s'apparenter à une opération de terrassement, l'ampleur de la tâche est cependant plus petite, puisque la plate-forme, telle que je l'entends, se limite globalement à la seule surélévation de l'habitation (murs et pièces intérieures, etc.).

[63] Plus élevés que les simples *chinampas* (Rojas Rabiela 1993, 46-8). Car superposés (cf. corps du texte). C'est probablement à l'aide d'un système apparenté à celui-là, combiné avec la construction de digues, que Tenochtitlan/Tlatelolco put croître à l'intérieur de la lagune (Calnek 1978, 315-6 ; Musset 1991, 277-9). Ce genre de méthode semble avoir cependant ses limites lorsque la profondeur de l'eau outrepassa les possibilités du remplissage, comme dans la zone nord-est du lac de Chalco (Parsons et al. 1982, 358).

[64] Des rangées de moellons firent aussi très bien l'affaire (cf. Parsons et al. 1982, 175-87).

[65] Dans cette zone, gare en effet aux inondations.

[66] Les *patio groups* n°1, 3, 5, 11, 13, 15, 16, 17, 18.

demander celle-ci, ou encore sur le matériel archéologique qui a été retrouvé, plutôt que de se focaliser sur le fait même de sa surélévation (pour plus de détails, cf. Hirth 1993, 122-44). La surélévation d'une habitation possède des avantages pratiques que tout le monde a pu prendre à son compte, comme :

- une protection (supplémentaire, si l'habitation s'élève déjà sur une terrasse) contre les inondations pour le moins fréquentes et redoutables à cette époque dans le bassin de Mexico.
- une protection contre l'excédent d'humidité en provenance directe du sol (Cabrero Garcia 1980, 74 ; Parsons et al. 1982, 358).

Des habitations du commun montées sur des petites plates-formes se retrouvent à Acozac (Brueggemann 1987, 158-9, 163-4) et sur les berges marécageuses du lac de Chalco/Xochimilco (Parsons et al. 1982, 355) ; hors du bassin de Mexico, des plates-formes d'habitations sont signalées par la *Relacion de Meztitlan* (Acuna 1986, VII, 73) dans les alentours humides et montagneux de cette localité. Pour se dispenser ingénieusement de la construction de telles plates-formes, les habitants des piémonts boisés des alentours de la ville actuelle de Topilejo (D.F.) bâtirent leur maison sur les affleurements rocheux d'origine volcanique qui abondaient dans cette zone. Contrant l'humidité du terrain, ce choix d'établissement permit aussi un point de vue élevé pour la surveillance des champs en terrasses (Cabrero Garcia 1980, 44, 71-2). Comme on peut le remarquer, toutes les maisons du commun surélevées sur plate-forme se retrouvent dans des établissements ruraux assez épars du sud du bassin de Mexico. Il ne faudrait pas en déduire que cette zone était plus humide ou plus inondable (pour les rives du lac) que les autres, cet état des faits correspond en tout cas plutôt à un état des sources, lesquelles, pour le sud du bassin, sont plus fournies concernant des observations générales (issues de *surveys*) sur l'urbanisme, la localisation des zones artisanales, etc.[67], que sur ce sujet précis. Quoi qu'il en soit, je n'ai repéré aucune trace d'autres habitations du commun montées sur plate-forme (ou autre) dans le reste des sources consultées[68]. Au sujet des techniques de constructions des petites plates-formes, on possède peu de renseignements : il est probable cependant qu'il ne fut question que

[67] Otumba (cf. Charlton et al. 1991 et 1993 ; Nichols 1994 ; Otis Charlton 1994), Tepetlaoztoc (cf. Williams 1994, 73-87), et Huexotla (cf. Brumfield 1987, 676-81).

[68] Monzon (1989), Evans (1991 et 1993), et Evans et al. (1993) dans la vallée de Teotihuacan ; les échos des diverses fouilles de sauvetage à Mexico City (repris dans Monzon 1989) ; les fouilles dans le Morelos par l'équipe de Smith (1992) ; l'étude de Paredes pour la zone de Tula et du bassin de Mexico (1986) ; ainsi que diverses informations fragmentaires reprises dans l'ouvrage de Smith et al. (1992), ou encore en provenancce d'Otumba, de Tepetlaoztoc et de Huexotla (cf. juste ci-dessus). Chroniqueurs et conquistadores ne soufflent mot non plus de constructions sur plate-forme pour les gens du commun, situation identique dans les *Relaciones Geograficas* et les autres sources ethnohistoriques (cf. pp. 27-9).

d'un simple amas de terre et de gravats plus ou moins rectangulaire dont les parois furent renforcées à l'aide de moellons, comme pour les *Type B Platform Houses* de Cuexcomate et de Capilco, bien que ces dernières soient représentatives d'un niveau de vie un peu plus élevé que la normale des deux sites, mais qui de toute manière ne fut guère brillant (cf. Smith et al. 1992, 314, 389-93).

Lorsque se pose la question d'une surélévation en milieu lacustre, l'image de constructions sur pilotis peut nous venir instantanément à l'esprit. Les sources archéologiques et ethnohistoriques ne nous en fournissent pas ne fût-ce qu'un exemple, mais les sources historiques, elles, en les personnes de Motolinia, Diaz del Castillo et Aguilar, évoquent des constructions sur palafittes. Diaz del Castillo (1992, 573) rend compte de celles-ci[69]dans sa description de la ville de Tenochtitlan juste après le siège de 1521. Motolinia cite aussi des constructions de ce type, mais on ne sait de quelle région du Mexique il est question dans sa description[70]. Aguilar (1938, 60), lui, lorsqu'il évoque la première entrée des Espagnols à Tenochtitlan, nous dit que « cada casa era puesta y hecha encima del agua, en unas estacadas de palos [...] ». Si cette description évoque bien des édifices sur pilotis (ce qui n'est pas sûr, le commentaire du vieux conquistador n'étant pas assez précis), on s'étonnera du fait qu'elle semble nous dire que toute la ville était construite selon cette méthode (cf. Aguilar id.), alors que Tenochtitlan était avant tout formée par un noyau (l'île originelle) qui s'était agrandi grâce à des avancées de terres (Musset 1991, 279). Pas besoin, donc, de tout construire sur pilotis. Mais bon, n'oublions pas non plus le grand âge de notre conquistador au moment de la rédaction de son ouvrage... . Quoi qu'il en soit de ces très fragmentaires indications, et en l'absence de toute confirmation archéologique, on signalera cependant que des constructions sur pilotis sont évoquées indirectement par Gomara et Cortés (cf. pp. 82-3), pour l'élite cette fois. Affaire à suivre, donc.

Sols

Les sites de Cuexcomate et de Capilco nous fournissent des exemples représentatifs des divers types de sol intérieur qui pouvaient être aménagés dans les habitations du commun. Le type de sol intérieur le plus commun y est un pavement de petits moellons (des galets) à la surface assez

[69] « [Y] es verdad, y juro Amen! que toda la laguna y casas y barbacoas estaban llenas de cuerpos y cabezas de hombre muertos [...] »(Diaz del Castillo 1992, 573).

[70] « Otros pueblos viyo mismo que los moradores de ellos que cada noche se acogian a dormir en alto, que ellos tienen sus casillas de paja armadas sobre cuatro pilares de palo, y en aquella concavidad que cubre la paja se hace un desvan o barbacoa »(cité par Sainz Medrano in Diaz del Castillo 1992, 573).

inégale, qui dut à l'origine être recouvert d'une mince couche de terre sablonneuse. Bien que celle-ci ait disparu à cause de l'érosion de la plupart des maisons de ces sites, 3 aménagements de ce genre furent retrouvés *in situ* à Capilco (cf. annexe **12**, unités 101, 103, 157)(Smith et al. 1992, 71, 87, 93, 297-301). Une autre solution, encore plus simple et qui a pu coexister à l'intérieur d'une même habitation avec un pavement, est celle d'un sol réalisé en terre compactée : soit on tassait le sol déjà existant, soit on retirait ou on ajoutait une couche de terre pour niveler le tout correctement (Smith et al. 1992, 297). Le troisième type de sol, dont on ne possède qu'un seul exemple sur les deux sites, est en fait un revêtement en stuc (plâtre de chaux). En règle générale, les revêtements de stuc s'appuyaient sur une ou plusieurs couches préparatoires de graviers, de sables, ou encore de terres compactées, parfois directement issues des sols intérieurs précédents (Monzon 1989, 231 ; Smith et al. 1992, 297 ; Sisson & Lilly 1994, 35). La fouille du petit édifice rural de la vallée de Teotihuacan par M. Monzon (id.) a révélé deux des trois types de sol intérieur précités : d'une part le sol en terre compactée, de l'autre le revêtement de pierres (dans ce cas précis, il s'agissait de petits pavés en pierre basaltique). D'autres informations[71]attestent des types suivants de revêtement : les fouilles de Charlton dans la région d'Otumba (fin des années 60) révélèrent des sites d'habitations aux sols en terre fortement tassée[72], identiques à ceux retrouvés dans les 13 édifices mis à jour par les fouilles de sauvetage du *barrio Tepito* (Tlatelolco)(Cepeda Cardenas et al. 1977, 399) ; des fouilles de sauvetage, en 1981, à l'est de l'antique lac de Texcoco, mirent à jour plusieurs sols stuqués. Finalement, concernant ces divers revêtements, n'oublions pas que d'autres solutions purent être employées, comme dans ce petit complexe agricole du site *Central de abastos* (Ixtapalapa), où Gonzalez Rul mit à jour des sols intérieurs réalisés en adobes et en mortier (Monzon 1989, 52), ou encore dans un site d'habitations du quartier préhispanique de Cuepopan (Tenochtitlan), où les sols intérieurs étaient uniquement réalisés en adobes (id., 66).

Enfin, pour terminer, n'oublions pas non plus que l'intérieur d'une maison était généralement aussi tapissé d'une ou de plusieurs nattes (Gomara 1965, II, 406-7).

[71] Fortement résumées dans Monzon (1989, 47-67) et issues de cet ouvrage, sauf indications.
[72] Cf. aussi Charlton et al. 1993, 164.

Murs

La manière la plus commune de construire un mur dans l'Altiplano central préhispanique[73] consistait en la réalisation d'un petit muret de pierres, dépassant le niveau du sol, sur lequel on élevait ensuite une parois de briques crues liées entre elles par de la boue ou un mortier plus élaboré (Margain 1971, 54-5 ; Paredes 1986, 229, 231, 247-9 ; Smith et al. 1992, 307-9). Le petit muret de fondation en pierre se devait de posséder une épaisseur suffisante pour assurer la pose et l'assise de la partie supérieure du mur en adobes[74]. Pour atteindre cette épaisseur, les bases des murs étaient le plus souvent composées de deux ou plusieurs rangées de pierres, mêlées avec de la boue ou du mortier, comme l'équipe de Smith a pu l'examiner en détail à Capilco et Cuexcomate (cf. aussi annexe **12**)(Smith et al. 1992, 297). Assurant la stabilité du mur d'adobes, le muret de fondation en pierre a pu aussi empêcher l'érosion et la détérioration directe que n'aurait pas manqué d'entraîner l'humidité du sol si les parois en adobes avaient été posées directement sur celui-ci. Un revêtement en plâtre de chaux a pu parfois aussi être appliqué sur l'ensemble du mur ainsi construit, sur l'extérieur le plus souvent, mais aussi sur l'intérieur. Outre d'uniformiser la surface recouverte, ce revêtement a permis une protection efficace de la superstructure en adobes dont les faces extérieures étaient facilement érodables par une forte pluie (cf. Sterpone et al. 1992, 415). De tels revêtements de stuc sont archéologiquement attestés sur les sites de Capilco et Cuexcomate (Smith et al. 1992, 297), sur le site du *barrio Tepito* (Tlatelolco), où l'épaisseur du revêtement peut atteindre 3 à 4cm sur certains édifices (Cepeda

[73] Et bien au-delà aussi, comme vont le montrer les données des *Relaciones Geograficas* reprises plus bas dans cette note. Pour notre aire géographique proprement dite, l'archéologie atteste de pareils murs par l'intermédiaire des fouilles, au nord du Morelos, de Capilco et Cuexcomate (Smith et al. 1992, 293-7), les fouilles du *barrio Tepito* (Tlatelolco)(Cepeda Cardenas et al. 1977, 399), l'étude de Paredes (1986, 231, 250) pour la zone de Tula et le bassin de Mexico, les fouilles du site T.A. 80 à Otumba (Charlton et al. 1993, 164), les fouilles de Coxcatlan viejo dans la vallée de Tehuacan (Smith et al. 1992, 307). Les sources historiques et ethnohistoriques ne sont pas en reste non plus : on citera Cortés (1982, 127-9), Diaz del Castillo (1992, 527, 534), Clavijero (1968, 254-5), et les *Relaciones Geograficas* de Texcoco (Pomar 1941, 62), d'Atlatlauhcan (Acuna 1985, VI, 51), de Cempoala (id., 79), d'Epazoyuca (id., 90), de Citlaltomahua et Anecuilco (id., 121), de Coatepec (id., 153), de Chimalhuacan Atoyac (id., 167), de Chicoaloapan (id., 175), de Tepoztlan (id., 195), de Huaxtepeque (id., 211), de Chiconauhtlan (id., 238), d'Oztuma (id., 289), d'Ichcateopan (id., 267), de Cuezala (id., 320), d'Iguala (id., 342), d'Ixtapalapa (Acuna 1986, VII, 41), de Mexicaltzingo (id., 46), d'Ocopetlayucan (id., 90), de Quauhquilpan (id., 102), de Tasco (id., 130), de Temazcaltepec (id., 152), de Tuzantla (id., 161), de Tequixquiac (id., 196), de Citlaltepec (id., 203), de Xilotzingo (id., 209), de Teotihuacan (id., 239), de Tequizistlan (id., 244), de Tepexpan (id., 250), d'Axocopan (Acuna 1986, VIII, 132), de Yeytecomac (id., 137), de Tolnacuchtla (id., 140), Tecpatepec (id., 152), Zumpango (id., 201), de Chilapan (Acuna 1985, V, 117), Hueytlalpan et Zacatlan (id., 159, 163), et de Tepeaca (id., 256). Le tout est probablement non exhaustif.

[74] Des exemples contemporains d'adobes montrent la largeur assez importante de ce genre de pièce, en moyenne 25cm de large, 50cm de long, pour une épaisseur de 12 à15cm (Sterpone et al. 1992, 413).

Cardenas et al. 1977, 399), sur le site T.A. 80 à Otumba (Charlton et al. 1993, 164). On en retrouve bien entendu plusieurs mentions dans les *Relaciones Geograficas*[75].

La réalisation d'un autre type de mur fit appel à l'ancestrale et intercontinentale recette du clayonnage de bois ou de roseau, ou encore des parois de petites perches verticales très serrées, badigeonné de boue ou de torchis (Codex de Florence 1963, 273-4). Au vu du caractère peu durable de ce genre de structure, l'archéologie ne nous en fournit que très peu d'exemples. Un seul, en vérité, lui-même basé en partie sur une comparaison ethnographique : il s'agit à nouveau des sites de Capilco et de Cuexcomate, où on retrouva chaque fois des fragments de boues de placage en association avec une structure dont au moins une des bases des murs était constituée d'une seule rangée de pierres. Quel est le rapport ? En fait, comme on l'a déjà dit plus haut, une assise assez large est souhaitable pour la stabilité d'un mur d'adobes, et l'épaisseur fournie par une seule rangée de pierres n'atteindrait pas ces conditions. De son côté, une étude ethnographique menée par Sterpone et al. (1992, 417) dans le village de Tetlama (Morelos, toujours), montre que les murs de clayons, ou ceux constitués par de minces perches verticales placées en succession, ne s'appuient pas sur un mur de fondation mais bien à même le sol, où un petit muret constitué d'une seule rangée de pierres est accolé aux bases extérieures des murs, en guise de support et aussi pour empêcher les eaux de ruissellements de pénétrer à l'intérieur de l'habitation. De même, cette étude a pu noter une mixité certaine dans la réalisation des murs de cette localité, où dans une maison peuvent cohabiter murs en adobes, clayonnages, parois de bois ou de roseau. A Capilco et Cuexcomate, Smith et son équipe localisèrent 5 maisons uniquement constituées de murets de fondation à une seule rangée, ainsi qu'une petite vingtaine d'autres qui présentaient les deux types de murets de fondation (Smith et al. 1992, 297). De tels indices composites mis à part, l'archéologie ne fournit pas autre chose. Du côté des *Relaciones Geograficas* par contre, les renseignements sont un petit peu plus fournis, mais assez épars géographiquement parlant. Ainsi des murs en clayons ou de perches en succession (on ne sait trop bien car les descriptions sont en général assez spartiates), sont attestés à Huexotla (Acuna 1985, VI, 252), à Citlaltomahua et Anecuilco (id., 121), à Zultepec (Smith et al. 1992, 303), et à Zumpango (Acuna 1986, VIII, 201).

[75] Les *Relaciones* de Tepoztlan (Acuna 1985, VI, 195), de Huaxtepeque (id., 211), d'Ocopetlayucan (Acuna 1986, VII, 90), de Tasco (id., 130), de Tetela et Hueyapan (id., 270), et de Tepeaca (Acuna 1985, V, 256).

Les parois des murs pouvaient aussi être réalisées avec des planches, disposées horizontalement ou verticalement mais toujours fixées sur une armature de bois sous-jacente. Le codex de Florence (cf. annexe **2** et **3**)(1963, 274), ainsi que plusieurs exemples du nord de l'Altiplano central issus de l'ethnographie rurale mexicaine (cf. annexe **22**), attestent de ce genre de réalisation.

Des murs entièrement constitués par des moellons de pierres furent bien entendu aussi construits. Les *Relaciones Geograficas* nous en signalent plusieurs exemples au nord de l'Altiplano central[76], à Cempoala (Acuna 1985, VI, 79) et à Tetliztaca (id., 93), tous deux dans la vallée de Meztitlan, et à Tezcatepec (Acuna 1986, VIII, 149) dans la vallée du *rio Tula* ; ainsi qu'au sud, comme à Tepoztlan et Huaxtepeque (id., 195, 211), et encore plus bas dans l'Etat actuel de Guerrero (La *Relacion de Cuezala*, la *Relacion de minas de Tasco* (id., 320 ; Acuna 1986, VII, 130), et dans la localité d'Ixcateopan (Smith et al. 1992, 306).

On terminera cette partie consacrée aux techniques de construction des murs par un cas assez particulier, celui de la maison désignée sous le terme de *tlallancalli* (« maison creusée dans le sol ») par le codex de Florence (1963, 274). Les deux seules traces que j'ai pu retrouver de ce genre d'aménagement sont séparées entre elles de plus de 3000 ans. Dans la vallée de Tehuacan (Etat de Puebla), Mac Neish a mis à jour les premières structures d'habitation de la région, datant de la phase Abejas (3400-1500 b.c.) : il s'agissait de petites fosses de plan ovale dont le toit dut être constitué d'une armature de bois recouverte de paille, ou quelque chose d'approchant (cf. annexe **23**)(Lopez de Molina & Molina Feal 1986, 260-1). Durant le mois de septembre 1519, après de rudes combats dans la zone sous contrôle tlaxcaltèque (proche de la vallée de Tehuacan), les conquistadores enterreront leurs morts dans une maison souterraine qu'ils ensevelirent ensuite sous un grand amas de terre[77](Diaz del Castillo 1992, 178). Bien évidemment, la peu fournie description de Diaz ne permet pas un quelconque rapprochement formel avec les structures fouillées par Mac Neish ; cependant la contiguïté de l'aire géographique et la nature semblable

[76] En guise de renseignement, mais sans que l'on puisse nécessairement en retirer quelque chose de précis, on signalera que, dans l'article de Manrique (1969, 694) évoquant l'habitat des populations otomies actuelles, les maisons aux murs de pierres sont localisées principalement dans la vallée de Mezquital, adjacente à l'ouest de la vallée de Meztitlan. Dans le même ordre d'idée, les deux localités de la vallée de Meztitlan évoquées par les *Relaciones* possédaient toutes deux des noyaux de population Otomi (cf. Acuna 1985, VI, 15, 93).

[77] « [Y] enterramos los muertos en una de aquellas casas que tenian hechas en los soterranos, porque no viesen los indios que eramos mortales, sino que creyesen que éramos teules, como ellos decian ; y derrocamos mucha tierra encima de la casa porque no oliesen los cuerpos [...] (Diaz del castillo 1992, 178).

des habitations évoquées me font signaler cette hypothétique coïncidence, qui s'étalerait alors sur un temps démesurément long.

Toitures

Le toit plat fut le mode de recouvrement préférentiel[78]le plus commun dans le bassin de Mexico[79], mais on le retrouve aussi en dehors de cette zone, bien qu'avec une récurrence moindre au fur et à mesure qu'on s'en éloigne. Pour la réalisation d'un toit plat, on plaçait horizontalement, sur les poutres maîtresses et/ou le haut des murs toute une série de minces perches de bois, voire des planches, le tout très serré afin de laisser le moins d'interstices possible (cf. annexe **24**). On recouvrait ensuite cette surface d'une couche de terre, de préférence argileuse[80], dont la désignation générique était *tlapantlalli* (Codex de Florence 1963, 255), « la terre du toit plat ». Le tout pouvait être ensuite recouvert de stuc ou d'un autre agglutinant à des fins d'imperméabilisation. Cette technique de construction fut employée au moins depuis le début du Classique à Teotihuacan (cf. Margain 1971, 56) et a perduré jusqu'à nos jours (cf. Manrique 1969, 698 ; Yampolsky & Sayer 1993, 23). Selon le codex de Florence (1963, 271), de tels toits plats durent aussi parfois posséder un petit parapet ainsi qu'un système d'évacuation des eaux, genre d'aménagement dont l'archéologie du Postclassique récent n'a encore retrouvé aucune trace. Les dispositifs retrouvés à Teotihuacan (classique) peuvent cependant nous donner une idée des solutions qui furent apportées au problème de l'évacuation des eaux de pluies : en plus d'un toit en légère pente pour en faciliter l'écoulement, une gorge et un déversoir assurent leur

[78] Qu'on n'imagine donc pas toutes les toitures du bassin de Mexico construites de cette manière, de nombreux types de recouvrement pouvant coexister dans une même localité, une même région.

[79] Cortés (1982, 155-6, 158, 247-8) et Diaz del Castillo (1992, 395, 398) attestent de ces maisons à toits plats pour la Tenochtitlan préhispanique, tandis que pour la ville coloniale c'est Cervantes de Salazar (cité par Valero de Garcia Lascurain 1991, 77) qui nous dit que les maisons des indiens avaient ce genre de recouvrement. Les conquistadores ne peuvent pas ne pas se souvenir de ces toits plats qui, lors des combats à l'intérieur des agglomérations, constituèrent des postes de combat idéalement surélevés pour les indiens, postes desquels il était plus que difficile de les déloger. De leur côté, la majorité des *Relaciones Geograficas* assez complètes pour nous renseigner sur l'éventuelle construction de toits plats provient du bassin de Mexico et de ses alentours immédiats : les *Relaciones* de Texcoco (Pomar 1941, 62-3), d'Atengo (Acuna 1985, VI, 35), de Coatepec (id., 153), de Chimalhuacan Atoyac (id., 167), de Chicoaloapan (id., 195), de Chiconauhtlan (id., 238), d'Ixtapalapa (Acuna 1986, VII, 41), Colhuacan (id., 35), de Mexicaltzingo (id., 46), d'Ocopetlayucan (id., 90), Citlaltepec (id., 203), Xilotzingo (id., 209), Teotihuacan (id., 239), de Tequizistlan (id., 244), de Tepexpan (id., 250) ; à l'extérieur du bassin, on signalera aussi les *Relaciones* d'Atlatlauhcan (Acuna 1985, VI, 51), Tepoztlan (id., 195), Huaxtepeque (id., 211), Totolapan (Acuna 1986, VIII, 163), de Quauhquilpan (Acuna 1986, VII, 102), de Quautlatlauca et Huehuetlan (Acuna 1985, V, 205), de Tepeaca (id., 256) et Cholula (id., 142-3), où Diaz del Castillo (1980, 54, 57) décrit des maisons à toits plats sur lesquels des parapets d'adobes avaient été érigés, toujours dans le but défensif déjà évoqué plus haut.

[80] La *Relacion de Citlaltomahua y Anecuilco* (Acuna 1985, VI, 121) précise que, dans ces localités, on ne pouvait construire des toits plats à cause d'une terre trop sablonneuse (qui devait s'écouler entre les interstices des lattes de bois). A Teotihuacan (Classique), ces couches de terre étaient mixées avec de la paille afin de rendre le tout plus léger (Margain 1971, 56).

évacuation jusqu'à un système de canalisation au sol (cf. annexe **25**)(Margain 1971, 63-4). Pour le Postclassique récent, on retrouve semblable système de canalisation au sol sur un site d'habitations des anciennes rives nord-est de lac de Texcoco, où l'on a pu observer un double canal d'évacuation, construit de blocs de *tezontli* liés avec du mortier, et recouvert de dalles en pierre basaltique (Monzon 1989, 49-51).

Les toitures à 2 pans réalisées en paille sur une armature de bois ou de roseau furent des aménagements dont la réalisation a dû demander moins de temps et de moyens que pour une toiture plate. A cet effet, on en retrouve un peu partout dans l'Altiplano central et au-delà (cf. pp. 23-4). D'après les témoignages de Cervantes de Salazar (1971, I, 298), Tapia (1980, 527-8), et Duran (1971, 157), des maisons entièrement réalisées en paille, toujours sur armatures, pouvaient être réalisées en guise de refuge temporaire[81]. On pourra se faire une idée générale de ce genre de réalisation en consultant l'annexe **26**, où sont reproduits des exemples contemporains d'un type de maison de plus en plus rare actuellement : sur une armature de perches de bois disposées verticalement et latéralement, on va arrimer aux perches latérales des bottes d'herbes sèches, le tout en couches successives en partant du bas de la maison jusqu'à son sommet (Yampolsky & Sayer 1993, 63). Le *xacaltapayolli* (« [maison au] toit de paille en forme de balle ») et le *xacalmimilli* (« [maison au] toit de paille cylindrique »), deux types spécifiques de toiture en paille évoqués par le codex de Florence (1963, 273-4), possédaient, en tout cas encore à la fin des années 60, un écho dans l'Etat de Puebla, où la population nahuatl de Hueytamalco réalisait de semblables structures (Madsen 1969, 617). Comme pour les autres rapports effectués avec l'ethnographie rurale mexicaine, on est tout à fait dénué de critères pour établir une quelconque comparaison avec la situation préhispanique. Le rapprochement me semble cependant assez intéressant pour être signalé.

On n'a finalement aucun écho[82], dans les *Relaciones Geograficas* consultées, des toitures réalisées en *pencas* de maguey attestées par Motolinia (cf. pp. 23-4). Comme à l'instar des *Relaciones*, les autres sources ne fournissent pas plus d'informations, on se rabattra donc sur les données que nous a fournies l'ethnographie du Mexique rural. D'après celles-ci, ce sont surtout les populations des zones situées au nord de notre aire géographique qui ont recours aux toitures

[81] Et ce pour toutes les couches sociales, du simple soldat aztèque (Cervantes de Salazar 1971, I, 298) aux plus grands souverains (Duran 1971, 157 ; où le dominicain donne l'exemple du pèlerinage de la noblesse indigène sur le mont Tlaloc), en passant par les Espagnols (Tapia 1980, 527-8).

[82] En fait, une et une seule mention dans la *Relacion de Yeytecomac* (Acuna 1986, VIII, 137).

réalisées en *pencas* (grosso modo, les Etats actuels d'Hidalgo et de Queretaro)(cf. Madsen 1969, 616-7 ; Manrique 1969, 694-702 ; Lopez Morales 1992, 130-2 ; Yampolsky & Sayer 1993, 34, 52). On est bien entendu dénué de tout critère pour comparer cette situation actuelle à la préhispanique. Quoi qu'il en soit, on détaillera un peu ici la réalisation de ce type de toiture (toujours sur une armature où les éléments de recouvrement sont fixés aux perches latérales), en empruntant les mots de F. X. Lopez Morales (1992, 132).

> On ne retire jamais les épines quand les *pencas* sont vertes car l'eau s'insinue dans les crevasses et fait pourrir la plante. La texture du toit peut se faire avec les pencas entières ou coupées par le milieu longitudinalement. Un toit fait avec les moitiés peut durer de trente à cinquante ans. L'entrelacs des *pencas* entières est plus simple [à réaliser] mais dure moins. Quelle que soit la solution choisie, elle exige une grande compétence et une grande dextérité : en effet, les *pencas* doivent [se] chevaucher tant horizontalement que verticalement, pour que la toiture soit complètement imperméable[83].

Des maisons entières peuvent être réalisées selon la même technique (cf. annexe **28**), un tel type de réalisation étant actuellement l'apanage des populations Otomi de la vallée de Mezquital (Lopez Morales 1992, 123 ; Manrique 1969, 694-702). Quoi qu'il en soit, on admettra que le témoignage de Motolinia mis à part, on possède peu d'informations, préhispaniques et probantes, sur le sujet.

Les recouvrements de toiture réalisés à l'aide de petites planchettes de bois (*tejamanil*), faisant fonction de tuiles, posent à peu près les mêmes problèmes liés aux sources documentaires que ceux posés pour les recouvrements en *pencas* de maguey. Attestée par le codex de Forence (1963, 274), cette technique de fabrication n'est évoquée que par un exemple[84]dans les *Relaciones* consultées. L'appui que l'on peut se permettre sur les données ethnographiques est encore plus mince que dans le cas précédent, puisque ce type de toiture n'est pas clairement attribuable à une région donnée : on en retrouve des exemples dans les Etats actuels de San Luis Potosi, de Queretaro, d'Hidalgo, de Mexico, de Michoacan, de Guerrero, de Puebla, ... (Madsen 1969, 617-8 ; Manrique 1969, 694-700 ; Yampolsky & Sayer 1993, 36, 66, 70, 93-4). De toute manière, au vu de l'état de la documentation pour la période préhispanique, on ne peut rien affirmer de plus que le peu qui a déjà été dit.

Toutes les toitures déjà mentionnées pouvaient bien entendu être soutenues par des poteaux intérieurs en bois. Ceux-ci laissèrent des marques au sol qui furent retrouvées sur des sites d'habitations des anciennes rives nord-est du lac de Texcoco, où de petites dalles en pierre leur

---

[83] Illustration en annexe **27**.
[84] La *Relacion de Temazcaltepec* (Acuna 1986, VII, 152).

évitaient un enfoncement excessif (Monzon 1989, 49-51), sur un site d'habitations du quartier de Teopan (Tenochtitlan)(Monzon 1989, 51-2), et sur le site d'un petit complexe rural à Ixtapalapa (id.).

Enceintes

Les petites enceintes qui ont pu englober une habitation ou un groupement d'habitations, délimitant ainsi un espace domestique extérieur, ont pu être réalisées en divers matériaux. En général, les sources testamentaires et juridiques que l'on possède pour le bassin de Mexico pour la 2ème moitié du XVIème siècle attestent implicitement de l'existence de cette enceinte par le simple fait qu'elle mentionne une entrée au patio (Lockhart 1992, 68). Cette documentation se montre dans quelques cas plus explicite, et elle détaille légèrement ces enceintes, qui pouvaient aller des rudimentaires estacades en cannes de roseau (*acatzaqualli*) jusqu'aux murs réalisés en adobes (*tepantlazaqualli*)(Lockhart 1992, 68, 493), dont la réalisation demandait bien entendu plus de temps et de moyens. De leur côté, les *Relaciones Geograficas* consultées témoignent peu de ce genre d'aménagement. Cependant lorsqu'elles le font[85], ces enceintes sont réalisées en cannes de maïs, sauf dans le cas de Colhuacan (Acuna 1986, VII, 35) et de Mexicaltzingo (id.,46), où ce sont des tiges roseaux qui furent utilisées, matériau que l'on dut se procurer avec facilité dans ces localités situées sur les berges de la lagune de Mexico. D'autres matériaux ont été encore utilisés, comme par exemple le maguey, dont les buissons disposés en enfilade fournissaient une délimitation tout à fait satisfaisante (Harvey 1991, 177 ; Lockhart 1992, 68).

[85] Ixcateopan (Acuna 1985, VI, 267), Misantla (Acuna 1985, V, 192), Yeytecomac (Acuna 1986, VIII, 137), Tezcatepec (id., 149).

III. Architecture de haut standing

III.A. Introduction

Cette partie de l'exposé est consacrée à l'architecture domestique des classes supérieures de la civilisation de l'Altiplano central. D'entrée, une clarification terminologique s'impose : l'élite de la société aztèque se trouve hiérarchisée de manière spécifique et, suivant cela, l'habitat de cette élite a donc dû être soumis à de fortes variations. Ne possède pas un palais (*tecpancalli*) qui veut.

Essayant de classifier ces habitats selon les critères indigènes de la hiérarchie (qui mêlent étroitement , comme on le verra, statut socio-religieux et extension territoriale), bref en tentant de relier, si possible, chaque couche de cette stratification à une dénomination aztèque de l'habitat, on arrive à un résultat un peu trop synthétique (j'en ferai la critique ci-après) mais cependant assez représentatif. Le point de départ de cette réflexion se situe à l'échelon le plus élevé de la noblesse[86], où l'on distingue un trio constitué, idéalement, d'un *altepetl*, d'un *tlatoani* et d'un *tecpancalli*.

Altepetl[87]

Puisant dans le dictionnaire nahuatl élaboré par Kartunnen, M. G. Hodge (1991, 116) nous transmet la traduction littérale de ce terme composite : *atl* (eau) et *tepetl* (colline), la fusion de ces deux mots en une seule et même notion représentant évidemment les nécessités fondamentales d' une communauté[88]. On peut rapprocher (mais non assimiler) l' *altepetl* à une cité-état de la Grèce antique : en effet, tous deux possédaient une identité distincte[89]et une indépendance sur un territoire circonscrit. A l'intérieur de ce territoire se trouvait un établissement plus ou moins

[86] L'organisation "politique" de n'importe quel territoire est basée sur les liens instaurés par le tribut et les liens de parenté entre nobles . Ce que l'on a un peu vite appelé "l'empire aztèque" n'est que l'application à grande échelle de ces principes qui régissaient l'organisation de n'importe quelle entité "politique" de la Mésoamérique à l'époque (Maldonado Jimenez 1990, 54-5 ; Graulich 1994, 56-7, 109). Pour cette raison, dans les paragraphes qui vont suivre, on ne recherchera pas à différencier à tout prix un niveau "impérial" et un niveau plus "local", puisqu'il s'agit fondamentalement des mêmes choses. Au niveau archéologique, les chercheurs nord-américains qui se sont échinés à découvrir des marqueurs archéologiques précis de « l'empire aztèque » (une architecture impériale, en quelque sorte) ont bien dû se résigner à constater leur absence (cf. Berdan & Smith 1992, 354-65 ; et aussi Umberger & Klein 1993, 295-315).

[87] Pour désigner le même concept qu'*altepetl* , on utilise aussi souvent le terme *tlatocayotl* (cf. Maldonado Jimenez 1990, 55 ; et Hicks 1986, 40).

[88] Selon E. Boone (1991, 162) , ce serait aussi une référence, faite sur le mode de la métaphore à la source de toute fertilité : une grande colline mythique d'où jaillirait l'eau de la terre.

dense[90], pôle de convergence des ressources et lieu de résidence du pouvoir en place, autour duquel s'égrenaient bourgades plus petites, hameaux et champs de culture (Maldonado Jimenez 1990, 54 ; Hodge 1991, 116-8 ; Boone 1991, 161-2 ; Carrasco 1996, 585-6). Tout *altepetl* cherchait à s'étendre dans des directions qui lui faciliteraient l'accès à divers paliers écologiques, afin de varier le plus possible ses ressources internes. Ainsi, par exemple, dans le Morelos, tout *altepetl* se voit orienté sur un axe nord-sud (des piémonts montagneux jusqu'aux plaines chaudes)(Maldonado Jimenez 1990, 114, 264-6).

Tlatoani

Littéralement "celui qui parle" , le *tlatoani* (pl. *tlatoque*) est le personnage à la tête de l' *altepetl*. Il est issu obligatoirement de la noblesse et plus spécifiquement du lignage royal de celle-ci[91]. Tout *tlatoani* possède des prérogatives étendues, que ce soit au niveau économique (levée et redistribution de tributs en biens, levée de tributs en services), religieux (c' est l'intermédiaire privilégié du dieu tutélaire de l'*altepetl*[92]) , architectural (il peut construire un palais) , juridique , législatif , militaire , etc. (Hicks 1986, 40 ; Maldonado Jimenez 1990, 53 ; Boone 1991, 162).

Le *tlatoani* chapeaute le sommet d'une noblesse hiérarchisée où il se trouve entouré par d'autres chefs de lignages nobles, appelés *teteuctin* (sg. *teuctli*, littéralement "seigneur") et qui possèdent des prérogatives du même ordre bien que de moindre intensité. L'échelon inférieur est occupé par les *pipiltin* (sg. *pilli*, littéralement "enfant") qui forment le gros de la noblesse (Hicks 1986, 38 ; Maldonado Jimenez 1990, 53-4).

Tecpancalli

C' est le lieu de résidence principal d'un *tlatoani* ou d'un *teuctli*, de ses femmes et de sa parenté, mais c'est aussi, au vu des fonctions de ces franges élevées de la noblesse, un haut lieu de règlement des questions administratives, judiciaires, diplomatiques, d'entreposage des tributs, de

---

[89] Dans le cas de l'*altepetl* , cela s'accompagnait d'un dieu tutélaire distinct.

[90] Selon l'importance de l'*altepetl* , cet établissement pouvait varier de la simple bourgade jusqu'à un centre urbain aussi peuplé que planifié. A ce titre les auteurs hispaniques n'emploient que très rarement le terme *altepetl* , lui préférant *senorio* lorsqu' ils font référence à un contexte plutôt rural, et *ciudad-estado* pour un contexte plutôt urbain (cf. Maldonado Jimenez 1990, 54-5).

[91] A ce titre, chaque *tlatoani* porte une épithète spécifiant de quel groupement de population il est le chef. Celui de Tenochtitlan portait l'épithète *Colhuah teuctli* , celui de Texcoco *Chichimeca teuctli* . En fait , chaque chef d'un groupe quelconque (lignage ou autre) semble en avoir possédé une (Hicks 1986, 41-2).

[92] Chaque souverain rentre en fait dans une vaste catégorie, celle des *ixiptla* , remplacants et/ou personnificateurs de divinités. Au sujet de l'aspect *ixiptla* des souverains, on consultera Graulich (1994, 111-3). Sur des facettes plus particulières au *huey tlatoani* de Tenochtitlan, maintenant la cohésion du monde sur les axes verticaux et horizontaux , on verra le même ouvrage, aux pages 80 et 81.

culte, etc. (cf. infra). De ce fait, le *tecpancalli* bénéficie des infrastructures que nécessitent ses différents rôles (Hicks 1986, 41 ; Evans 1991, 65-6).

Cette très synthétique relation entre territoire occupé, titulature et appellation de la résidence se doit bien sûr, pour les hautes comme pour les basses sphères de la noblesse, d'être soumise à quelques remarques et nuances. Premièrement il faut signaler une situation, extrêmement répandue d'ailleurs, où coexistent au minimum deux lignages royaux pour un seul et même *altepetl*, démultipliant par la même occasion le nombre de *tlatoque* et de *tecpancalli*, et fractionnant ainsi le territoire selon ce nombre (chaque *tlatoani* régnant sur un morceau précis du territoire, ce dernier étant considéré comme un *altepetl* plus petit). Deux grandes variantes sont possibles dès ce moment. Soit un *tlatoani* se place au-dessus des autres et devient le dirigeant suprême (*huey tlatoani*) d'un *altepetl* élargi à la somme de toutes les possessions (*huey altepetl*), c' est là le cas à Tenochtitlan et à Texcoco, par exemple[93]; soit une collaboration s'installe et les *tlatoque* dirigent conjointement, comme à Tlaxcala et Huexotzinco (dans la vallée de Puebla), Tepeyacac, Chalco[94], etc...(Hicks 1986, 40-3 ; Boone 1991, 162 ; Hodge 1991, 116-9 ; Carrasco 1996, 585-6).

Bien évidemment des cas intermédiaires entre ces deux variantes sont à envisager, par exemple lorsqu'un *tlatoani*, de par ses ressources (extension des terres, diversité des produits obtenus, nombre de sujets, etc.) se retrouve *de facto* plus puissant que ses confrères, avec qui il est cependant d'un point de vue plus "structurel" sur un pied d'égalité. Cortés (1982, 88, 91) nous fait l'écho d'une situation assez semblable à Tlaxcala où Maxixcatzin est le "chef suprême de la contrée" et "le chef de la république"[95]. Parfois aussi la triple alliance adjoignait au *tlatoani* local un *tlatoani* mexica, ou encore les dirigeants locaux étaient remplacés provisoirement par des gouverneurs militaires (Graulich 1994, 56 ; Schroeder 1991, 144).

---

[93] Selon les sources de Hicks (1986, 42-3), en l'occurrence les *anales de Tlatelolco*, les *anales de Cuauhtitlan*, Chimalpahin et Ixtlixochitl, le *huey tlatoani* de Tenochtitlan , depuis la chute d'Azcapotzalco (au début du deuxième quart du XVè siècle), possède des *tlatoque* qui lui sont inféodés à Ecatepec, Ixtapalapa, Xillotepec et Apan. Mince échantillonage, bien entendu, en comparaison de ce que sera la situation lors de l'arrivée des Espagnols. A Texcoco sont soumis plus ou moins 14 *tlatoque* au *huey tlatoani* .

[94] Concernant ces villes, Hicks (1986 , 42-3) tire ses informations de Chimalpahin, des caciques de Xochimilco, de Munoz Camargo et de la *matricula de Huexotzinco* . Pour Tlaxcala, 4 *tlatoque* dirigent conjointement, 4 également à Huexotzinco, 3 à Tepeyacac. Le nombre de *tlatoque* varia souvent au cours du temps à Chalco.
Pour un historique sur les mécanismes de formations des 4 *tlatocayotl* ("royauté") à Tlaxcala, on consultera Munoz Camargo (1978, 91-107). Pour Tlaxcala et d'autres cités, on consultera Hicks (1986, 42-5).
Il est à noter que concernant , encore et toujours ,Tlaxcala , B. Diaz del Castillo (1992, 204) mentionne un cinquième petit *altepetl* : Topeyanco, dirigé par Tecapaneca.

[95] Cf. aussi Aguilar (1938, 53).

Le deuxième point fait l'écho d'une situation évoquée dans le paragraphe précédent : des titulatures similaires, quelles qu'elles soient, recouvrent une grande disparité de gens, tous issus généralement de la noblesse, mais dont les conditions de vie, les ressources et le prestige varient grandement. Dues bien évidemment à la quantité et la qualité des ressources que fournit l'*altepetl* à l'origine, ces inégalités sont aussi et surtout le fruit de ce réseau pyramidal qu'est le tribut qui, d'autant plus qu'il est cumulable[96], pouvait très lourdement peser sur certains pans de la noblesse (Carrasco 1991, 102-3 ; Maldonado Jimenez 1990, 267 ; Hodge 1991, 130-1).

Troisièmement, bien que l'on puisse à grands traits sûrs esquisser l'uniformité organisationnelle de l'Altiplano central, il ne faut pas oublier que chaque recoin de celui-ci possédait des particularités propres de ce point de vue-là, au moins concernant leur appellation. Ainsi dans la vallée de Puebla, selon Hicks (1986, 38), c' est le terme *teccalli*[97] qui est utilisé pour désigner un palais, plutôt que *tecpancalli*. Toujours dans la vallée de Puebla, à Tlaxcala, il existait un rang de la noblesse inférieur aux *pipiltin*, les *teixhuihuan* (sg. *teixhuiuh*, "petit-fils"), parfois difficilement reconnaissables parmis les *macehualtin* (Offner 1983, 131-2 ; Hicks 1986, 38 ; Maldonado Jimenez 1990, 54-5).

Très léger avant-goût d'une situation complexe où s'entremêlent, parfois sans possibilité de distinction possible, variantes locales, titulatures militaires et honorifiques, appartenance à tel ou tel lignée, confusion des informateurs indigènes eux-mêmes, ces quelques remarques contrebalancent la simplicité de la relation synthétique évoquée plus haut. L'établissement de ce genre de relation ne doit pas non plus arriver à un autre excès, celui qui serait de dire que chaque échelon particulier de la noblesse possède un type propre d'habitat avec des paramètres bien précis. Tout élément masculin de la noblesse étant généralement rentier et polygame, tout aménagement domestique a dû prendre en compte ces deux facteurs, le faste de celui-ci augmentant au fur et à mesure que l'on progresse dans une hiérarchie dont le sommet est occupé par le *huey tlatoani* de Tenochtitlan. La réalité de la situation, comme partout ailleurs, a dû se distiller au cas par cas, et le meilleur moyen pour essayer de l'appréhender, c' est encore de

---

[96] Ainsi, dans le Morelos par exemple, Maldonado Jimenez (1990, 267-8) distingue certaines bourgades payant indépendamment deux tributs différents (répartis entre deux des trois villes-phares de la triple alliance), et parfois même trois (à chacune de ces villes-phares). Dans le même ordre d'idée , ajoutons à cela le fait qu' " un village, un centre cérémoniel, une cité soumise à l'empire conservait ses obligations antérieures à l'égard de la ville dont il dépendait ". " S'il était conquis par la coalition, il pouvait en contracter de nouvelles envers plusieurs cités à la fois " (Graulich 1994, 56).

[97] Chez Duran (1971, 196), le *teccalli* désigne une partie spécifique du palais où n'avaient accès que les personnes de statut *teuctli* . Chez Sahagun (1880, 521, 529), *teccalli* désigne une partie du palais où se tenaient des audiences à caractères judiciaires, concernant les affaires du peuple. Assurément le terme a eu plusieurs acceptions.

prendre comme fil conducteur la "typologie" élaborée par les informateurs de Sahagun concernant l'architecture de haut standing[98], en l'étayant ou la contredisant avec les données en notre possession.

Smith et al. (1992, 307) répertorient, sur base des gloses et des illustrations du codex de Florence[99](livre XI), 8 types d'habitations en rapport avec la noblesse : *tecpancalli* , *tlatocacalli*, *tecpilcalli* , *tlaçocalli* , *calpixcalli* , *nelli calli*, *pochtecacalli*, et *calnepanolli*. En se rappelant ici les remarques faites concernant cette "typologie" du codex de Florence (cf. pp. 6-7, et annexe **3**), on peut d'entrée supprimer au moins trois éléments de cette liste.

Nelli calli[100] tout d'abord. En effet, il est probable, en regard des gloses espagnole et nahuatl (tous les reports se font en l'annexe **2**), que cette désignation part d'un jugement de valeur sur une quelconque construction, elle ne prend en compte qu'un avis : la maison, d'un aspect extérieur, a l'air bien faite. Sans plus. Nous sommes dans le contexte d'une désignation générale, comme pour *chantli*, par exemple (cf. annexe **3**). Ne parlons même pas de l'illustration qui ne nous est d'aucun secours.

Ensuite le *calnepanolli*, tout simplement parce que les gloses le désignent expressément comme une maison à deux étages, et que ce type de construction est un apport espagnol (cf. la discussion sur les étages pp. 43-52), ce que figure d'ailleurs assez bien la vignette correspondante du codex.

Et finalement le *tlaçocalli*, la glose nahua n'évoquant rien de précis[101]et la vignette représentant de manière explicite un édifice colonial, cette désignation est redevable d'un simple jugement de valeur, puisque *tlaço* (« désiré », « aimé », etc.) est ici placé comme épithète du mot *calli* (Graulich 1998, communication personnelle ; Molina 1944a, 9, 100 ; 1944b, 118-9).

Reste donc un corpus de 5 vocables, supposés englober la réalité de l'architecture aztèque de haut standing. Une ou deux remarques sont souhaitables sur deux d'entre eux avant de passer aux caractéristiques précises des divers bâtiments en rapport avec la noblesse aztèque.

En suivant les gloses, on remarque que *tecpilcalli* est ici utilisé comme la désignation générale des habitations dans lesquelles vivaient les personnes de statut *pilli*. A ne pas confondre donc

---

[98] Le feuillet 7v. du codex Vaticanus 3738 (Rios) semble traiter lui aussi de diverses sortes d'édifices liés à l'élite. Il est reproduit en l'annexe **56**. N'ayant pu, pour des raisons indépendantes de ma volonté, mettre à temps la main sur un commentaire précis de ce document, on se gardera de plus de commentaires à ce sujet.

[99] Celles qui nous intéressent sont reprises en l'annexe **2**.

[100] Dans le *Vocabulario* de Molina, *nelli* est un adjectif traduit par "véritable" ou "certain" (1944, 66).

[101] Dans le codex de Florence (1963, 271), Dibble et Anderson la traduisent par *it is the house set, placed among many*. Une série de maisons parmi d'autres.

avec l'utilisation (tout aussi valable) qu'en font ailleurs Sahagun et Duran, où le terme désigne une salle précise du palais, où se réunissaient uniquement les nobles et les hommes de guerre (cf. Sahagun 1880, 522 ; et Duran 1971, 197). Le même procédé métonymique est utilisé pour le *calpixcalli*, désignant ici l'édifice qui abritait un haut fonctionnaire appelé *calpixqui*. Idem pour le *pochtecacalli*, le *pochtecatl* étant un marchand.

Tlatocalli, quant à lui, est un terme qui ne se retrouve nulle part ailleurs. Le *Vocabulario* de Molina (1944a, 25) en fournit pourtant un synonyme : *tlatocan*, "maison royale", qui abonde dans le sens des gloses, ces dernières désignant les appartements privés d'un souverain, sans autre précision d'aucune sorte cependant. Ceci dit nous pouvons maintenant nous consacrer aux caractéristiques de cette architecture de haut standing, et ce par le biais de son meilleur représentant : le *tecpancalli*.

III.B. Le *tecpancalli*

III.B.1. Situation et disposition générale

Depuis au moins le préclassique, les établissements de l'élite sont voisins du centre cérémoniel et d'un espace d'interéchange (une place de marché), la synergie en résultant étant l'essence même de la notion du pouvoir mésoaméricain, et c'est depuis toujours qu'autour de ce trio croissaient et gravitaient les communautés. La noblesse postclassique de l'Altiplano central n'échappe bien entendu pas à cette constante et, comme le fait remarquer Motolinia[102](1969, 151) : « demas de esto tenia sus plazas y patios delante de los templos del demonio y de las casas del senor ». Chaque élément de ce trio se voyait aussi généralement enclos par une enceinte (Duran 1971, 196, 275)(cf. annexe **29**).

La documentation archéologique, dans la mesure de ses moyens pour le Postclassique récent, confirme, s'il en était encore besoin, cet état des faits (cf. infra). Il faut aussi rappeler que les trois pôles précités ne peuvent être étiquetés et isolés selon nos conceptions, comme, l'un, « administratif et résidentiel », l'autre, « religieux », et le troisième « commercial » : le *tecpancalli* et le *tianquiztli* (la place de marché[103]) possédaient en leur sein des endroits

[102] Il n'est, bien entendu, pas le seul. Duran (1971, 196, 275) fait remarquer que les palais et les marchés étaient toujours construits près des établissements cérémoniels ou même à l'intérieur de ceux-ci. On consultera aussi Cortés (1982, 66, 126-33), Diaz del Castillo (1992, 253, 271-8), Ixtlilxochitl (1965, II, 173-212), Gomara (1965, 154-7), et Pomar (1941, 62-4). Cette liste n'est évidemment pas exhaustive.

[103] Cf. Duran 1971, 273.

spécialisés de pratique du culte, les enceintes cérémonielles étaient pourvues d'habitations hébergeant les officiants du culte, et le seigneur du lieu levait un octroi sur les marchandises du marché (cf. Duran 1971, 273-86 ; Cortés 1982, 132). Les trois pôles se recouvrent donc et travaillent entre eux[104].

Avant de poursuivre notre propos, il me faut ici ouvrir une parenthèse relative à l'état des recherches sur les sites palatiaux de l'Altiplano central, histoire de se faire une idée plus ou moins claire (de la quantité) des appuis que l'on va pouvoir se permettre avec cette documentation. On peut d'entrée signaler que très peu de sites palatiaux ont été décemment fouillés et publiés. Parmi les sites fouillés et publiés à moyenne ou grande échelle, on mentionnera :

- le site de Chiconauhtla, dans la région de Texcoco, fouillé en 1935 par G. C. Vaillant[105].
- le site Tr-65, dans la vallée de Tehuacan (Etat de Puebla), fouillé en 1972 par E. Sisson[106].
- le site de Cihuatecpan, près de Tula, fouillé en 1986/7 par S. T. Evans[107].
- le site de Cuexcomate, dans le Morelos occidental, fouillé en 1985 par M. E. Smith et son équipe[108].
- le site d'Acozac, à l'est de l'antique lac de Chalco, fouillé en 1973/4 par E. Contreras et J. K. Brueggemann[109].

La majorité de ces fouilles concerne des sites palatiaux de faible envergure[110], localisés dans des centres que l'on peut qualifier, au mieux, de secondaires. Inutile de dire que nous sommes loin de bâtiments occupés par le sommet de la noblesse. Un site extrêmement intéressant, celui de Yautepec dans le nord du Morelos, a été fouillé par H. de Vega et P. Mayer Guala de 1989 à 1991, malheureusement le rapport de fouille remis à l'I.N.A.H n'a pas encore fait l'objet d'une

---

[104] A un tel point que, dans sa description du centre de Texcoco , Ixtlilxochitl (1965, II, 174-5) nous dit qu'une seule et même enceinte englobait le *tecpan* de Nezahualcoyotl ainsi que la place de marché et les édifices qui la bordaient. Duran aussi fait quelques remarques à ce sujet, cf. note n° 102.

[105] Cf. Vaillant 1939 (43-6) et 1950 (136-7, pl. 43), en bibliographie. Le rapport de ces fouilles étant resté manuscrit, on doit se contenter du plan, sans échelle soit dit en passant, paru dans les publications de Vaillant, et des commentaires généraux qui l'accompagnent.

[106] Que je n'ai pu consulter, mais dont plusieurs auteurs font écho. Notamment Smith et al. 1992 (317-9), Berdan & Smith 1991(358-9), et Lopez de Molina & Molina Feal 1986 (267-71), en bibliographie.

[107] Cf. Evans 1991 (78-92) et 1993 (181-6), et Evans, Webster & Sanders 1993 (209-12), en bibliographie. Le rapport de fouilles en lui-même, pourtant commandé par deux fois, n'a pu être obtenu.

[108] Cf. Smith 1993 (193-7), Smith et al. 1989, Smith et al. 1992 (187-213, 309-19), en bibliographie. Ce site est le seul où le détail de la fouille a pu être consulté : on regrettera que celle-ci se soit faite surtout au moyen de tranchées de sondages plutôt qu'en effectuant une excavation intensive. En regard à la taille de l'édifice, peu de ses vestiges ont été rendus à la lumière du jour et, du propre aveu du fouilleur, il en a résulté un manque de compréhension de l'organisation interne de l'édifice (cf. Smith et al. 1992, 209-11).

[109] Cf. Brueggemann 1987 (159-75), en bibliographie. Il s'agit d'un article de présentation du site, qui en reprend les caractéristiques majeures et quelques détails. Le détail de la fouille n'a donc pas pu être vérifié.

publication. Il s'agit pourtant du plus grand palais aztèque connu dans le Mexique central (6000 m²). Des informations très partielles sur celui-ci sont accessibles via un article de Smith et al.[111] .Il est à noter aussi que d'autres informations archéologiques sont disponibles sur les établissements de l'élite de l'époque, de manière disparate j'en conviens, par le biais de nombreux travaux[112]. Cette spartiate information s'explique de la même manière que pour l'architecture domestique des gens du commun (cf. pp. 3-8). Les somptueux palais de Mexico décrits par les Espagnols sont donc enfouis sous la ville actuelle (ou rasés), mais certains, cependant, sont localisés avec précision. Ainsi le palais de Montezuma II se situait en grande partie sous le *Palacio Nacional* actuel, au sud-est de l'enceinte du *Templo Mayor* de Tenochtitlan, celui d' Axayacatl (auparavant occupé par Montezuma I, et où furent logés Cortés et ses hommes) faisait face au mur occidental de l'enceinte, celui du *cihuacoatl* (le vice-roi), ainsi que le *cuicacalli*, étaient à l'angle sud-ouest du *coatepantli*[113], tandis que le palais d'Ahuitzotl se trouvait édifié au nord-ouest de celui-ci (cf. annexe **30**)(Soustelle 1955, 48-9 ; Paredes 1986, 243 ; Vela et al. 1995). Refermons ici cette nécessaire parenthèse consacrée aux sources archéologiques disponibles et revenons à notre propos. La disposition générale du *tecpan* ou de tout autre établissement palatial reprend, depuis au moins l'époque de Teotihuacan, le mode de l'établissement articulé autour d'un patio, caractéristique on l'a vu de l'architecture commune[114], en le complexifiant, l'amplifiant, l'organisant, en y apposant les marques de son statut (Paredes 1986, 251 ; Lopez de Molina & Molina Feal 1986, 267).

Il serait cependant simpliste d'imaginer tout palais comme étant uniquement composé d'une seule cour entourée sur ses 4 côtés par une simple rangée d'édifices bien alignés, comme pourraient le laisser penser, si on les prenait pour argent comptant, les représentations du palais de Nezahualcoyotl[115]et du palais de Xicotencatl[116](cf. annexes **31** et **32**). Ce schéma canonique a

---

[110] A part Acozac, dont la superficie de l'établissement palatial est estimée à 1500 m² (Brueggemann 1987, 173).

[111] "The Size of the Aztec City of Yautepec : Urban Survey in Central Mexico", un article paru en 1994 dans *Ancient Mesoamerica*.. En bibliographie.

[112] On citera principalement Ceballos Novelo 1928, Noguera 1961 et 1972, Paredes 1986, Lopez de Molina & Molina Feal 1986, Mangino Tazzer 1990, Marquina 1964, Smith et al. 1992, et Angulo 1975. Le tout en bibliographie.

[113] La "muraille de serpents", autrement dit l'enceinte du *Templo Mayor*.

[114] Chose somme toute assez logique et normale.

[115] Dans le deuxième feuillet (incomplet) de la *Mapa Quinatzin* . Le document représente, entre autres, un palais (siège du pouvoir) avec ses salles spécifiques , dans lequel on trouve Nezahualcoyotl et son fils Nezahualpilli, tous les deux souverains de Texcoco (le père régna 42 ans, le fils 44), ainsi que leurs alliés et tributaires. Ce feuillet traite de la structure et de l'organisation interne de Texcoco et de ses possessions au sein de la triple alliance (Offner (1983, 98), lui, parle plutôt de l' "empire de Nezahualcoyotl"), son but principal n'est pas de représenter un établissement palatial d'une manière qui correspondrait à la réalité. La *Mapa Quinatzin* fut élaborée sur du papier d'agave entre 1542 et 1548, peut-être commanditée par D. Antonio

bien sûr été parfois appliqué comme tel (notamment à Chiconauhtla et à Cuexcomate, voir annexes **33** et **34**), mais il est trop simple pour correspondre aux diverses réalités. En fait ces représentations reprennent de manière synthétique les éléments organisationnels de base (ou les plus caractéristiques) d'un palais pour mieux en faire passer l'idée, mais de là à dire que ce sont des représentations architecturales fidèles ... . Un pas est malheureusement franchi en ce sens lorsque dans un article de Berdan & Smith paru en 1992[117], on remarque, parmi une série de relevés en plan de petits sites palatiaux, la transposition en "plan archéologique" du palais dépeint dans la *Mapa Quinatzin*. Déjà méthodologiquement dans l'erreur, les auteurs aggravent leur cas, ne transposant même pas correctement le dessin : ils oublient de petites volées d'escaliers à gauche et à droite des deux escaliers de l'entrée principale (comparer l'annexe **31** à la **35**). Comme si le palais d'un personnage aussi important que Nezahualcoyotl (à l'époque le deuxième de l'empire) s'était limité à un plan comme celui-là. On se demande d'ailleurs aussi en passant comment les auteurs ont pu avoir idée de la configuration intérieure des pièces... .

Pour un *tecpan* comme celui de Montezuma II, plusieurs grands patios sont signalés : Cortés (1982, 136) mentionne "deux ou trois grandes cours", et Gomara (1965, II, 135, 140) fait l'écho de trois patios extrêmement grands (en sous-entendant peut-être qu'il y en avait d'autres[118]), dont un possédait en son centre une fontaine ou une source. Andres de Tapia (1980, 581) quant à lui, parle de "una casa con muchos patios é aposentos en ella ...". Sur le site d'Acozac, la mince partie du palais qui a pu être fouillée (le reste ayant été saccagé durant des travaux d'urbanisation) a révélé deux grands patios ainsi qu'un plus petit (cf. annexe **6**)(Brueggemann 1987, 135, 174-5). Enumérant les caractéristiques des établissements palatiaux pour le Postclassique récent dans le bassin de Mexico, Paredes abonde en ce sens :

> Aunque las construcciones varian, la concepcion en esencia es la misma ; hay una serie de cuartos alrededor de un patio o patios. Se establecen en terrenos de dimensiones mucho mayores y cuentan con mas espacios para realizar otras actividades, ademas de las domesticas (Paredes 1986, 251). [Los patios] son de grandes dimensiones, existiendo en este caso mas de uno al interior de las unidades (id. , 252).

Pimentel, souverain métis de Texcoco de 1539 jusqu'à sa mort en 1546 (Offner 1983, 97-105 ; Castillo F. 1972, 34-8 ; Glass & Robertson 1975, 184).

[116] Issue de l'*historia de Tlaxcala* de D. Munoz Camargo, rédigée en 1585, cette représentation figure le palais du *tlatoani* de Tizatlan à Tlaxcala : Xicotencatl. Plus marquée par les influences occidentales que la *Mapa Quinatzin* , la représentation pourrait être ici plus proche de la réalité que celle du palais de Texcoco, mais dans une mesure qui reste impossible à déterminer.

[117] "The Archaeology of the Aztec Empire", paru dans la revue *World Archaeology*. En bibliographie.

[118] "El resto del sobrante se lo comian très mil, que formaban la guardia ordinaria, que estaban en los patios y plaza ; ..." (Gomara 1965, 135).

C'est finalement un document à caractère cadastral qui va nous offrir la vision la plus claire de ce type d'organisation interne : la *Oztoticpac Lands Map*[119] nous représente, entre autress, un petit palais préhispanique de la région de Texcoco qui possédait au moins 2 grands patios extérieurs ainsi qu'un autre plus petit dans le bâtiment principal (Harvey 1991, 163, 173). On consultera celle-ci en l'annexe **36**, en compagnie de 3 autres documents cadastraux assez révélateurs eux aussi.

Un autre point relatif à la disposition générale des établissements palatiaux se décline sur un mode plus tridimensionnel : il s'agit de savoir si oui ou non les établissements palatiaux possédaient des étages (par le terme "étage", on entendra le fait que deux pièces fonctionnelles soient directement superposées sur l'entièreté de leur surface). Pour J. Soustelle, en 1955 (49), pas de doutes concernant le palais principal de Montezuma II : "il faut l'imaginer comme une combinaison d'édifices, dont certains au moins, sinon tous, à deux étages, groupés autour de cours intérieures rectangulaires ou carrées occupées par des jardins". Des études plus récentes (celle de M. E. Smith et al. en 1992 et celle de S. T. Evans en 1991), elles ,se gardent de trancher, laissant finalement la question en suspens.

La balance penche pourtant nettement du côté opposé à l' "hypothèse des étages" et ce pour plusieurs raisons. On citera premièrement un argument d'ordre très général.

La Mésoamérique dans son ensemble, ce n'est un secret pour personne, est très peu coutumière des étages. Les Aztèques ne connaissent pas la voûte, ni même la voûte en encorbellement[120] qu'utilisent les Mayas[121]. Mais même chez ces derniers, la superposition véritable est extrêmement rare, les pièces qui se trouvent en élévation s'appuyant de préférence sur des noyaux de terre massifs se trouvant au même niveau que les pièces inférieures. D'où une "impression" d'étagement, et non un étagement réel (cette technique permettait une superposition indirecte qui pouvait aller jusqu'à 5 faux étages). Si l'étagement véritable a cependant existé en zone maya, il est demeuré exceptionnel[122] (Prem 1987, 296-8 ; Mangino Tazzer 1990, 163 ; Yampolski &

---

[119] Conservée à la Bibliothèque du Congrès , la *Oztoticpac Lands Map* est une carte cadastrale qui fait, dans le cadre d'un litige entre la noblesse indigène et un propriétaire espagnol, l'inventaire des possessions d'un certain Don Carlos Chichimecatecotl, membre du lignage royal de Texcoco. Réalisé vers 1540, cet inventaire reprend notamment le plan de l'enceinte d'un petit palais construit durant le règne de Quinatzin (Harvey 1991, 163-7).

[120] « Les parois internes des murs se rapprochent progressivement l'une de l'autre, jusqu'à ce que l' espace intermédiaire qui subsiste puisse être occulté par une dalle de pierre de dimension moyenne » (Prem 1987, 296).

[121] Quelques sites caractérisés par l'utilisation de la voûte en encorbellement sont cependant signalés dans l'extrême sud de l'Etat de Morelos (cf. Besso-Oberto 1988, 85-6, 102-3).

[122] A Oxhintoc, à Santa Rosa Xtampak, à Palenque, à Tikal et à Uaxactun (Prem 1987, 297-8).

Sayer 1993, 12-4). Pour l'Altiplano central, jusqu'en 1987, aucun site archéologique n'avait montré des traces d'un quelconque édifice à étages préhispanique (Prem 1987, 298), chose qui a perduré jusqu'à maintenant.

Deuxièmement, on trouve dans les *Relaciones geograficas* de nombreux commentaires relatifs aux constructions de maisons à étages : pour l'Altiplano central (correspondant grosso modo à l'archidiocèse de Mexico dans les *Relaciones*) 10 mentions[123] sont faites de ce genre d'édifices, tous étant désignés comme appartenant à l'élite. L'étude de la documentation archivale pour les villes du bassin de Mexico abonde dans ce sens : la construction de maisons à étages est surtout le fait de gens qui ont les moyens, en règle générale, donc, la noblesse (cf. Cline 1985, 299 ; Lockhart 1992, 67-8). Dans la très complète *Relacion de Coatepec*, il est spécifié à trois endroits (Coatepec, Atoyac et Chicoaloapan) que les "caciques" construisent des maisons à étages pour imiter les Espagnols. Cette remarque est aussi faite pour Cuezalan (cf. la *Relaciones geograficas VI*, éditée en 1985 par Acuna, aux pages 153, 167-8, 176 et 320). Idem pour Tepeapulco et Tequixquiac dans le volume VII (cf. Acuna 1986, VII, 179, 196). C' était en effet dans les intérêts généraux de la noblesse indigène d'adopter les marques du statut de la nouvelle donne espagnole, question de survie légitime, histoire de se rapprocher le plus possible de ces nouveaux "dominants". Et dont acte, par exemple par la construction de maisons à étages[124](Gibson 1952, 142-4 ; Cline 1985, 299). Ainsi lorsque Duran (cité par Smith et al. 1992, 317) dit que seuls les nobles étaient autorisés à avoir des maisons à étages, il n'a le tort que d'étendre son propos à une époque préhispanique (qu'il n'a pu observer), sans plus. Les informateurs de Sahagun, quant à eux, parlant de la *calnepanolli*, fournissent un commentaire assez évocateur du peu de familiarité que les indigènes entretenaient avec ce genre de constructions, de plus dans une zone où l'activité sismique est loin d'être négligeable : "it frightens one. Frail, it stands rumbling, trembling"(cf. Codex de Florence 1963, 274. Traduction du nahuatl à l'anglais par Dibble & Anderson). Malgré cela, on peut encore nous dire que le feuillet 69r. du codex Mendoza[125](cf. annexe **37**), nous

[123] Dans le premier tome paru en 1985 sur l'archidiocèse de Mexico (le sixième tome pour toutes les *Relaciones*,), on mentionnera les localités d'Atengo (35), de Coatepec (153), d'Atoyac (167-8), de Chicoaloapan (176), d'Ixcateopan (267), d'Oztuma (289), et de Cuezalan (320). Pour le second tome, le septième en tout, on mentionnera Tasco (130), Temazcaltepec (152), et Citlaltepec (196).

[124] On peut aussi citer, en vrac, l'alphabétisation, l'apprentissage de l'espagnol, l'adoption de noms hispaniques et de titulatures européennes, le port de vêtements occidentaux, etc.(Gibson 1952, 142-4).

[125] Commandité par le vice-roi Antonio de Mendoza, ce codex, réalisé entre 1541 et 1542 sur papier européen, est divisé en trois parties, toutes marquées par l'influence occidentale. La première raconte l' histoire et les conquêtes des Mexicas, la seconde dépeint les tributs payés à la triple alliance, et la troisième fournit des descriptions de la société des Mexicas (Gruzinski 1991, 230). C' est dans cette dernière partie, sur le feuillet n° 69r., que se trouve la représentation du palais de Montezuma II.

représente "clairement" le palais de Montezuma II comme un bâtiment à étages. C' est ce que fond les études de M. E. Smith et al. (1992, 317) et celle de S. T. Evans (1991, 70), les auteurs peut-être poussés dans cette interprétation par la conception occidentalisée du dessin, qui a partiellement délaissé les rabattements en plan typiquement indigène pour se diriger vers une ébauche de perspective (cf. Gruzinski 1991, 118). A y regarder de plus près, il n'est pas évident que les différents niveaux forment un étage véritable où les pièces seraient directement superposées. On a même plutôt l'impression du contraire, à savoir que patio et appartements du fond, décalés, sont surélevés par une plate-forme[126]. Question d'interprétation peut-être, mais on rappellera aussi, bien que ce ne puisse être un argument de premier ordre, qu'à l'époque où le codex Mendoza fut réalisé, le palais en question était rasé depuis une vingtaine d'années. Ici encore donc, malgré l'occidentalisation, l'essence du dessin est de faire passer l' "idée" du palais en en reprenant plusieurs éléments caractéristiques, et non de le représenter fidèlement, chose d'ailleurs impossible pour l'artiste, limité dans ses possibilités et dans l'espace dont il dispose.

Qu'à cela ne tienne, certains n'en démordent pas. Ainsi, selon H. J. Prem (1987, 298), "de véritables constructions à étages semblent en revanche avoir existé dans la capitale aztèque Tenochtitlan, à en croire les descriptions des Espagnols, mais on manque à ce sujet de témoins archéologiques". Malheureusement pour lui on cherchera en vain une mention explicite d'étages véritables dans les descriptions des témoins directs et dignes de foi[127]. Même chose chez les chroniqueurs les mieux renseignés et/ou les plus proches des événements[128]. A la fin du XVIè siècle, le frère franciscain Jeronimo de Mendieta, qui s'est basé sur les précieux travaux (perdus) d'Andres de Olmos et sur Motolinia, écrit que les maisons de l'élite, bien que grandes, ne possédaient pas d'étages mais étaient construites sur des plates-formes (cité par Smith et al. 1992, 317). Ce que les témoins les plus directs ont pu observer, en tout cas, ce sont les "faux plafonds" intérieurs des deux temples de la pyramide principale du Templo Mayor, dédiés respectivement à Tlaloc et Huitzilopochtli. Il s'agissait probablement de planchers (ici au nombre de trois, en

---

[126] C'est aussi l'avis de Vaillant (1950, 136).

[127] Cf. Hernan Cortés (1982, 105-58), Andres de Tapia (1980, 77-87), Bernal Diaz del Castillo (1992, 248-398), Francisco de Aguilar (1938, 60-4) et Vazquez Tapia (1988, 143-5) qui ne décrit quasi rien de ce qu'il a pu voir. En fait seul le récit du « conquistadore anonyme » fournit une description explicite. Parlant de l'enceinte cérémonielle du Templo Mayor, « il » observe que celle-ci « avait quatre portes principales, et au dessus de chaque porte il y avait un édifice, espèce de forteresse, édifices qui étaient tous remplis de diverses sortes d'armes »(1970, 23). Cependant, au vu de l'authenticité hautement suspecte de cette source, je préfère donner à cette description le statut d'un écho déformé plutôt que celui d'une observation réelle.

[128] Cf. Oviedo (1959, IV, 219-23) et Gomara (1965, 130-65). Clavijero, disposant d'informations déformées par le temps (il écrit au XVIIIème siècle), dira dans son chapitre consacré à l'architecture domestique que les nobles possédaient des palais avec des étages (1968 , 255).

succession verticale) qui partaient, à hauteur respectable, des murs latéraux, s'interrompant avant de rejoindre ceux qui leur faisaient face ; le tout devait ressembler à une gigantesque étagère. C'est d'ailleurs par le terme "sobrados" que les Espagnols désignent ce type d'aménagement intérieur. On y accédait par une échelle de bois que l'on pouvait retirer au besoin. La fonction de ces "faux plafonds", qui étaient aussi compartimentés, reste peu précise : ils sont cependant destinés à l'entreposage et non à la circulation humaine (Gomara 1965, II, 165 ; Tapia 1980, 586 ; Diaz del Castillo 1992, 273 ; Motolinia 1969, 50 ; Pomar 1941, 12). Et on peut supposer, avec Andres de Tapia (1980, 586), Oviedo (1959, IV, 221) et Cortés (1982, 130), qu'on y entreposait des paquets sacrés renfermant les reliques de personnages importants, voire celles de divinités[129]. Pomar (1941, 12), décrivant le même genre d'installation dans un temple de Texcoco, dit qu'on y entreposait des armes de toutes sortes (il est à noter qu'il s'agit d'un passage peu sûr, l'auteur semblant alors recopier des descriptions précédentes du Templo Mayor de Tenochtitlan). Une confirmation archéologique de ce type d'installation a été trouvée en région totonaque, à Quauhtochco (localité soumise à la triple alliance entre 1450 et 1472 ; aussi appelée Huatusco), sur un temple du Postclassique récent inspiré de l'architecture contemporaine du bassin de Mexico. L'adoratoire au sommet de la pyramide, très bien conservé sur une hauteur de 8m45, a permis l'observation de pareils "faux plafonds" (toujours au nombre de trois) qui étaient supportés à l'époque par de minces piliers en cèdre partant du sol (Medellin Zenil 1960, 143-5).

Toujours dans le même ordre d'idée, les Espagnols ont pu observer des constructions de la noblesse bâties sur pilotis (de bois ou de pierres) : Lopez de Gomara (1965, II, 141), au sujet d'un palais annexe de Montezuma II, signale « unos agradables corredores levantados sobre pilares de jaspe, todos de una pieza, que caen a una huerta muy grande, ... ». Cortés (1982, 121), lui, est moins explicite au sujet d'une maison de Cacamatzin (le roi de Texcoco lors de la conquête), mais on ne peut que supposer un bâtiment sur pilotis[130] : « [i]ls se réunirent donc dans une jolie maison appartenant au prince et qui se trouve sur le bord de la lagune [;][e]lle était construite de telle façon que l'on naviguait au-dessous comme dans la lagune même ». Mais d'étages il n'est toujours pas question. Revenons alors à nos descriptions espagnoles. Bien qu'il n'y soit pas fait mention explicite d'étages, Cortés (1982, 106), décrivant le palais encore inachevé de

[129] On pouvait même y entreposer des statuettes de ces divers personnages, si l'on en croit Cervantes de Salazar (1971, I, 132).
[130] Cf. pages 27-9 pour des considérations supplémentaires sur cette technique d'édification.

Cuitlahuac[131] à Ixtapalapa, nous dit qu' « en beaucoup de quartiers et à différentes hauteurs se trouvent de beaux jardins pleins de grands arbres et de belles fleurs avec de grands bassins d'eau douce aux bords cimentés et munis d'escaliers qui descendent au fond des bassins ». Gomara (1965, II, 142), quant à lui, parlant du *totocalli* (la « maison des oiseaux », un autre palais de Montezuma II), mentionne des « salles hautes », où résidaient des albinos et autres contrefaits, et des « salles basses » où étaient gardés des animaux. Alors quid ? C' est Pomar (1941, 63) qui va nous éclairer de la manière la plus claire[132]sur ce genre de descriptions floues, et ce grâce à une autre description : celle des ruines du palais de Nezahualcoyotl, que l'auteur pouvait encore observer à son époque depuis la grand-place de Texcoco.

Celles-ci se trouvaient en fait situées sur des terre-pleins dont la hauteur variait, allant d'un *estado* (196 cm) jusqu'à 5 ou 6 *estados*[133]. Le palais se dispose donc à différentes hauteurs grâce à de multiples travaux de terrassements[134], sans pour autant avoir des étages. Côté archéologie, le site d'Acozac est un bon exemple[135]de ce genre de disposition, bien que nettement moins grandiose que ce qui est décrit par le chroniqueur métis de Texcoco. Brueggemann (1987, 173) y observe, concernant le palais, que « en el corte transversal, se distiguen varios niveles de pisos que elevan la parte central por encima de todas las demas cuartos y salas »(cf. annexe **6**). L'utilité de ce genre d'aménagement a bien entendu une fonction de différenciation sociale : la surélévation du bâtiment entrant en parallèle avec le statut de celui qui l'habite (Paredes 1986, 251 ; Pomar 1941, 64). Dans cet ordre d'idée, on pourrait envisager, à l'intérieur même du complexe palatial, une hiérarchie en rapport avec ses différents degrés d'élévation (cf. pp. 43-51). Des auteurs anciens cependant, comme Zurita (1941, 109) et Mendieta (cité par Smith et al. 1992, 317), fournissent une autre explication (plus complémentaire que contradictoire) sur cette manière de construire sur des plates-formes : celles-ci protègent de l'humidité ambiante et des maladies qui en découlent. Et aussi, bien entendu, des inondations (Paredes 1986, 246). Ainsi

---

[131] Un des frères de Montezuma II, qui lui succédera de manière éphémère en 1520.

[132] Cf. aussi Alonzo de Zurita (1941, 101) : « En las casas del senor habia unos aposentos y salas levantados del suelo, siete y ocho gradas, que era como entresuelos, y en ellos residian los jueces, que eran muchos ; [...] ».

[133] Torquemada (1969, I, 304), plus tardif que Pomar, n'évoque pour ce même palais qu'un terre-plein de 3 *estados* de haut. Mais il est cependant possible que le moine se limite à la description d'un édifice seulement.

[134] Les dénivellations naturelles sont bien entendu exploitées lorsqu'elles sont présentes : ainsi à Cuauhnahuac, dans le nord du Morelos, la fouille partielle d'une habitation de l'élite (peut-être des prêtres) a révélé que l'édifice avait été accolé à une dénivellation, évitant dès lors des travaux de terrassement importants et donnant l'impression d'une demeure à étages (cf. annexe **38** pour illustration)(Angulo 1975, 190-2).

[135] On consultera aussi, quoique moins révélatrices encore que celle d'Acozac, les dispositions des salles dans les complexes de l'élite de Cihuatecpan (cf. Evans 1991, 85-6) et de Cuezcomate (Smith & al. 1992, 187-209, 309-17 ; cf. annexes **8** et **34**).

dans les nombreuses zones marécageuses de l'Altiplano central, comme l'ont montré les *archaeological surveys* de Parsons et al. pour la région de Chalco-Xochimilco (1982, 355), de Sanders et al. pour l'ensemble du bassin de Mexico (1979, 166), ainsi que les fouilles du site d'Acozac (Brueggemann 1987, 158, 163), il est clair que la construction d'une plate-forme pour se préserver de l'humidité et des inondations n'est plus l'apanage d'une quelconque noblesse : la pratique est généralisée. Mais les différences de standing, perceptibles dans la quantité et la qualité des matériaux utilisés, restent bien marquées et sans commune mesure avec ce qui a pu se retrouver chez le commun. On a vu également que la construction sur plate-forme pouvait aussi être due à la réédification d'un bâtiment sur les restes d'un autre, ces derniers fournissant la quantité de matières inertes nécessaires pour la création de la plate-forme (cf. pp. 79-87).

III.B.2. Organisation interne

Après ces questions relatives à l'organisation générale de tout établissement palatial, nous allons aborder maintenant l'organisation interne du *tecpancalli*. En effet une des caractéristiques les plus flagrantes de l'architecture de haut standing en Mésoamérique est la spécialisation des espaces disponibles en fonctions des activités particulières de la noblesse (Hirth 1993, 123-4). Bien entendu les palais n'ont pas été construits selon un plan canonique, reproduit à différentes échelles ; la réalité des faits s'est amusé à décliner tout cela en suivant de multiples possibilités. Cependant, même si un répertoire exhaustif et précis de l'organisation interne est hors d'atteinte, les prérogatives du *tlatoani* peuvent être révélatrices de la variété des salles que se devait d'abriter une sorte de *tecpancalli* « idéal », où bien sûr l'on vivait et se détendait, mais où aussi on rendait justice, où à différents endroits se tenaient des réunions à caractère militaire, diplomatique, administratif, religieux, où étaient stockés et redistribués les tributs (Evans 1991, 66). L'intérieur du *tecpan* était loin d'être un espace de libre circulation, le bâtiment possédant une sorte de hiérarchie interne qui la limitait . Selon Duran (1971, 196) chaque personne, entrant dans le palais, pouvait connaître sa place selon son rang. Le moine franciscain (1971, 196) ainsi que Sahagun (1880, 520-7) et Gomara (1965, II, 140) décrivent un espace palatial d'un cloisonnement strict où les « chevaliers », les « hidalgos », les « nobles », les « châtelains »[136] et aussi (et surtout) les femmes ont leurs quartiers réservés et n'ont rien à faire ailleurs. Dans le prolongement de cette idée, chaque quartier du palais portait un nom spécifique en rapport avec

[136] Selon les propres termes de Duran, que je traduis (cf. Duran 1971, 196).

le rang des personnages qui l'occupaient, et les gens du commun n'osaient, d'après une (petite) exagération du franciscain Duran (1971, 196), passer le seuil d'un palais sous peine de mort. Ce cloisonnement hiérarchique des espaces dans le palais a bien sur pu se recouper avec des dispositions pratiques et des manifestations architecturales. Suivant les possibilités de la documentation, tout cela sera explicité dans chaque rubrique ci-dessous. Les dénominations peu nuancées et catégoriques (en un mot, occidentales) de ces rubriques sont évidemment à aborder avec un certain détachement, mais un de leur mérite est de permettre de mieux structurer les propos ultérieurs. La partie de l'exposé qui va suivre se verra en tout cas marquée par un emploi assez généreux du conditionnel, simple écho de la qualité et de la variété des sources utilisées (contradictions, non-dits, descriptions sommaires, etc.).

Mur d'enceinte et jardins-dépendances

Le mur d'enceinte qui englobait le *tecpan* (et généralement tout autre édifice palatial) a aussi englobé les jardins-dépendances qui ont pu se trouver aux alentours (Codex de Florence 1963, 270-1 ; Cortés 1982, 105-6 ; Zurita 1941, 109 ; Torquemada 1969, I, 305 ; Ixtlilxochitl 1965, II, 174-5). Cette caractéristique, très générale, a pu se décliner de nombreuses manières différentes. La *Oztoticpac Lands Map* nous concrétise de manière claire une de celles-ci : le complexe palatial ainsi que les terres qui l'environnent sont enclos chacun dans une enceinte, les dites enceintes se rejoignant dans le secteur d'entrée de la zone palatiale (cf. annexe **36**). Lors de son arrivée à Ixtapalapa, Cortés (1982, 105-6) mentionne que le jardin-dépendance du palais de Cuitlahuac était enclos par une muraille. Côté archéologie, le peu de vestiges fouillés à Acozac montre l'établissement palatial cerné par un mur (cf. annexe **6**). Les établissements de la noblesse sont également caractérisés par leurs parterres de verdure, qui se trouvent aussi bien dans les patios que dans les salles, et, on l'a mentionné plus haut, leur jardin-dépendance (Cortés 1982, 105-6 ; Motolinia 1969, 147-9 ; Diaz del Castillo 1992, 249, 267, 474 ; Torquemada 1969, I, 305 ; Ixtlilxochitl 1965, II, 179). Selon Cortés (id.) les parterres de verdure des salles et des patios étaient surtout constitués de fleurs odorantes diverses, plantes auxquelles les Aztèques sont extrêmement attachés. Dans les jardin-dépendances d'un grand palais, on pouvait trouver, en plus les fleurs déjà mentionnées, des arbres[137]dont la fragrance égalait celle des fleurs. Outre

[137] Beaucoup de cèdres et de genévriers, par exemple, mais très peu d'arbres fruitiers cependant. Gomara (1965, II, 144) rapporte ainsi que Montezuma II les jugeait dignes seulement des esclaves et des marchands et que, bien qu'il possédât quelques vergers, il y allait peu.

l'agrément que l'on pouvait retirer de ces parterres de fleurs et d'arbres odoriférants, on songera que ceux-ci n'ont pas manqué d'attirer à eux des animaux significatifs sur le plan mythologique, comme le colibri et le papillon, qui passaient pour être les réincarnations des vaillants, morts aux combats ou sur les pierres de sacrifices (cf. Graulich 1987, 252 ; 1994, 13). On rappellera aussi que la divinité emblématique des fleurs, Xochipilli, était aussi en rapport avec des activités plutôt réservées à la noblesse, comme le jeu, la danse, la musique, etc. . De par ces symboles de raffinement, cette divinité assumait des connotations qui le rapprochaient du soleil lunaire de l'après-midi, que l'on peut assimiler à une noblesse efféminée et dégénérescente (cf. Graulich 1994, 492 ; et Ségota 1995, 36). Ces indications ne sont bien sûr qu'un embryon de relations qui sont encore à tisser dans ce domaine, et comme l'on s'écarte ici un peu trop du champ d'exploitation de l'exposé, on en restera là. On trouvait aussi dans les jardins toute une variété de plantes utiles (des herbacées comme la canne à sucre, des légumes, ...) et médicinales, des réservoirs d'eau, refuges pour oiseaux et poissons, des promenades aménagées spécialement pour la circulation et l'observation du jardin, ainsi que des bains (*temazcalli*)(Cortés 1982, 105-6 ; Motolinia 1969, 147-9 ; Gomara 1965, II, 144 ; Diaz del Castillo 1992, 249, 267, 474 ; Zurita 1941, 109 ; Torquemada 1969, I, 305 ; Ixtlilxochitl 1965, II, 179). Les fouilles de Cihuatecpan nous offrent quelque chose de semblable, mais d'une amplitude nettement inférieure : dans le petit complexe excavé par S. T. Evans, les trois salles du fond (A, J et K, cf. annexe **8**), dépourvues de toitures, étaient des zones en friche dont deux ont abrité chacune un *temazcalli* (Evans 1991, 86 ; 1993, 185). L'intégralité des commentaires faits sur ces espaces verts du *tecpan* sont à mettre en rapport direct avec ceux faits sur leurs plus imposants dérivés, les établissements palatiaux annexes, aux pages 72-7.

Espace résidentiel

Le *tecpan* est avant tout le lieu de résidence du *tlatoani* et de sa lignée, ainsi que des personnes nécessaires à leurs services. La polygamie étant de rigueur pour la noblesse, le *tecpan* abritait les nombreuses épouses du *tlatoani*. Concernant le *huey tlatoani* de Tenochtitlan, le chiffre probablement excessif de 4000 a été cité par Oviedo[138](1959, IV, 223). Gomara (1965, II, 140),

[138] Afin de relativiser ce nombre assez gigantesque, on se remettra à l'esprit cette remarque de M. Graulich (1994, 173). « Les chiffres les plus élevés s'expliqueraient, entre autress, par le fait que le roi reprenait parfois les épouses de son prédécesseur, ou que certaines femmes de haut rang venaient avec une nombreuse suite de dames de compagnies et de servantes, voire avec des soeurs, qui toutes pouvaient rejoindre le harem royal. De plus, parmi les femmes qui étaient filles de rois et de grands seigneurs, certaines étaient avant tout des otages ou des gages de fidélité, tandis que d'autres étaient parfois offertes par l' empereur à des personnes qu'il tenait à honorer. Enfin il y avait aussi les esclaves ».

qui suit le chroniqueur général des Indes, cite aussi ce chiffre mais semble plus favorable à un nombre proche du millier. Afin de rétablir un équilibre entre ces grands palais et d' autres qui furent beaucoup plus modestes, on rappellera qu'en 1537, dans le nord du Morelos, la lignée étendue d'un *teuctli* de faible envergure (Molotecatl) fut répertoriée ainsi que la situation de son habitat : le seigneur du lieu avait 6 femmes et ne semblait pas posséder d'esclaves[139](Carrasco 1972, 240-1).

Les femmes avaient en fait leurs quartiers réservés (et probablement gardés) dans le palais et elles y restaient la plupart du temps confinées, le temps s'égrenant aux rythmes des activités auxquelles la société aztèque destinait la gent féminine (qu'elle soit noble ou du commun) : filer, tisser, cuisiner et pondre des marmots (toutes activités de première nécessité, pour les deux dernières pas besoin d'explications, le filage et le tissage, eux, jouent un rôle utilitaire et décoratif bien compréhensible, mais on oubliera pas que leur fonction est aussi économique : sans mantes, pas de monnaie d'échange)(Gomara 1965, II, 140 ; Oviedo 1959, IV, 223 ; Sahagun 1880, 526-7 ; Pomar 1941, 63 ; Diaz del Castillo 1992, 266). Pomar (1941, 63) et les informateurs de Sahagun (Codex de Forence 1963, 271) nous disent que les palais, selon un certain point de vue, étaient divisés en deux parties distinctes : les hommes dans certains quartiers, et les femmes dans d'autres. Les termes utilisés dans les gloses nahuas du codex de Florence (1963, 271) pour désigner cette situation sont *oqujchpan* (*oquichpan*) pour les « pièces appartenant aux hommes[140] », et *çioapan* (*cihuapan*) pour les « pièces appartenant aux femmes[141] ».

On ne retrouve que peu de traces du premier terme dans les sources que j'ai utilisées : dans son *Vocabulario*, Molina (1944b, 77) nous dit d'une manière aussi brève que peu précise que l'*oquichpan* est une « grande salle [142]», et un testament daté de 1580 en provenance de la

---

[139] Dans ce recensement apparaît en détail la description de l' intégralité du groupe domestique appelé *cemihualtin* (« les gens du [même] patio ») à la tête duquel se trouvait Molotecatl (à qui sont soumis d' autres gens répartis dans quatre autres maisons : le tout formait un petit *calpulli* de 70 personnes). Ce groupe domestique se concrétisait sous la forme de trois bâtiments groupés autour d'un patio. Dans le plus important résidaient 15 personnes dont Molotecatl, ses 6 femmes (dont une est décédée), leurs enfants respectifs, et une soeur du *teuctli*. Le second abritait principalement les deux frères de Molotecatl et leur famille (en tout 15 personnes également). Le troisième englobe un pan plus éloigné de la famille, ainsi que d' autres gens sans liens apparents avec le maître de maison. Ce groupe domestique sur lequel règne Molotecatl compte finalement 35 personnes (cf. annexe **40** pour détails): la moitié de son *calpulli* (Carrasco 1972, 225-6, 229-33, 240-1).

[140] Selon la traduction en anglais de Dibble & Anderson, que je transpose en français. Leur traduction du mot nahua me semble approximative.

[141] Selon la traduction en anglais de Dibble & Anderson, que je transpose en français. Leur traduction du mot nahua me semble approximative.

[142] Selon ses propres termes, que je traduis.

noblesse indigène de Colhuacan nous apprend, sans plus de renseignements, que ce terme désigne une sorte d'espace semi-public où l'on pouvait se réchauffer autour d'un feu (Cline 1985, 300 ; Lockhart 1992, 66).

Littéralement, *oquichpan*[143]se traduit par «le lieu des hommes »(Lockhart 1992, 66). Le second terme (*cihuapan*[144]), lui, peut être traduit comme « le lieu des femmes ». Un terme s'approchant de celui-là est *cihuacalli* (« salle »ou « maison des femmes » : celui-ci est employé dans des documents administratifs et judiciaires du bassin de Mexico d'après la conquête pour désigner, chez les gens aisés mais aussi dans des strates sociales plus basses de la société, un secteur de l'habitation ou un bâtiment dans lequel se trouvait l'autel de la maisonnée ,et/ou se déroulaient les activités féminines[145] (Cline 1985, 304-5 ; Lockhart 1992, 65-6 ; Kellogg 1995, 181).

Ce que l'on pourrait finalement retirer de tout cela, sans l'appuyer avec certitude, c'est que ces deux termes ont pu être utilisés comme des termes génériques qui aidaient à spécifier, à l'intérieur d'un espace palatial, si la zone d'activité que l'on désignait était masculine ou féminine. S'il en était ainsi, un pôle masculin et un pôle féminin seraient à placer en surimpression avec toute l'organisation interne d'un établissement palatial.

Revenons maintenant aux conditions de vie des femmes d'un palais : Zurita (1941, 109) nous dit qu'elles ne sortaient pas de leur quartier sans surveillance, en l'occurrence celle de gouvernantes, et si elles mettaient un pied dehors sans un quelconque chaperon ou si elles faisaient preuve de quelque négligence ou distraction, elles étaient très sévèrement réprimandées (« surtout si elles avaient entre dix et douze ans » ajoute l'auteur[146]). En plus de leur vieilles gouvernantes (le chaperonnage possède quand même certains traits universels), les dames de la haute noblesse avaient à leur disposition des contrefaites (naines, bossues, boiteuses) pour se divertir (Gomara 1965, II, 140 ; Sahagun 1880, 527). Cette claustration ne doit pas étonner : outre que les Aztèques ne blaguaient pas avec les choses relatives au sexe, les femmes assumaient un rôle de première importance dans les enjeux politiques et économiques. Donner une femme (ainsi que sa dot) permettait d'ébaucher ou de consolider des alliances, de marquer son statut par rapport à celui qui la recevait, et évidemment d'en recevoir d'autres en guise de contre-don (Graulich 1994, 172-3).

---

[143] *Oquich* se traduit par « homme »(Molina 1944b, 77), et *pan* assume un rôle locatif.
[144] Le terme tel quel est absent du *Vocabulario* de Molina. *Cihua* se traduit par « femme »(Molina 1944b, 22).
[145] Actuellement encore, dans l'Etat du Chiapas, certaines maisons sont divisées en deux parties, l'une mâle, l'autre femelle.
[146] Selon ses propres termes, que je traduis.

Outre ces appartements et ceux du roi (sur lesquels on sait très peu de choses), le *tecpan* était aussi pourvu de cuisines et d'une salle à manger[147] : cette dernière semble avoir été à l'usage principal du seigneur du lieu et de quelques privilégiés[148], sa suite (notables, serviteurs, gardes, esclaves, ...) mangeant sur place (c'est-à-dire dans les pièces qui environnaient la salle à manger ou les patios) ou dans leurs appartements. Il faut cependant signaler, à l'instar de Francisco de Aguilar (1938, 62), que ces descriptions du service de Montezuma II ont été faites dans le cadre de sa captivité au palais d'Axayacatl : ce que les Espagnols ont vu et décrit n'est donc pas ce que l'on pourrait appeler l'«original ». Probablement proches de cette pièce pour des raisons pratiques, les cuisines[149] assuraient l'intendance pour la majorité des gens du palais (Sahagun 1963, 271 ; Cortés 1982, 136 ; Aguilar 1938, 60-3 ; Oviedo 1959, IV, 219-20, 223 ; Gomara 1965, II, 134-5 ; Diaz del Castillo 1992, 260-3). La localisation de ces quartiers domestiques et résidentiels à l'intérieur d'un palais devait, en général, se faire en rapport avec le caractère privé que l'on pouvait en retirer, les chambres des femmes ne devant pas, de préférence, être situées à proximité des endroits du palais les plus animés, ou fréquentés par le plus grand nombre (les patios principaux, certaines salles d'audiences, etc.). Le peu de renseignements dont on dispose à ce sujet provient des commentaires ambigus et spartiates de Torquemada (1969, I, 305), pour le palais de Nezahualpilli, et d'Ixtlilxochitl (1965, II, 175) pour le palais de Nezahualcoyotl, à Texcoco[150]. Torquemada (id.) les situe autour d'un « patio intérieur » qui est à mettre en opposition avec le patio principal du palais, qu'il a évoqué juste avant dans son texte ; et pour Ixtlilxochitl (id.) les quartiers de la reine et des autres dames, les cuisines et les appartements du roi se situent dans « une partie intérieure » au sud du *tecpan*.

---

[147] Ce type de pièce se trouve désigné sous plusieurs termes dans le *Vocabulario* de Molina : *tlaquani* , *ichtaca tlaquani* , *ychtacaqua* et *tlatlaquani*. Tous sont formés sur une racine commune qui provient du verbe *nitla qua* qui signifie « manger »(le terme «*nitla* » signalant ce que l'on pourrait appeler l'infinitif). *Ichtaca* et *ychtaca* (termes traduisibles par « secrètement ») sont tous deux des préfixes adverbiaux qui insistent sur la privacité du lieu. Le terme « *tlatlaquani* », lui, pourrait s'expliquer de deux manières différentes : soit un redoublement de la première syllabe pour accentuer le sens, soit un apport du terme « *tlatlac* » qui désigne quelque chose de cuit (cf. Molina 1944a, 24, 87 ; Molina 1944b, 33, 133).

[148] Montezuma II, selon les descriptions, s'entretenait durant son repas avec 5 ou 6 vieux conseillers, qui recevaient de sa main des plateaux de nourritures dans lesquels ils mangeaient avec le plus grand respect. Ceux-ci se trouvaient debout alors que Montezuma était assis sur un petit coussin en cuir (Cortés 1982, 136 ; Aguilar 1938, 60-3 ; Oviedo 1959, IV, 219-20 ; Gomara 1965, II, 134-5 ; Diaz del Castillo 1992, 260-3).

[149] Molina fournit, comme d'habitude, plusieurs traductions possibles : *tlaqualchiualoyan* , *mulchichiuhcan* et *mulchichialoyan* , ces termes étant formés à partir du verbe *nitla mulchichiua* , « préparer la nourriture » (cf. Molina 1944a, 31 ; Molina 1944b, 61).

[150] Bien qu'ayant trait à des palais différents, les descriptions de ces deux auteurs se suivent d'assez près : on peut l'expliquer par le fait que le document principal qu'ils utilisent (la *Mapa Quinatzin*) dépeint les deux souverains dans un même palais : il aurait donc fallu faire un choix entre les deux pour l'attribution du palais, choix qui aurait différé pour nos deux auteurs.

Suivant Sahagun (1880, 524), « les seigneurs, amis ou ennemis du roi, recevaient l'hospitalité » dans un appartement du roi appelé le *coacalli* (« maison »ou «salle du serpent »). Dans les sources anciennes, seul le feuillet n°69r. du codex Mendoza décrit quelque chose se rapprochant de cet espace aussi résidentiel que diplomatique : les appartements de part et d'autre de la salle d'audience royale (au centre au niveau supérieur) étaient réservés aux seigneurs de Tenayuca, Chic[o]nauhtla, Colhuacan (pour l'édifice de gauche), Texcoco et Tlacopan (pour celui de droite)(cf. annexe **37**). D'autre part dans la description que fait Sahagun des bâtiments de l'enceinte du *Templo Mayor*, le franciscain (1880, 181) cite deux édifices appelés *coacalco* (synonyme de *coacalli*[151]), dont l'un qui « était une espèce d'hôtellerie où se logeaient les seigneurs et les grands personnages, surtout ceux de la province d'Anahuac[152], qui venaient visiter le temple ». Alors quid ? On se retrouve ici devant un cas de figure qui va se poser plusieurs fois chez Sahagun : le franciscain va inclure dans sa description du *tecpan* des salles et des bâtiments qui se trouvaient en dehors de celui-ci[153], en tout cas pour les grands palais. C'est le cas, comme on le verra, du *cuicacalli* (« la maison du chant »), du *totocalli*(« la maison des oiseaux ») et d'un autre bâtiment similaire. Certains lieux d'incarcérations pourraient eux aussi faire partie de ce cas de figure (cf. pages 71-2). Mais en définitive, pour le *coacalli*, on manque d'éléments pour affirmer de manière certaine que Sahagun a fait une confusion de ce type ou si les deux établissements existaient bel et bien, l'un dans le palais, l'autre dans l'enceinte cérémonielle.

On se trouve dans une situation semblable ou à peu près concernant les appartements des proches alliés qui sont dépeints à l'intérieur de ce qui est censé représenter le palais de Montezuma II dans le codex Mendoza (cf. annexe **37**). A Texcoco en tout cas, on sait par Ixtlilxochitl (1965, II, 179-80) que les appartements qui hébergeaient les deux autres seigneurs de la triple alliance se

---

[151] *Coa* (mot qui, entre autres, signifie « serpent ») est bien entendu associé à tout ce qui est lunaire, féminin, sombre, inerte, bref étranger au règne de Huitzilopotchtli, le dieu principal des Mexicas, associé lui au soleil, à la virilité, la lumière et au mouvement. Rien d'étonnant donc à ce que le terme renvoie ici à un bâtiment où l'on accueillait les étrangers. Une parenté très intéressante est à observer entre ce bâtiment dans lequel se retrouvaient les seigneurs étrangers, et son quasi-homonyme, lié à la religion et au culte, le *(teo)coacalli* , où c'était cette fois les divinités ennemies capturées qui étaient enfermées dans un édifice du grand temple dont les ouvertures avaient des barreaux (cf. Sahagun 1880, 174-5 ; Graulich 1994, 195). Même s'il n'y a pas égalité de traitement, les deux procédés s'interpénètrent : pour se concilier les dieux, il faut se concilier les hommes, et pour se concilier les hommes, il faut se concilier les dieux de ceux-ci (cf. Graulich id.).

[152] Terme désignant « le monde connu » (cf. Graulich 1994, 55).

[153] Il fera la même erreur, mais dans des proportions moindres (de toute manière difficilement évaluables) dans son énumération des constructions qu'abritait l'enceinte du Grand Temple (Soustelle 1955, 45 ; Graulich 1998, communication personnelle).

trouvaient hors du *tecpan* de Nezahualcoyotl[154] : ceux du roi de Tenochtitlan se trouvaient tout proches et s'élevaient sur le pourtour de la place de marché qui faisait face au palais ; le roi de Tlacopan, lui, se voyait hébergé dans des appartements situés dans le même secteur, mais hors de l'enceinte qui englobait le *tecpan* et la place de marché. Disposition aussi symbolique puisque Tlacopan était le parent pauvre de la triple alliance. Pomar (1941, 63-4) cite aussi ces appartements lorsqu'il décrit la grand-place de Texcoco et les édifices qui l'environnaient. A Tenochtiltan, une phrase de Cortés pourrait permettre d'envisager le même type de disposition, (contredisant du même coup le codex Mendoza), à savoir que les appartements des deux autres rois de la triple alliance se trouvaient proches du *tecpan* mais pas en son sein. Ainsi le conquistador (1982, 134), évoquant un palais annexe où Montezuma II faisait entretenir des oiseaux (le *totocalli*), fait la remarque suivante : « Il y avait dans ce palais des appartements assez vastes pour y recevoir deux grands princes avec leurs suites et serviteurs ». Comme Cortés n'en dit pas plus, inutile de trop forcer son propos, mais il est tentant de voir dans les deux grands princes évoqués les seigneurs de Texcoco et de Tlacopan. Quant à l'appartement des rois de Colhuacan, Tenayuca et Chic[o]nauhtla, figuré dans le codex Mendoza, on se l'explique mal. Quelque chose de ce genre n'est mentionné nulle part ailleurs. Tout ce que l'on peut dire à ce sujet, c'est que Colhuacan et Tenayuca figurent parmi les premières conquêtes, prestigieuses et légitimatrices, des Mexicas (cf. Graulich 1994, 33-4), tandis que Chic[o]nauhtla est un établissement de second rang, soumis à Texcoco et sans grand rapport avec Tenochtitlan (cf. Offner 1982, 99-109).

Lors de leur arrivée à Tenochtitlan, Cortés et tous ses gens seront logés dans le palais d'Axayacatl (ou une partie de celui-ci) qui était consacré aux idoles (Tapia 1980, 579 ; Gomara 1965, II, 131 ; Diaz del Castillo 1992, 253). On est tout à fait dénué d'indices, là encore, pour savoir si cela a résulté d'un arrangement providentiel ou si effectivement le palais d'Axayacatl avait fonction d'accueillir les seigneurs étrangers[155] (mais qu'aurait-on pu faire des palais de son prédécesseur si ce n'est les habiter ou les reconvertir ?).

---

[154] Dans sa description du palais de Nezahualcoyotl, Ixtlilxochitl (1965, II, 173-81) semble considérer la place de marché et les édifices de son pourtour, qui faisaient face au palais, comme partie intégrante de celui-ci, puisqu'une enceinte commune englobait palais et place de marché.

[155] Quoique les Espagnols n'étaient pas vraiment assimilables à des seigneurs étrangers, lunaires et efféminés. La pensée mythologique mexicaine a eu tôt fait de les placer de l'autre côté de cette barrière. A Tlaxcala, les Espagnols seront logés également dans un édifice cérémoniel (Cervantes de Salazar 1971, I, 278).

En ce qui concerne les commodités relatives à la satisfaction des besoins naturels des gens du palais, A. de Ojeda nous rapporte, par l'intermédiaire de Cervantes de Salazar (1971, I, 319), que des bâtiments spécifiques[156]servaient à cet usage et que des indiens étaient attachés à leurs services pour qu'ils soient toujours propres et acceptables à l'odorat humain. Dans une des nombreuses pièces de ce complexe, appelé *maxixato*[157], étaient entreposés de petits sacs bien attachés et remplis de poux : les tributaires les plus pauvres et/ou les plus malades de Montezuma II étaient en effet tenus de s'épouiller et d'envoyer au souverain le fruit encore vivant de leur récolte (id.), ce très symbolique tribut étant ensuite entreposé en cet endroit approprié.

Espace cultuel

Tout complexe palatial a possédé en son sein un espace plus particulièrement dévoué au culte des divinités (Gomara 1965, II, 143). De quelle manière concrète cet espace a-t-il pu se manifester? S'agissait-il des petits autels ou des niches qui hébergeaient, comme à l'intérieur des maisons du commun, les effigies des idoles (cf. Duran 1971, 452), ou a-t-on eu en plus quelque chose de plus vaste? Les possibilités se sont échelonnées suivant la puissance et la renommée du seigneur. Pour les établissements de Montezuma II, Gomara (id.) signale que les chapelles et les adoratoires étaient grands et pouvaient accueillir beaucoup de personnes. Une salle au moins, donc, probablement. Pour ces mêmes établissements, Cervantes de Salazar (1971, II, 45) mentionne carrément une pyramide cérémonielle. Du côté de la *Mapa Quinatzin* (cf. annexe **31**), on remarque que l'intégralité du flanc gauche du patio est occupé par ce que Torquemada (1969, I, 147) et Ixtlilxochitl (1965, II, 178) appellent un hall « des sciences et de la musique », que Vaillant, en 1939 (45), interprète déjà comme un espace consacré au culte. On étoffera un peu son affirmation des arguments suivants. Premièrement, les deux ouvertures de cette aile du palais sont les deux seules de la *Mapa* à être voilées par une tenture, traitement généralement accordé aux pièces à l'intérieur desquelles se trouvent des idoles[158](cf. Duran 1971, 74, 99 ; Tapia 1980, 584-5). Deuxièmement, à la gauche d'un *huehuetl* (tambour qui intervenait dans de nombreux rites, et dont la volute qui s'en échappe nous apprend qu'il produit un son) se trouve un

[156] Qu'Ojeda ne situe pas. On peut supposer d'après le contexte et la fonction de l'édifice que ces bâtiments, qui formaient un tout, se trouvaient dans l'enceinte du palais, ou en tout cas à proximité.

[157] Ce vocable, probablement déformé par son hispanisation, est peu clair. On y retrouve cependant la racine « maxi », renvoyant à la notion de « remplissage », présente dans le verbe *maxiltia* (« remplir quelque chose de ce qui manque » ou « être plein de saleté »)(Molina 1944a, 11 ; 1944b, 55).

[158] Ce genre de tenture masquant l'entrée d'un sanctuaire pouvait être ornée de franges auxquelles étaient accrochées de multiples grelots et clochettes métalliques qui, dès qu'un mouvement se faisait ressentir sur la tenture, provoquaient une cacophonie invraisemblable. Andres de Tapia (1980, 584) fit cette expérience sur la pyramide du *Templo Mayor* .

personnage en pied, fort ornementé. C'est le seul de la *Mapa*, tous les autres, y compris les deux souverains, étant représentés à une échelle inférieure, assis et enrobés dans leur mante. Les commentaires de Radin (1920, 41), qui suivent ceux de Torquemada (1969, I, 147) et ceux d'Aubin[159], nous disent qu'il s'agit d'un fils de Nezahualcoyotl, prénommé Xochiquetzal, qui présidait le conseil des sciences et de la musique. On s'étonnera grandement de ce prénom, qui est le prénom féminin par excellence chez les Aztèques, puisque Xochiquetzal est la déesse de la séduction (cf. Graulich 1994, 492). C'est comme si aujourd'hui on appelait son rejeton mâle Aphrodite ou Venus... Il semble donc que l'erreur ait été reprise à travers les siècles et que ce personnage aux nombreux atours soit bien la représentation d'une divinité[160]qu'hébergeait cette partie du *tecpan*, et non un fils quelconque de Nezahualcoyotl, que l'on aurait d'ailleurs probablement représenté de la même manière que tous les autres personnages de la *Mapa Quinatzin*. Cette dernière présente donc bien une aire du *tecpan* consacrée au culte.

Côté archéologie, les informations les plus parlantes nous viennent d'*el corral* , un site de l'élite toltèque du Postclassique ancien, situé près de Tula. Compte tenu de son éloignement chronologique (que l'on pourrait opposer de manière valable au grand conservatisme des sociétés du Mexique ancien, et au fait que les Toltèques soient la civilisation-mère de ce qui se fera au Postclassique récent sur l'Altiplano central (Margain 1971, 85)), on considérera plutôt ce qui suit comme une illustration par défaut. Les fouilleurs y ont donc notamment excavé une pièce, proche d'un patio, où était aménagé, au centre du mur du fond, un autel carré d'un mètre sur un mètre, d'une cinquantaine de centimètres de haut. Les 3 faces visibles de celui-ci étaient ouvragées de manière à présenter le schéma architectonique bien connu du *talud-tablero*. Le tout était stuqué (cf. annexes **5**). On retrouva aussi, en face de l'autel, un *tlecuilli* (trou rectangulaire peu profond bordé de morceaux de pierre de manière plus ou moins symétrique, dans lequel on faisait du feu), et sous l'autel un puits contenant les restes d'un adulte de sexe masculin (Mandeville & Healan 1989, 189-92). Des autels construits en dur furent aussi retrouvés au Cerro de la Malinche, autre site habitationnel de l'élite du Postclassique ancien à Tula. Ceux-ci, au contraire de celui évoqué

---

[159] Collectionneur français qui a possédé la *Mapa Quinatzin* avant son dépôt à la Bibliothèque Nationale de Paris.

[160] L'identité réelle de la divinité représentée est floue. Le seul attribut porté par celle-ci est un chasse-mouche, objet que je n'ai rencontré juqu'ici qu'associé, et non avec certitude, à Tonacatecutli (dans le feuillet n°1 du codex Rios, annexe **64**), pôle masculin de l'entité créatrice, auquel cependant on ne rendait pas de culte (Seler 1961, IV, 22-3). La difficulté de cette identification s'accentue encore lorsqu'on constate que la reproduction de la *Mapa* que l'on retrouve coutumièrement dans les ouvrages ne rend pas avec justesse le personnage discuté ici. Pour régler cette question, une consultation de visu de ce document encore peu étudié s'impose ; consultation que je n'ai malheureusement pas eu le temps ni les moyens de réaliser .

ci-dessus, n'occupaient pas un pôle central dans les pièces où ils étaient: tous deux étaient en effet placés dans un coin des salles qu'ils occupaient (cf. annexe **41**)(Paredes 1986, 233-4). Autre illustration par défaut (s'il en était encore besoin) mais à plus grande échelle, le palais de Cacaxtla[161] révèle toute une zone (un patio et les édifices qui l'entourent) dévouée aux cultes (cf. Vergara B. de la I. 1990, 11-6).

Espace public[162]

Chaque seigneur de la haute noblesse rendant justice, le *tecpan* était le théâtre de nombreux jugements et procès, et à cet effet un et même plusieurs tribunaux y avaient leurs assises[163] (Cortés 1982, 90 ; Sahagun 1880, 520-2, 529). En fait il semble bien qu'il y ait eu au moins deux pôles concernés par le rendu de la justice : l'un s'occupait de la noblesse, l'autre des gens du commun. Cette dualité est évoquée par Sahagun (id.), qui décrit d'abord dans le *tecpan* une salle appelée *tlacxitlan*, tribunal où l'on jugeait des gens de souche noble sans explications superflues et sans possibilités de défense pour l'accusé, et ensuite le *teccalco*[164]où se jugeaient, avec beaucoup plus de circonspection cette fois (utilisation de documents pictographiques par les juges, possibilités d'appeler un témoin, ...), les affaires des gens du peuple. Toujours selon le même auteur (ibid.), bien que la délibération des cas concernant les gens du commun se passât au *teccalco*, la sentence, elle, était toujours prononcée au *tlacxitlan* par les juges de ce dernier, qui passaient pour avoir meilleure tenue. Si cependant une affaire posait problème, les délibérations s'élevaient d'un cran et la cause était portée à un autre tribunal composé de 13 juges suprêmes et présidé par le roi lui-même. Ixtlilxochitl (1965, II, 175-8) fait écho d'une situation semblable à Texcoco, bien qu'il y détaille moins les prérogatives de chaque tribunal et que les salles y portent des noms différents.

En principe, ces tribunaux ou certains d'entre eux auraient dû se trouver groupés dans une zone du *tecpan* et cependant posséder quelque chose qui les différenciait. Le panégyriste de Texcoco va dans ce sens lorsqu'il nous décrit la disposition des salles de justice dans le palais de

---

[161] Un gigantesque complexe palatial, datant de l'Epiclassique (750-900 ad), situé à 80km de Mexico,dans la vallée de Puebla. Cf. annexe **75**.

[162] Pour rappel, cet intitulé porte assez mal son nom, puisque ce soi-disant « espace public » se trouvait fragmenté en diverses parties uniquement accessibles à certaines personnes d'un statut et/ou d'un titre particulier(s).

[163] D'autres tribunaux se trouvaient cependant ailleurs. Cortés (1982, 129), dans sa description de la place du marché de Tlatelolco, évoque « une espèce de palais de justice où siègent 10 à 12 personnes qui sont des juges et décident en tous les différends qui peuvent se produire sur le marché et passent condamnations des délits ». Il pourrait s'agir d'un tribunal présidé par des marchands qui jugeaient les fautes de leurs semblables (cf. Lopez Austin 1985, 206).

[164] Aussi appelé *teccalli* (cf. Sahagun 1880, 521). Il est probable que suivant un procédé d'ordre métonymique, ce terme a très bien pu parfois désigner le palais lui-même.

Nezahualcoyotl : un grand hall était subdivisé en 3 parties, la première était la salle d'audience du roi, la seconde abritait le *teoicpalpan* (un tribunal suprême équivalent du *tlacxitlan* de Sahagun), et la troisième un tribunal de moindre importance ; Ixtlixochitl[165](id.) nous dit aussi que, concrètement parlant, le *teoicpalpan* était surélevé par rapport au troisième tribunal. Il ne souffle mot, cependant, de la situation de la salle d'audience du roi. Concernant ce problème, Sahagun (1880, 529) signale que le *tlacxitlan*[166] était situé plus bas que la salle d'audience royale. Beaucoup moins précis mais révélateur dans une certaine mesure, le feuillet n°69r. du codex Mendoza (censé dépeindre le *tecpan* de Montezuma II) nous montre quant à lui, au niveau inférieur droit, une salle où des juges écoutaient les plaintes des gens du peuple, et au niveau supérieur la salle d'audience royale où le souverain rendait justice (cf. annexe **37**).

Différents niveaux dans le rendu de la justice se voyaient donc ainsi concrétisés et signalés (dans les grands palais, en tout cas) grâce à des surélévations.

Dans l'état actuel de la recherche archéologique, une confirmation précise de ce type de dispositif est assez malaisée, on le comprendra. Selon Brueggemann (1987, 173-5) le petit palais d'Acozac a pu néanmoins posséder quelque chose de vaguement similaire : la partie centrale des vestiges retrouvés (le site n'a pu être fouillé dans son entièreté) était plus élevée que l'ensemble, et à l'intérieur de celle-ci se trouvait un petit quartier en surélévation (cf. annexe **6**). Cependant, quand bien même on serait convaincu que ces salles eurent des fonctions apparentées à celles précédemment citées, on ne saurait asseoir un début de preuve sur quoi que ce soit : tout ce que l'on peut constater c'est qu'une petite pièce se trouve en nette élévation par rapport aux autres, point.

L'emplacement général des tribunaux et de la salle d'audience royale du *tecpan* en tant que pôle public principal de celui-ci, doit s'être fait fort logiquement en considération avec les diverses facilités d'accès que l'on pouvait en retirer. La *Mapa Quinatzin* ainsi que le feuillet n°69r. du

[165] Outre ces 3 tribunaux, Ixtlixochitl en mentionne encore 5 autres dans l'enceinte du palais. Deux se trouvaient dans des salles annexes au troisième tribunal, les 3 autres étaient situés dans l'aile nord du palais et étaient en rapport direct avec la politique extérieure de Texcoco et de la triple alliance : un tribunal était chapeauté par Tenochtitlan, un deuxième par Texcoco et l'autre par Tlacopan (Ixtlilxochitl 1965, II, 175-8). Si l'on en croit les dires de son contemporain Torquemada (1969, I, 305), ces 3 salles s'élevaient sur un terre-plein d'une aune et demie de haut (l'aune espagnole équivaut à 2,5m, cf. Harvey 1991, 171), qui occupait tout un côté du patio. Il est important de noter cependant que Torquemada, dans cette partie de son texte, dit décrire le palais de Nezahualpilli, alors qu'Ixtlilxochitl décrit le palais de Nezahualcoyotl (cf. Ixtlilxochitl 1965, II, 175-8 ; et Torquemada 1969, I, 305). Les 2 descriptions étant très proches (Ixtlilxochitl a, de fait, utilisé Torquemada (Graulich 1994, vii)), on peut supposer qu'un des 2 a fait confusion.

[166] *Tlacxitlan* est une forme adverbiale signifiant « au pied de ... », « en bas de ... » (Molina 1944b, 1120

codex Mendoza nous montrent la salle d'audience royale[167]au fond d'un patio à l'autre bout duquel débouchait le visiteur (cf. Vaillant 1939, 45 ; et *Antigüedades de Mexico...* 1964, I, 144. Voir annexe **31** et **37**). Les descriptions de la salle d'audience et des tribunaux que fournit Ixtlilxochitl (1965, II, 175-8) vont dans ce sens : toutes les salles sont situées dans l'aile est du palais qui occupait le fond du patio principal (n'oublions pas que cet auteur se base entre autress sur la *Mapa Quinatzin* et un document pictographique plus complet apparenté à celle-ci). Un passage de Cortés laisse aussi vaguement supposer ce type d'emplacement[168].

Lors de la fouille du petit site palatial de Cihuatecpan, une salle à la réalisation soignée et qui possédait quelques caractéristiques inhabituelles (un foyer en pierre était accolé au centre du mur du fond et flanqué des 2 côtés par des portions de sol tapissées d'adobes qui rejoignaient les murs latéraux) fut excavée et avait aussi ce genre de disposition (Evans 1991, 84-6 ; 1993, 184-5)(cf. annexe **8**). Bien entendu, comme on a déjà pu l'évoquer, une reconnaissance archéologique de la fonction d'une salle est toujours à aborder sur le mode du plus haut conditionnel.

Salles de conseil et de réunion

Le *tecpan* a aussi fourni un cadre de rencontre pour les conseils de guerre, lesquels étaient présidés par les plus hauts notables civils et militaires. Les réunions, qui n'excluaient ni la danse ni la consommation de nourritures (qui pouvait fort bien être fournies par les captifs de guerre) avaient lieu dans une salle du palais appelée *quauhcalli*[169](« salle » ou « maison des aigles », l'aigle étant une désignation générique pour tout combattant)(Pomar 1941, 38 ; Sahagun 1880, 522 ; Duran 1971, 197-9). Ixtlilxochitl (1965, II, 178), la *Mapa Quinatzin* (Vaillant 1939, 45) et le codex Mendoza (*Antigüedades de Mexico...* 1964, I, 144-5) situent ce conseil de guerre dans le même secteur du palais : celui-ci avait lieu dans une salle qui flanquait l'entrée débouchant vers le patio principal du palais. A gauche pour le Mendoza, à droite pour la *Mapa Quinatzin* et Ixtlilxochitl, qui se base sur celle-ci (cf. annexes **31** et **37**).

L'*achcauhcalli* était une autre salle, réservée aux *achcauhtin* (exécuteurs de justice, à la fois huissiers et bourreaux)(Sahagun 1880, 522-3). Vu que la justice était rendue promptement (cf. Sahagun 1880, 529), on peut l'imaginer proche des tribunaux et de la salle d'audience royale.

---

[167] Dans la *Mapa Quinatzin* une salle de tribunal est accolée à gauche de cette dernière (cf. Vaillant 1939, 45 ; et annexe **31**).

[168] « Là, il [Montezuma II] me prit la main et me mena dans une grande salle qui donnait sur la cour par laquelle nous étions entrés. Là, il me fit asseoir sur une très belle estrade qui avait été faite pour lui, me dit de l'attendre et partit » (Cortés 1982, 108).

[169] Aussi appelé *tequiacacalli*. *Tequiaque* étant un titre honorifique militaire qui était donné au soldat ayant accompli au moins un grand fait au combat (Duran 1971, 197-8), le port de ce titre était la condition *sine qua non* minimale pour accéder à cette salle (Duran 1971, 199-200).

Dans la *Mapa Quinatzin* en tout cas, la salle où se tiennent les *achcauhtin* donne sur le patio principal, dont elle occupe tout le côté droit (cf. annexe **31**)(Vaillant 1939, 45 ; Radin 1920, 40-1).

La fonction du *tecpilcalli* reste un peu floue. D'après Sahagun (1880, 522), cette salle du palais servait de lieu de réunion pour les soldats nobles ainsi que pour d'autres hommes de guerre ; cependant l'intitulé du paragraphe où il en est question, lui, évoquerait plutôt une fonction plus proche de celle d'un tribunal. Chez Duran (1971, 197) par contre, c'était une salle de réunion pour tous les nobles de rang *pilli* qui se trouvaient au palais.

La salle du *mixcoacalli*, d'après Sahagun (1880, 525), était le point de ralliement des chanteurs, danseurs et maîtres musiciens qui y attendaient les ordres du seigneur du lieu, soit que ce dernier voulût danser, apprendre de nouveaux chants, ou qu'on lui fît la représentation de l'*areyto*[170]de son choix. Tous les instruments de musique (tambours, tambourins, flûtes et grelots en tout genre) ainsi que les ornements et déguisements nécessaires aux *areytos* y étaient entreposés (id.). Gomara (1965, II, 138-9) nous apprend de son côté que Montezuma II ne dédaignait pas, « en guise de passe-temps »[171](bien qu'on doute que la cérémonie n'ait été que récréative), danser en compagnie d'autres nobles, ou que l'on danse pour lui. De telles représentations avaient, au contraire d'autres danses, un caractère fortement privé[172]et se déroulaient à l'intérieur du *tecpan.* Et pour cause : les participants y buvaient plus que de raison (ou que d'habitude) et, la fièvre du spectacle montant, les thèmes des chants entonnés devenaient plus triviaux ou joyeux (id.), genre d'excès dont il ne valait pas mieux faire étalage en public. Une mise en parallèle précise de ce qui précède avec le contenu de la *Mapa Quinatzin* est délicat. Dans l'aile consacrée au culte (cf. page

61, et annexe **31**) on aperçoit en tout cas un *huehuetl* (tambour) dont la volute qui s'en échappe nous apprend qu'il produit du son, et on sait aussi plus généralement que tout rite se doit d'être accompagné par la musique s'il veut atteindre ce que l'on appelle aujourd'hui son caractère performatif. Le commentaire d'Ixtlilxochitl (1965, II, 178), qui suit la *Mapa*, identifie ce segment

---

[170] Les *areytos* étaient des manifestations qui mêlaient chants, danses et musiques. Certains *areytos* étaient typiques de certaines régions, cette identité se concrétisant par des ornements et des déguisements particuliers pour les danseurs, et peut-être aussi des chants spécifiques. Les *areytos* pouvaient avoir lieu en public lors des nombreuses fêtes religieuses, auxquels cas on y dansait avec mesure et gravité, mais ils pouvaient aussi se dérouler dans l'intimité d'un patio d'un complexe palatial, où le maintien était tout autre (Sahagun 1880, 525, 530 ; Pomar 1941, 32-3 ; Gomara 1965, II, 138-9). Sur ce dernier point, Duran (1971, 299) semble dire exactement le contraire.

[171] Selon ses propres termes, que je traduis.

[172] Comme le dit bien Gomara (1965, II, 139) : « Pero en Mejico no bailaban ellas tal baile publicamente ».

du palais d'une manière qui correspond assez bien aux propos de Sahagun et de Gomara (cf. supra), mais il y place aussi les 3 tribunaux respectifs de la triple alliance ainsi qu'une salle apparentée au *teocalco* (cf. pp. 67-71). Ce lien entre rite et musique pourrait bien laisser entrevoir que le *mixcoacalli* s'est trouvé proche ou assimilé à un espace plus cultuel du *tecpan*, en tant que lieu d'attente et de stockage dont les fins rituelles pouvaient s'orienter vers quelque chose de plus récréatif selon le vouloir du seigneur du lieu. Cela dit, le peu de renseignements disponibles à ce sujet doit nous faire considérer ceci comme une hypothèse. Rien de plus, rien de moins.

La salle appelée *calpixcacalli*[173] était le point de ralliement des *calpixque*, fonctionnaires qui veillaient à une levée correcte des tributs, et où, sous la houlette d'une sorte de grand *calpixqui*[174], étaient vérifiés les comptes des tributs figurés sur des documents pictographiques (semblables, par exemple, à la *Matricula de Tributos*), et d'où partaient les instructions faites aux *calpixque* extérieurs au palais. Tous ces livres étaient également conservés en ce lieu. Le *calpixcacalli* a pu aussi désigner un bâtiment qui, dans chaque centre tributaire, faisait fonction de lieu de résidence pour le *calpixqui* et son entourage en même temps qu'il faisait office de lieu d'entreposage des tributs qui seraient envoyés au(x) seigneur(s) concerné(s) et des livres de comptes (Sahagun 1880, 524 ; 1963, 272 ; Duran 1971, 201 ; Oviedo 1959, IV, 220-1 ; Gomara 1965, II, 143, 146 ; Diaz del Castillo 1992, 263). Après la conquête, ce type de bâtiment fut plus que probablement rebaptisé *casa de comunidad* (cf. Zurita 1941, 187-9 ; Cervantes de Salazar 1971, I, 278 ; Torquemada 1969, I, 168), sa fonction semblant s'être plus recentrée sur la communauté locale au détriment du tribut à grande échelle, désorganisé par l'arrivée des Espagnols (cf. Zurita 1941, 187-9). Selon Torquemada (1969, I, 168), qui s'exprime pour la période préhispanique, de tels édifices étaient considérés comme des « maisons royales[175] », symboles et assises du pouvoir qui levait le tribut. Ce dire du moine franciscain semble étayé par la *pintura de Culhuacan* et la *pintura de Iztapalapan*, documents annexes des *Relaciones geograficas* de ces deux villes (cf. Acuna 1986, VII, 22-38) où sont représentées de manière on ne peut plus synthétique les *casas de comunidad* du lieu : pour les deux représentations, on distingue clairement, au-dessus de l'entrée, une bande horizontale où des disques sont disposés à intervalles réguliers (cf. annexe **42**) ; ces franges de *chalchihuites* n'étaient mises que sur des

[173] Aussi appelée *texancalli* . Je n'ai malheureusement trouvé nulle trace de l'étymologie de ce mot dans le *Vocabulario* de Molina.
[174] Selon Ixtlilxochitl (1965, II, 147), ces fonctionnaires étaient trois à Texcoco.
[175] Selon ses propres termes, que je traduis.

bâtiments de la plus haute noblesse ou des temples (pour une discussion plus approfondie de ce sujet, on consultera les pp. 97-101). Les *calpixcacalli*, compte tenu de la diversité des produits qui y étaient entreposés, possédaient certaines dispositions quant à la bonne conservation des tributs : certaines pièces étaient chauffées continuellement, d'autres pas pour maintenir une fraîcheur constante, et enfin d'autres encore se voyaient chauffées graduellement (Sahagun 1963, 272). Les murs en étaient peut-être aussi fortifiés (pour une meilleure isolation ?)(Sahagun 1963, 272).

Espaces de stockage

Le *petlacalco* ou *petlacalli* était un secteur du palais où se voyaient entreposés diverses nourritures et condiments, non immédiatement périssables (maïs, haricots, cristaux de sel, piments, graines de courges, etc.), destinés autant à la consommation journalière des gens du palais, qui consommaient également de nombreux produits frais du jour[176], qu'à la redistribution en cas de famine (Sahagun 1880, 523-4 ; Ixtlilxochitl 1965, II, 266). Selon les dires de Sahagun (id.), « il y en avait qui étaient là depuis 20 ans sans que cette graine s'y fut gâtée ». Le terme *petlacalli* désigne à la base un coffret de vannerie tressé, de taille variable, dans lequel les Aztèques entreposaient tous les objets de leur vie quotidienne, et par extension du sens, le terme a pu aussi servir pour désigner de manière générale tout édifice (ou pièce) destiné(e) au stockage (cf. Berdan 1992, 199). On est comme d'habitude fort peu renseigné sur la situation du *petlacalco* du palais : seul Ixtlilxochitl (id.) nous dit que les réserves de maïs et autres semences du palais de Nezahualpilli se trouvaient près des cuisines (chose fort logique, ma foi), et des quartiers des femmes et du roi, au nord du *tecpan*. Toutes ces denrées ne reposaient probablement pas à même le sol, mais étaient plutôt entreposées dans des sortes de grandes huches rectangulaires ou sphériques en cannes tressées ou en bois, semblables à ce que l'on peut apercevoir dans les annexes **16** et **17**. Lors du pillage d'un entrepôt de cacao de Montezuma II, un témoignage d'Alonso de Ojeda, rapporté par Cervantes de Salazar (1971, I, 377), rend compte de grands[177]conteneurs en osier, badigeonnés[178] au dedans comme au dehors et parfois munis d'un couvercle, qui pouvaient servir à entreposer aussi bien des charges de cacao que du maïs et

[176] Pour un éventail détaillé des plats consommés par un seigneur, on consultera Sahagun (1880), livre 8, chapitre XIII : « Des aliments dont les rois faisaient usages ». Même Louis Willems est enterré. Bravo Bernardino !
[177] Six hommes ne pouvaient en ceindre un seul avec leurs bras (Cervantes de Salazar 1971, I, 377).
[178] De boue, probablement, mais la source ne précise pas (Cervantes de Salazar 1971, I, 377). Concernant les divers types de conteneurs, on consultera les pages 19-21 du présent travail.

d'autres semences. Sahagun (ibid.) nous dit que chaque pièce où était entreposé le maïs renfermait approximativement 1000 *fanegas* (un *fanega* équivaut à 55,5 litres) de grains : autrement dit 55,5 mètres cubes ! Ixtlilxochitl (ibid.) cite un chiffre 4 à 5 fois plus élevé pour le palais de Nezahualpilli ! Assurément, la consommation[179]d'un palais a dû nécessiter des capacités de stockage très importantes, mais on ne sait que penser face à des chiffres si gigantesques. N'oublions pas cependant que les entrepôts du palais n'étaient pas les seuls et que d'autres lieux de stockage, parfois exclusivement consacrés à une seule denrée, existaient en dehors de celui-ci (Gomara 1965, II, 143, 146 ; Cervantes de Salazar 1971, I, 377). Ixtlilxochitl (1965, II, 180) mentionne ainsi, sur la grand-place qui faisait face au *tecpan* de Nezahualcoyotl, des entrepôts qui hébergent les tributs des provinces de Chalco et de Cuauhnahuac.

Tout grand seigneur, de manière à rétribuer ses futurs alliés ainsi que les mérites de ses sujets dans la prodigalité, pouvait aller puiser dans le *teocalco* du palais. Le *teocalco*[180](*teo* est un préfixe qui traduit quelque chose évoquant l'immensité, l'extraordinaire, le merveilleux. *Teocalco* pourrait donc se traduire par « la pièce où se trouve ce qui émerveille »(Graulich 1994, 286)) recelait en fait les objets de luxe que le seigneur du lieu faisait remettre à ses invités. Parmi ces artefacts, on citera : de nombreux objets en or (statues de divinités et autres), en jadéite (ou d'autres pierres semi-précieuses), de très nombreux tissus et vêtements de coton brodés (avec des plumes ou pas) de motifs variés, ainsi que des oeuvres des plumassiers royaux, etc. (Cortés 1982, 108 ; Tapia 1980, 579). Sorte d'aliénation par le don, si on veut. Tous ces produits étaient distribués selon le rang de leurs destinataires : ornements et vêtements étaient des signes forts de reconnaissance sociale, révélateurs des statuts, il n'était donc pas question de distribuer

---

[179] Les chiffres rapportés au sujet de la consommation annuelle du palais de Nezahualcoyotl par Torquemada (1969, I, 167) sont vertigineux : le franciscain cite ainsi le chiffre extravagant de 4.900300 *fanegas* de maïs (qu'il a du mal à croire lui-même, bien que le chiffre soit tiré des livres de comptes du palais et lui soit confirmé par D. Antonio Pimentel, membre de la famille royale de Texcoco. Tous deux ont pu, au demeurant, mal lire les glyphes figurés dans les livres de comptes, puisqu'ils agrègent ainsi un chiffre équivalant à environ 271 966 tonnes de maïs ...). Chiffre aberrant également pour le cacao, dont 2.744000 *fanegas* étaient consommés chaque année (id.). Ixtlxotchitl (1965, II, 266), lui , fournit les chiffres beaucoup plus crédibles de 31600 *fanegas* de maïs et de 243 charges de cacao. Dans leurs grandes lignes, les autres principaux chiffres cités par les deux auteurs entrent plus en concordance : 1600 pains de sel chez Torquemada, 2000 chez Ixtlilxochitl ; 8000 gallinacés chez les deux ; 3200 *fanegas* de chile chez Torquemada et 5000 chez Ixtlilxochitl.

[180] Ce secteur du palais n'est pas nommément cité dans les sources anciennes que j'ai utilisées. Je ne l'ai trouvé en tant que tel que dans l'ouvrage de M. Graulich sur Montezuma II (1994, 286). Andres de Tapia (1980, 579-80), que suit Gomara (1965, II, 160), lui-même copié par Diaz del Castillo (1992, 279), mentionne une salle de ce type dans le *tecpan* d'Axayacatl où les Espagnols étaient logés.

Si Cortés n'en fait pas mention dans ses lettres, c'est peut-être parce qu'il décida, pour des raisons inhérentes à la situation dans laquelle il était alors plongé (cf. Gomara 1965, II, 160), de laisser les trésors découverts intacts, privant les conquistadores de quelques revenus supplémentaires, mais par la même occasion privant son empereur du quint royal qui lui était dû sur ces richesses.

n'importe quoi à n'importe qui. Ainsi, le premier jour de l'arrivée des Espagnols à Tenochtitlan, Montezuma II s'informera auprès des interprètes de Cortés des titres et des statuts des gens de la suite du conquistador[181], afin de leur faire les présents adéquats (Oviedo 1959, IV, 219 ; Gomara 1965, II, 134). Le *teocalco* découvert par les Espagnols au palais d'Axayacatl équivalait à quelques salles, sans plus de précision de la part des principaux rapporteurs (Tapia 1980, 579 ; Gomara 1965, II, 160 ; Diaz del Castillo 1992, 279). Montezuma II, lui, fera montrer aux Espagnols dans le *totocalli* (« la maison des oiseaux », palais annexe du souverain où, entre autress, travaillaient des artisans royaux) 3 pièces qui regorgeaient d'or, d'argent et de pierres vertes (Tapia 1980, 580). Plutôt qu'un véritable *teocalco* dans lequel on puisait pour redistribuer, une phrase du texte d'Andres de Tapia[182](id.) laisserait peut-être penser que ces salles contenaient des bijoux et des ornements uniquement portables par le *huey tlatoani*. Pour Texcoco, Ixtlilxochitl (1965, II, 178) situe une sorte de *teocalco* (la pièce n'est pas désignée nommément) dans l'aile nord du *tecpan* de Nezahualcoyotl, désignée comme étant consacrée à la science et à la musique (on peut en déduire une connotation religieuse (Vaillant 1939, 45)). Concernant les techniques d'entreposages des biens du *teocalco*, on peut imaginer que ceux-ci étaient stockés (comme beaucoup d'autres choses, du reste) dans des cages de bois : Bernal Diaz del Castillo (1992, 497) nous raconte ainsi comment, lors de la mise à sac de riches édifices de la ville de Xochimilco, on retira de somptueux vêtements de ces sortes de cageots[183]; des témoignages d'Alonso de Ojeda, rapportés par Cervantes de Salazar (1971, I, 348, 372) nous disent aussi que ces cages étaient si hautes qu'elles arrivaient aux poutres de soutènement des toits, et assez larges pour y mettre deux soldats.

Dans son énumération des salles du palais, Sahagun ne mentionne pas d'éventuels entrepôts d'armes qu'aurait abrités le *tecpan* (cf. Sahagun 1880, 520-9). Pour Tenochtitlan, des arsenaux[184] sont bien mentionnés aux 4 portes de l'enceinte du *Templo Mayor* par Andres de Tapia (1980, 583-4) et Gomara (1965, II, 156), chaque édifice étant décrit par le témoin le plus direct (Tapia)

---

[181] A qui il pose aussi la question, mais qui lui répond de manière évasive que les gens de sa suite sont tous ses amis et ses compagnons (Oviedo 1959, IV, 219).

[182] C'est une réplique de Montezuma II à Cortés : « Vayanse con estos mios algunos vuestros, é mostrarles han una casa de joyas de oro é aderezos de mi persona »(Tapia 1980, 580).

[183] « [...] nuestro soldatos [...] van a las mismas casas y estando dentro sacando ropa de unas cajas muy grandes de madera, [...] »(Diaz del Castillo 1992, 497). Ceci dit, n'oublions pas que l' « art aztèque » a fourni des exemples « pétrifiés » de réceptacles divers, et que ces derniers étaient tout aussi fonctionnels.

[184] Dans sa très synthétique énumération des édifices du *Templo Mayor*, Sahagun (1880, 182) mentionne un édifice de ce type appelé *tezcacoac tlacochcalco*.

comme un grand édifice surélevé. Mais rien pour le *tecpan* même. On doit se contenter à ce sujet de ce que nous disent Gomara (1965, II, 143-4) et son suiveur Diaz del Castillo (1992, 263-4), à savoir que Montezuma II possédait bien certaines salles d'armes, deux selon Diaz del Castillo, dont des majordomes avaient la charge. Rien n'est dit sur leur localisation, bien que dans le texte de Gomara le paragraphe relatif aux arsenaux se trouve dans une partie du texte qui traite clairement des palais annexes de Montezuma II. Mais ce n'est pas sur ce genre d'indice d'ordre philologique qu'on peut raisonnablement se baser... . On est moins dans le flou en ce qui concerne la ville de Texcoco : le feuillet n°2 de la *Mapa Quinatzin* nous montre, flanquant la droite de la salle d'audience royale, deux salles appelées « dépôts de guerre »(cf. Radin 1920, 40 ; Vaillant 1939, 45). Dans la première est assis le fonctionnaire en charge du reçu et de l'octroi des objets des dépôts (la glose énumère ainsi des chaussures, des rations de nourriture, des boucliers, des chemises de cotons rembourrées, ... mais aucune arme offensive cependant)(cf. Radin 1920, 40). Ixtlilxochitl (1965, II, 179), suivant les commentaires qu'on lui a fait de la *Mapa,* désigne pourtant bien cet endroit comme un dépôt d'armes, un arsenal. En définitive, on ne peut affirmer avec la plus grande certitude que le *tecpan* abritait un dépôt d'armes. Cela reste de l'ordre du probable, mais pas du certain.

Concernant les espaces de stockages en général, le site Tr-65 de Coxcatlan Viejo en a fourni quelques exemples sous la forme de petites pièces rectangulaires de1,3m x 1,6m. On ignore ce qu'elles ont pu receler (Lopez de Molina & Molina Feal 1987, 271)(cf. annexe **35**).

Espace carcéral

Les informateurs de Sahagun (Codex de Florence 1963, 271) et celui-ci (1880, 524-5) nous informent que le *tecpan* était pourvu d'un lieu de détention[185]. On peut, d'après les sources, diviser ces lieux de détention en deux grandes catégories : la première englobe, au propre comme au figuré, ceux que l'on pourrait appeler les « prisonniers de droit commun », et la seconde les captifs de guerre. Les prisonniers de droit commun contre qui on n'avait pas réclamé la peine de mort étaient enfermés dans des cages, dans le *petlacalco* du palais (Sahagun 1880, 524). Mais Duran (1971, 282-3) nous informe d'un autre lieu où ceux-ci pouvaient être enfermés : pour Tenochtitlan il évoque un édifice uniquement destiné à cet usage qui s'était élevé en lieu et place

[185] Les informateurs de Sahagun désignent ce lieu par le terme suivant : *tetlaliloiaio.* On peut y retrouver une parenté avec le verbe *tetlallotia* (« mettre à l'écart », « séparer », « disjoindre ») et le terme *tetlaliliztli* (« emprisonnement », « détention »)(Molina 1944b, 108).

où, à son époque (les années 1570), se trouvait la maison de repos San Hipolito (l'*Antiguo hospital de San Hypolito*, fondé en 1566, voir annexe **30**), c'est-à-dire à plus ou moins 500m à l'ouest de l'enceinte du grand temple (cf. Vela et al. 1995). Ce bâtiment, que l'on appelait *cuauhcalli*[186] ou *petlacalli*, était un grand hall où étaient alignés des cages faites de gros madriers de bois dans lesquelles le détenu entrait par une ouverture située sur le dessus, ouverture qui était ensuite obstruée au moyen d'une lourde dalle de pierre (cf. annexe **43**). Le dominicain (id .) spécifie aussi que les prisonniers y attendaient d'être jugés et qu'ils n'y étaient pas nourris. Sachant cela, on pourrait donc envisager que certains prisonniers condamnés à des peines de réclusion aient été détenus au *tecpan*, alors que d'autres, qui étaient eux dans l'attente d'un jugement, le furent dans un édifice indépendant du palais.

Les captifs de guerre, eux, étaient enfermés dans un bâtiment appelé *malcalli*[187], et Sahagun (1880, 526) raconte qu'on veillait bien à leur donner le boire et le manger (normal car, puisqu'ils allaient être sacrifiés, il fallait qu'ils aient bonne tenue et consistance pour que les dieux soient contents en recevant cette nourriture de bonne qualité[188]). Diaz del Castillo (1992, 215) fait écho d'une situation semblable lors de l'arrivée des Espagnols à Tlaxcala, lorsqu'ils aperçoivent des « maisons de bois faites [clayonnées avec ?] de roseaux, et remplies d'indiens et d'indiennes »[189]qui y étaient enfermés et gavés à des fins sacrificielles. Plus loin dans son récit, il (1992, 898) dit encore qu'on trouvait ce genre d'édifices dans tous les villages. A Tlaxcala encore, Cortés (1982, 91) mentionne un lieu de détention, mais il ne spécifie pas pour quel type de personnes il était destiné, et il ne le situe pas plus qu'il ne le décrit. En définitive, donc, on possède très peu d'éléments qui permettraient de situer un *malcalli*.

III.B.3. Etablissements palatiaux annexes

Sahagun (1880, 523) mentionne dans l'enceinte d'un *tecpan* une salle appelée *cuicacalli* (« maison du chant ») dans laquelle se réunissaient les principaux officiels en charge des écoles *telpochcalli*, et où dansaient, du crépuscule à la nuit, les jeunes gens qui y étaient élevés. Il

---

[186] *Cuauhcalli* pouvait aussi s'écrire *quauhcalli.* A ne pas confondre donc avec la salle des conseils de guerre qui portait également la même désignation (cf. Berdan & Anawalt 1992, II, 224).

[187] *Malli* signifiant « prisonnier »(Molina 1944b, 51).

[188] Comme le fait judicieusement remarquer M. Graulich (1998, communication personnelle), il fallait aussi que ces victimes soient bonnes à manger pour le banquet qui suivait le sacrifice. Pour les assaisonnements, on regardera avec attention l'émission quotidienne de Louis Willems sur la R.T.B.F. .

[189] D'après les termes de Diaz del Castillo, que je traduis. Le fait que des femmes et des enfants se retrouvent dans ce type de cage à prisonniers ne doit pas étonner, puisque quasi tout le monde pouvait être pris comme captif de guerre (Graulich 1998, communication personnelle).

semble à ce niveau que le franciscain soit dans l'erreur : à Tenochtitlan, d'après Duran (1971, 291), cette « maison du chant »s'était élevée à l'endroit où, dans les années 1570, se trouvait la halle des marchands construite par les Espagnols[190]. Le *cuicacalli* de Tenochtitlan ne faisait donc pas partie du *tecpan* de Montezuma II et se trouvait au sud-ouest de l'enceinte du *Templo Mayor*, hors de celle-ci (cf. Vela et al. 1995 ; et annexe **30**). Selon le dominicain (1971, 289-91), le *cuicacalli* prenait la forme d'un ample patio, consacré aux danses[191], autour duquel se trouvaient diverses grandes salles dans lesquelles résidaient les professeurs qui y enseignaient le chant, la danse, l'utilisation des instruments de musique (éléments sine qua non du bon déroulement de tout rite), et où était stocké tout ce qui est nécessaire à cet apprentissage (ornements, instruments, etc...). Le bâtiment servait aussi de lieu de réjouissance pour les soldats *tequihuaque* qui y dansaient en compagnie de leurs courtisanes lorsque les élèves (filles et garçons) étaient absents (id.). Le fait qu'élèves et enseignants soient apparentés au *telpochcalli* et non au *calmecac* (ibid. ; cf. aussi Soustelle 1955, 200-1 ; Calnek 1992, 89-90) confère à l'édifice une touche « roturière » qui le distingue quelque peu, du moins dans mon esprit, de la majorité des établissements palatiaux. C'est ce qui ressort aussi de l'étude de Calnek (1992, 88-90) à ce sujet : le *cuicacalli* drainait en quelque sorte la crème des *telpochcalli*, qui était là soumise à une discipline plus rigoureuse que ce à quoi elle était habituée, et permettait à celle-ci d'engager une carrière militaire plus tôt que prévu en étant parrainée par les soldats expérimentés qui fréquentaient cette « maison du chant ». Pour Texcoco, Ixtlilxochitl (1965, II, 179) mentionne à l'ouest de la grand-place , en des termes marqués par la colonisation, un édifice « qui était l'université, dans laquelle étaient présents tous les poètes, historiens et philosophes du royaume »[192]. L'édifice en question n'est bien entendu pas nommé, ni plus décrit : on se gardera donc de plus de commentaires.

Parmi les établissements palatiaux de Tenochtitlan, il en est deux qui ont particulièrement frappé les Espagnols : ceux où Montezuma II gardait, entre autress, une invraisemblable variété d'animaux. Sahagun (1880, 526) réunit ces deux établissements en un seul qu'il mentionne comme étant une salle du palais, en dépit du bon sens, semble-t-il, en tout cas pour Tenochtitlan aussi bien que pour Texcoco où les sources concordent pour nous dire que ce genre de bâtiment

[190] On peut donc encore aujourd'hui, dans le centre de Mexico-city, en retrouver l'emplacement, entre la rue Madero et celle du 16 septembre (Horcasitas & Heyden in Duran 1971, 291)(cf. annexe **30**).

[191] En pays Tlahuic (Morelos), une effigie d'un dieu de la danse était tenue face à la cour où avaient lieu les danses (Duran 1971, 290).

[192] Selon ses propres termes, que je traduis.

était hors de l'enceinte du *tecpan*[193]. Dans la capitale mexica, Cortés (1982, 134-5), le meilleur témoin, décrit donc un premier palais qui, non content de posséder « des appartements assez vastes pour y recevoir deux grands princes », abritait « 10 grands réservoirs peuplés de toutes les espèces d'oiseaux d'eau du pays qui sont fort nombreuses et toutes domestiquées ». D'après Tapia (1980, 581-2), suivit par Gomara (1965, II, 140-2), s'y trouvaient aussi toutes les autres sortes d'oiseaux, sauf ceux de proie. Les eaux de ces réservoirs étaient douces ou salées selon la variété d'oiseaux qu'elles hébergeaient, et chaque oiseau recevait une nourriture appropriée et spécifique, ainsi que des soins quand il était malade (Cortés id. ; Tapia id. ; Gomara id.). Un personnel nombreux s'occupait de tout cela, changeant l'eau des étangs (au moyen des canoas), nettoyant les nids, mais surtout ce personnel récupérait les plumes des oiseaux, très prisées, avec lesquelles on fabriquait de riches tissus et ornements (Cortés ibid. ; Gomara ibid.). Mais le but de l'entretien de ces animaux n'était pas uniquement cette obtention de matière première, ni entièrement, comme semble le croire Cortés (1982, 135), la délectation que l'on pouvait tirer en observant les oiseaux. Il y a bien sûr un peu de cela, mais on se rappellera que « profane » est un terme qui sied mal à l'univers mésoaméricain. Un tel établissement, comme son proche cousin dont il sera question ici plus bas, devait posséder en fondement quelque chose lié à la mythologie et la religion, bien qu'on ignore quoi. En guise de rappel, on signalera toujours que les cailles (terreurs des récoltes) ainsi que d'autres oiseaux étaient de coutumières victimes de nombreux rituels et sacrifices. On n'oubliera pas de mentionner non plus que cet édifice a abrité une salle réservée à des hommes, femmes et enfants atteints d'albinisme[194] (Cortés 1982, 134-5 ; Tapia ibid.) : prérogative royale quasi universelle que de s'entourer d'êtres hors normes, mais dans ce cas-ci aussi la présence de ces gens n'est pas seulement due à la curiosité et au divertissement. On sait en effet que des albinos étaient sacrifiés lors de circonstances spécifiques, en l'occurrence en cas de famine (type de phénomène dont le spectre a justement hanté le règne de Montezuma II (cf. Graulich 1994, 164)), et mieux valait donc en avoir sous la main, au cas où ... .

La localisation précise de cet édifice est, dans l'état actuel, impossible. On peut raisonnablement penser que, comme le *totocalli* que l'on a pu situer avec plus de clarté (cf. infra), il gravitait à

---

[193] Pour Tenochtitlan, voir en priorité Hernan Cortés (1982, 134-5) et Andres de Tapia (1980, 581-2), et ensuite Gomara (1965, II, 140-2), Oviedo (1959, IV, 221-2), Diaz del Castillo (1992, 264-5, 301, 474) et Torquemada (1969, I, 296-8, 303). Pour Texcoco, voir Torquemada (1969, I, 305) et Ixtlilxochitl (1965, II, 180).

[194] Gomara (1965, II, 142) place erronément ceux-ci dans le *totocalli* . A sa version, on préférera celles de Cortés et d'Andres de Tapia, acteurs et témoins oculaires des événements.

proximité de l'enceinte du grand temple de Tenochtitlan et du *tecpan* de Montezuma II. Diaz del Castillo (1992, 301) signale en tout cas des salles de captivité pour des cailles et des ramiers aux alentours du palais d'Axayacatl, mais il ne précise pas assez son propos pour que l'on puisse avec certitude assimiler celles-ci avec ce qui a été évoqué.

Le second édifice palatial dont il est question s'appelait le *totocalli* : « la maison des oiseaux », non parce qu'il y en avait plus que dans le palais précédemment décrit, mais parce que les oiseaux du *totocalli* étaient considérés comme plus grands et plus nobles (c'étaient des oiseaux de proie)(Gomara 1965, II, 142). Dans ce palais aux nombreux patios et appartements (cf. Tapia 1980, 581-2) se trouvaient, d'après Cortés (1982, 135), confirmé par Andres de Tapia (id.),

> [...] une vaste cour pavée de dalles de couleurs, de manière à former comme le damier d'un jeu d'échecs. Chacune des parties de ce damier avait une profondeur de neuf pieds sur une surface de six mètres carrés, la moitié de chaque avait un toit de dalles en terre cuite et l'autre moitié n'était couverte que d'un filet de lianes très bien fait. Chacune de ces grandes cages contenait un oiseau de proie de la crécelle jusqu'à l'aigle. [...]. Chaque espèce offrait un grand nombre de sujets et sur le toit de chaque cage il y avait un bâton en forme de perchoir et un autre en dessous du filet ; les oiseaux se perchaient sur l'un la nuit ou quand il pleuvait, et sur l'autre quand il faisait beau temps.

Dans de grandes salles (des patios selon Tapia (ibid.)), des cages d'épais madriers de bois renfermaient quantité de mammifères, tous carnivores (Cortés id. ; Tapia ibid. ; Gomara id., Diaz del Castillo 1992, 264-5). Andres de Tapia (ibid.), suivi par Gomara (ibid.) et Diaz del Castillo (id.), nous dit de plus que dans ce complexe étaient entreposées de nombreuses cuves et jarres de diverses tailles qui servaient de refuges à toute sorte de reptiles, de la couleuvre au crocodile. Finalement, Oviedo (1959, IV, 221-2), Gomara (ibid.) et Diaz del Castillo (ibid.) nous informent d'une vaste salle au centre de laquelle se trouvait la chapelle d'une divinité. En citant M. Graulich[195] (1994, 164), on fera ici la même remarque que pour l'édifice précédent concernant la finalité d'un tel rassemblement, à savoir que

> les fauves et les serpents entouraient un édifice où se trouvaient plusieurs idoles que l'on disait représenter les divinités féroces [...] Montezuma s'y rendait pour s'entretenir avec le dieu redoutable par excellence, Tezcatlipoca. Il semble donc qu'à l'instar des hommes, les dieux avaient des naguals, des doubles animaux, qui naissaient en même temps qu'eux et dont ils partageaient le destin. On comprend mieux, dans ces conditions, pourquoi ces animaux étaient nourris de chair humaine, comme les dieux.

On rappellera aussi que les divers types de plumes des oiseaux de proie, notamment celles de l'aigle royal, servaient à la confection des costumes de Guerriers-Aigles[196] (une classe guerrière

[195] Qui puise ses informations brutes chez Diaz del Castillo (1992, 265), Oviedo (1959, IV, 222) et Gomara (1965, II, 143).

[196] Les principales listes de tributs disponibles (*Matricula de Tributos* et *Codex Mendoza*) nous apprennent que les régions tributaires ne livraient aucun costume de Guerriers-Aigles, mais bien des aigles vivants. De ce fait, Gilonne (1995, 268) suppose

d'élite), que la chair de tels animaux pouvaient être consommée en contexte rituel[197], et enfin qu'ils ont pu être utilisés lors de chasses, les Aztèques pratiquant la fauconnerie et l'autourserie (Gilonne 1995, 267-70). Ce complexe palatial a hébergé lui aussi des contrefaits, nains, bossus, etc. (Tapia 1980, 582 ; Cortés 1982, 135)[198], pour les même raisons que l'on a invoquées précédemment (divertissement, car ces gens tenaient parfois compagnie au souverain pour le distraire, mais aussi raisons religieuses puisque l'on sait que des nains étaient sacrifiés en cas d'éclipse de soleil (Graulich 1994, 448). Andres de Tapia dit encore qu'on y entreposait des tissus (un *teocalco* ?).

Torquemada (1969, I, 303) situe le *totocalli* de Tenochtitlan à l'endroit où s'élevait depuis 1524, le couvent de San Francisco, qui se trouvait dans le centre de la ville, mais que je n'ai pu localiser avec précision . Oviedo (1959, IV, 221-2), dont la description du lieu, pour des raisons inconnues, semble incomplète (pour lui le *totocalli* n'est pas un complexe qui regroupe patios et appartements, mais il consiste en une seule et même salle couverte, de 150 pieds de long et 5 pieds de large dans laquelle se trouvent tous les animaux ainsi que l'adoratoire de Tezcatlipoca) situe le *totocalli* à l'intérieur de l'enceinte du *Templo Mayor*.

A Texcoco, un édifice apparenté au *totocalli* ainsi qu'à son autre cousin s'élevait sur la grand-place , en face du *tecpan* de Nezahualcoyotl (Torquemada 1969, I, 305 ; Ixtlilxochitl 1965, II, 180), et Ixtlilxochitl (1965, II, 212) en mentionne un autre dans le bois de Tezcotzinco.

Les seigneurs de la haute noblesse avaient en fait en leur possession, outre le *tecpan*, siège principal de leur pouvoir, d'autres sites palatiaux (comme les deux édifices sur lesquels nous nous sommes attardés, par exemple), dont le nombre variait en fonction de la puissance du propriétaire. Cortés (1982, 134) mentionne ainsi que Montezuma II « avait en dehors de la ville comme au dedans plusieurs maisons de campagne dont chacune était réservée à une distraction nouvelle ». Il serait à nouveau peu juste de suivre le conquistador dans cette unique interprétation de ces lieux marqués du sceau de la nature : on sait que le *tlatoani* devait veiller et entretenir les lieux où se manifestaient plus facilement le sacré (rochers, sources, bosquets,

---

que la confection de tels atours a pu être un monopole des plumassiers d'Amatlan (le quartier des plumassiers, au nord de Tenochtitlan), monopole en corrélation avec les caractères solaires et sacrés de l'animal, des guerriers qui le symbolisaient, et de la capitale mexica.

[197] Pour se mettre en rapport avec l'astre que symbolise l'aigle : le soleil (Gilonne 1995, 269).

[198] Andres de Tapia spécifie clairement que les contrefaits habitaient le complexe palatial, Cortés, lui, est plus flou, parlant « d'une autre maison où ... ». Il est cependant possible que le chef des conquistadores ne mentionne par là qu'un secteur parmi les autres du *totocalli*.

grottes, ravins, etc.)(Graulich 1994, 79-81). Les entretenir ou même carrément les « améliorer ». Un début de confirmation de cela peut être apporté par Ixtlilxochitl qui décrit plus en profondeur les résidences secondaires de Nezahualcoyotl, notamment le bois de Tezcotzinco : celles-ci sont caractérisées par un emplacement dans des écrins de verdure naturels, délimités par une enceinte[199], qui sont ensuite « retravaillés », étendus ou même imités (un peu dans le même ordre d'idées que lorsque le *tlatoani* se faisait représenter en statues des animaux qu'il possédait pourtant en chair et en os)(cf. Ixtlilxochitl 1965, II, 209-12). Le site de Tezcotzinco, situé à flanc de montagne à l'est de Texcoco, présente encore aujourd'hui un complexe regroupant de nombreux bassins artificiels de taille variable (creusés à même le rocher ou dans la terre, les parois et le fond étant recouverts de blocs de pierre et stuqués) reliés par des chemins et des escaliers, des canalisations, des collecteurs de l'eau qui descendait de la montagne, ainsi que des édifices (cf. annexe **44**)(Noguera 1972, 77-83). Tout cela formant autant de réceptacles pour des ablutions, de bains, de fontaines, de refuges sciemment conçus pour une faune aussi bien terrestre qu'aquatique (univers dans lequel le *tlatoani* a pu s'offrir de somptueuses parties de chasse), autant d'échantillons de terrains de natures différentes sur lesquels poussaient plantes utiles, fleurs et arbres odoriférants, d'édifices de culte, de résidences royales etc. (cf. Motolinia 1969, 147-9 ; Ixtlilxochitl 1965, II, 209-12 ; Gomara 1965, II, 144 ; Diaz del Castillo 1992, 267, 301, 474). On est bien loin de l'interprétation des Espagnols, entachée par la Renaissance, où toute annexe du souverain n'a pour but que d'assouvir sa curiosité et son plaisir ; aussi, afin de compléter la lecture de ce chapitre, son entièreté devra être mise en étroite corrélation avec les remarques faites au sujet des jardins-dépendances du *tecpan*, aux pages 53-5.

III.B.4. Chauffage et éclairage

Eclairage et chauffage ont souvent fait cause commune chez les Aztèques, et ce à tous les échelons de la société. B. Paredes (1986, 237, 249), qui a relevé les caractéristiques archéologiques des habitations du commun et de l'élite dans la région de Tula pour l'ensemble du Postclassique, nous apprend que chaque maison ainsi que quasi chaque pièce d'un complexe possède un foyer, le *tlecuilli* (dont on a déjà évoqué la forme générale, cf. page 62), qui fournit lumière et/ou chaleur lorsque le besoin s'en fait sentir. On verra aussi l'annexe **33**, où chaque pièce d'habitation du petit palais de Chiconauhtla se voit pourvue d'un foyer, occupant un

[199] Motolinia (1969, 147-9) et Gomara (1965, II, 144) nous informent que cette enceinte a pu prendre aussi la forme d'une douve

position centrale, proche du mur de fond. Cervantes de Salazar (1971, I, 307) n'évoque pas autre chose lorsqu'il dépeint le palais d'Axayacatl. Chaque *tlecuilli* connaissait bien entendu des degrés de finition et d'élaboration en rapport avec le statut de ses propriétaires (Paredes 1986, 237). En tant que « cœur » de la maison, le *tlecuilli* était un lieu autant domestique que cultuel, qui se voyait offrir de nombreuses libations et autres sacrifices quotidiens, avant que la maisonnée ne commence à manger (Berdan & Anawalt 1992b, 168). Lorsque l'éclairage se devait d'être plus « mobile », les indigènes utilisaient des torches en bois résineux de pin (*ocotl*)[200], soit une simple branche, soit un véritable flambeau du même bois, chaque flambeau étant constitué de plusieurs perches liées entre elles par un cordage (cf. annexe **45)(**Köhler 1995, 485 ; Molina 1944b, 75). Pour un éclairage extérieur de grande intensité, un dispositif semblable au précédent, mais appliqué à une échelle beaucoup plus grande, a pu être mis en œuvre (dans une communauté tzotzil, au début des années 70, des flambeaux géants de ce type dépassaient les deux mètres)(cf. annexe **45**)(Köhler 1995, 485-7). Des sortes de braseros ou de torchères pouvaient être aussi utilisés à cet effet[201]. Selon Sahagun, cité par Köhler (1995, 486), leur diamètre était si grand qu'il fallait deux hommes pour les ceindre avec les bras. Une des illustrations de l'article de Köhler (cf. annexe **45**), issue du codex Vindobonensis, montre probablement un brasero (Köhler 1995, 487-8). Au milieu du patio de la *Mapa Quinatzin* (cf. annexe **31**), en tout cas, on aperçoit bien deux objets de ce type : ceux-ci étaient alimentés de manière permanente, toute l'année durant, par des cités tributaires (cf. Radin 1920, 40-1). Un témoignage d'Ojeda, rapporté par Cervantes de Salazar (1971, I, 372), nous décrit qu'une nuit, environ 150 braseros avaient été allumés dans un patio du palais de Cacamatzin[202]et qu'il y faisait comme en plein jour. On fera remarquer, concernant l'évacuation des fumées intérieures, qu'aucune des sources consultées (archéologiques et autres) ne fournit des informations

---

qui délimitait l'entièreté de la zone.

[200] Petite remarque concernant le combustible utilisé : chez les Aztèques, un topique pour exprimer la barbarie des villes voisines consistait à affirmer que ses habitants s'étaient emparés d'un tel (un noble de préférence), et qu'après l'avoir tué et embaumé, ils l'avaient utilisé comme flambeau pour éclairer les appartements royaux (Graulich 1994, 44 ; cf. aussi Cortés 1982, 88). Connaissant nos lascars ce genre de chose à bien dû arriver, occasionnellement du reste.

[201] Dans son étude sur les modes d'éclairage, Köhler (1995, 487-8) est sceptique concernant l'utilisation de tels braseros car, selon lui, le bois qui y était placé en position horizontale n'était pas efficace pour un éclairage de longue durée. On fera simplement remarquer que les bûches pouvaient être placées autrement qu'horizontalement, et que l'efficacité maximale d'un dispositif tel que la conçoit un occidental a pu être différente de ce qu'en concevait les indigènes. Il faut mentionner d'autre part qu'il existait pour l'éclairage des sites cérémoniels de nombreux braseros, assez bien ornementés (cf. annexe **46**).

[202] *Tlatoani* de Texcoco à l'arrivée des Espagnols. D'après Sahagun (1880, 531), on n'éteignait pas le feu pendant la nuit dans les habitations de l'élite, les temples, le *telpochcalli* et le *calmecac*.

permettant de savoir si cette évacuation a nécessité l'aménagement de dispositifs particuliers (des cheminées, par exemple).

III.B.5. Mobilier

Le mobilier palatial était un peu plus étoffé, mais guère plus, que celui des gens du commun. Les seigneurs faisaient usage de sièges à dossier (*tepotzoicpalli*), en vannerie tressée de joncs, de roseaux ou de feuilles de palme (Gomara 1965, II, 406 ; Sahagun 1880, 513-4). On mentionnera aussi de petits billots carrés monoplaces (*tolicpalli*), d'une hauteur approximative de 20cm, réalisés en bois ou en pierre, qui pouvaient être sculptés et peints. On pouvait les placer aussi sur les estrades (Sahagun id.). Il existait aussi des tabourets à quatre pieds[203], ouvragés de la même manière que les petits billots, ainsi que des coussins de cuir (Cortés 1982, 136 ; Oviedo 1959, IV, 220 ; Gomara 1965, II, 134). Sinon on pouvait s'asseoir à même le sol, qui était recouvert de nattes dans les salles adéquates (cf. infra). Cervantes de Salazar (1971, I, 311) ainsi que Diaz del Castillo (1992, 261) mentionnent aussi une sorte de paravent en bois ouvragé que, lors de ses repas, on plaçait devant Montezuma II pour l'isoler des regards des gens du palais.

Les gens du palais dormaient sur une simple natte, recouverte de tissus, de foins ou d'autres nattes plus fines en guise de matelas (Gomara 1965, II, 140, 406 ; Diaz del Castillo 1992, 253 ; Cervantes de Salazar 1971, I, 347 ; Aguilar 1938, 61). Cervantes de Salazar (1971, I, 316, 347), puisant sans doute dans le récit d'Alonso de Hojeda, nous explique que les grands seigneurs, tel Montezuma II, possédaient, eux, une espèce de petit brancard de bois en guise de sommier, ainsi qu'une épaisse couche de tissus superposés qui faisaient office de matelas. Les couvertures étaient, elles, des étoffes en plumes ou en poil de lapins.

[203] Illustrations en annexe **47**.

III.C. Matériaux et techniques de constructions

Les matériaux ainsi que les techniques de constructions des établissements de l'élite sont grosso-modo ceux employés par le commun, la différence se situant au niveau des qualités et quantités utilisées, et de la finition. Dans les matériaux cités pour l'architecture du commun (cf. pp. 21-6), l'élite a montré une utilisation préférentielle pour les blocs, taillés ou non, de pierres[204](si possible basaltiques, car plus légères), l'adobe[205], les agglutinants de bonne qualité, le bois[206], les terres et gravats de remplissage[207]évidemment et enfin et surtout le stuc. Cette utilisation préférentielle s'est faite en des proportions différentes, les critères d'obtention des matériaux mêlant disponibilité de la matière (suivant la localisation géographique), puissance effective du seigneur, et choix des constructeurs (Paredes 1986, 251-2 ; Codex de Florence 1963, 270-1 ; Smith et al. 1992, 317). Pour ma part, j'ajouterai à la liste très générale mentionnée ci-dessus l'utilisation de matériaux céramiques manufacturés, comme la brique cuite par exemple (cf. infra).

C'est en grande partie à l'usage massif des procédés de stucage que les établissements de l'élite ainsi que les temples ont dû leur aspect somptueux. Le stuc pouvait recouvrir quasi tout[208], permettant de corriger les lacunes du corps de bâtiment : de la plate-forme de soutènement aux sols des différentes pièces, en passant par les murs, la toiture et les patios. Pour couronner le tout, ces recouvrements de stuc étaient le plus souvent polis, à l'aide de polissoirs en pierre basaltique[209], ce qui avait pour effet de donner un aspect luisant à la surface recouverte (Paredes 1986, 251-2 ; Prem 1987, 299 ; Smith et al. 1992, 187-207, 317 ; Brueggemann 1987, 170 ; Codex de Florence 1963, 270-1). Le site d'Acozac nous fournit un exemple de la manière selon laquelle divers matériaux de construction se sont agencés dans un édifice palatial. Pour l'ensemble des vestiges fouillés, on remarque qu'environ la moitié des murs sont constitués uniquement de pierres liées entre elles par du mortier de chaux mélangé à du sable local. Ces murs ne servaient pas de base à une élévation en adobes, comme dans l'architecture commune,

---

[204] Pour la construction des murs et l'habillage de contention des plates-formes, principalement.
[205] Pour la construction des murs, principalement.
[206] Pour les piliers, les linteaux, les éléments de toiture, principalement.
[207] Pour le corps des plates-formes, le surfacement des sols et des toits, principalement.
[208] Pour les murs du *tecpan* de Montezuma II, Gomara (1965, II, 140), suivi par Cervantes de Salazar (1971, I, 316), signale cependant l'utilisation de pierres, laissées apparentes sans revêtement de stuc semble-t-il, telles que le marbre, la jaspe, le porphyre, etc.
[209] Reproduits dans l'annexe **48**. Les objets qui y figurent ont été trouvés à Teotihuacan (Classique), mais ce genre d'objet est utilisé jusqu'à la conquête, au moins. Ce type de polissoir a pour nom *xicaltetl* (Molina 1944a, 76).

mais s'élevaient d'un seul tenant jusqu'à la toiture[210](disparue). Ces murs étaient ceux qui cloisonnaient l'intérieur et l'extérieur de l'espace palatial. Les plus importants, donc. Parfois, dans les parties des murs qui formaient les coins, étaient assujetties des pierres taillées à angles droits[211]. Les autres murs étaient constitués d'adobes. Le tout était stuqué (Brueggemann 1987, 167-70, 173-5). Deux autres sites palatiaux, bien que de moindre importance, confirment à leur échelle l'utilisation préférentielle évoquée ci-dessus, ainsi que ses critères d'obtentions : il s'agit de Cihuatecpan, où c'est de la pierre taillée qui est employée, pour le départ des murs en tout cas (cf. Evans 1991, 83-5), et de Cuezcomate (cf. Smith et al. 1992, 187-209).

Le mode de construction des plates-formes sur lesquelles s'élevaient les édifices de l'élite n'a guère fait appel à d'autres techniques que celles employées pour l'architecture du commun (cf. pp. 26-9)(Paredes 1986, 247, 251). Sur le site de Cuexcomate, les coupes effectuées par les archéologues (Smith et al. 1992, 187-207) dans la plate-forme du petit édifice palatial ne révèlent que de simples remplissages de terre et de pierres, s'appuyant sur les plates-formes construites antérieurement, ces dernières étant construites selon le même principe. Dans ce cas précis, donc, pas de traces de procédés de constructions particuliers comparables à ceux utilisés à Teotihuacan (Classique) et à Cacaxtla (Epiclassique), par exemple.

A Teotihuacan, la construction des grandes plates-formes de l'architecture cérémonielle et palatiale impliquait la réalisation de caissons de remplissage de tailles variables. Ces caissons étaient composés de 4 murs d'adobes ou de pierres cimentées à la va-vite, formant un quadrilatère dont l'intérieur était rempli de gravats, de terre, de déchets céramiques et autres. Regroupés et homogénéisés entre eux par d'autres remplissages, ces caissons finissaient par former le corps de la plate-forme. Ce dispositif pouvait être remplacé par de grosses masses compactes, de volume équivalent, entièrement constituées d'adobes. Un autre moyen était d'utiliser comme caisson les murs de l'édifice précédent qui allait être englouti par la construction de la nouvelle plate-forme, en en bouchant les ouvertures bien entendu (cf. annexe **49**)(Cabrera Castro 1991b, 127-43). Toutes ces techniques, à l'exception des masses en adobes, étaient aussi utilisées à Cacaxtla (Vergara B. de la I. & Santana Sandoval 1990, 39-41). Il

[210] Ce dernier point n'est pas expressément mentionné par l'auteur, qui pourtant le laisse sous-entendre (cf. Brueggemann 1987, 167-70, 173-5). Un simple coup d'oeil sur les coupes transversales du site nous montre de toute manière que la plupart de ces murs égalent ou dépassent les deux mètres de hauteur. Ce ne sont donc plus des socles sur lesquels on effectuait une élévation en adobes (cf. annexe **6**).

[211] Ce type de pierre taillée à angle droit s'appelait *tenacaztli* (Molina 1944a, 96).

est fort probable que les constructions de grande envergure de l'élite du Postclassique récent aient été réalisées grâce à des dispositifs similaires. Bien que des confirmations archéologiques en nombre suffisant soient toujours manquantes[212], un des édifices du site de Tehuacan Viejo fut utilisé comme caisson de remplissage pour la réalisation d'une construction ultérieure (c'est ce qui permit d'ailleurs de conserver les peintures murales dudit édifice, cf. annexe **62**)(Sisson & Lilly 1994, 35).

Selon les études de Valero de Garcia Lascurain (1991, 80 ; l'auteur y puise ses informations des ouvrages de G. Kubler sur l'architecture coloniale mexicaine), de Musset (1991, 279), Monzon (1989, 257), et Contreras & Pilar Luna (1982, 76, 83)(ces quatre auteurs ne précisent pas la provenance de leur information), une technique de construction, employée pour conforter les murs des bâtiments de grandes dimensions sur le terrain marécageux de Tenochtitlan/Tlatelolco, fut d'introduire dans leurs fondations plusieurs rangées de pilotis, plantés verticalement dans la vase[213]. Le feuillet n°19 du livre X du codex de Florence (1979) désigne de telles « vigas del entre suelo » sous les termes de *huehuetsqui* ou *huepantontli*, et atteste de l'utilisation de tels pilotis (cf. annexe **20**). Durant la période coloniale, en tout cas[214]. Car c'est ici que le bât blesse, puisque les seules confirmations archéologiques que l'on possède de ce type de procédé ont été retrouvées lors des fouilles du Templo Mayor (voir annexe **50**), soit, mais toujours en association avec la construction de murs de l'époque coloniale (cf. Contreras & Pilar Luna 1982, 76, 83). De même qu'ailleurs, les constructions préhispaniques ne livrèrent rien de comparable. Etrange. Surtout que, mis à part un commentaire difficilement interprétable avec précision du *padre* Aguilar (cf. pp. 29), aucune des sources historiques et ethnohistoriques consultées ne livre de renseignements à ce sujet. Une confirmation archéologique de ce genre de dispositif dans une couche d'occupation préhispanique serait donc éminemment souhaitable.

Le recours à des matériaux céramiques manufacturés, bien que probablement rare en général, a existé. En effet, à deux reprises, de la brique cuite est signalée par Cortés (1982, 106, 127) : une première fois à Ixtapalapa, où ce sont des briques qui pavent la promenade autour d'un étang

---

[212] Le compte rendu des fouilles du *Templo Mayor*, publié en 1982 sous les soins d'E. Matos Moctezuma (voir bibliographie), ne mentionne rien à ce sujet.

[213] Procédé qui peut en général permettre aux murs, par l'intermédiaire des pilotis, de prendre assise sur une couche de terre plus ferme du terrain.

[214] Dans ce cas précis, n'oublions pas qu'il apparaît dans cette partie du codex de Florence des éléments manifestement d'import espagnol (comme la porte en bois, par exemple), desquels pourraient faire partie ces « vigas del entre suelo ». N'ayant, dans ma documentation, jamais repéré un quelconque procédé similaire dans toute la Mésoamérique, une confirmation archéologique de l'usage préhispanique de ces pilotis me semble nécessaire pour dissiper les doutes légitimes qu'on peut émettre sur sa provenance.

artificiel du *tecpan* de Cuitlahuac, et une deuxième fois sur le marché de Tlatelolco, où des briques sont vendues parmi les autres marchandises. Le même Cortés (1982, 135) mentionne aussi un autre matériau céramique, ce sont les dalles de terre cuite qui couvraient la moitié de chaque cage des oiseaux du *totocalli*. L'archéologie, de son côté, a révélé l'emploi de carreaux de terre cuite (de 56 x 30 x 5cm) pour la construction de deux autels du site cérémoniel de Tizatlan (Tlaxcala)(Garcia V. 1928, 83-4 ; Site internet de Tizatlan 1997, 1).

Dans les établissements palatiaux, lorsqu'on les jugeait nécessaires pour supporter les toitures de salles assez vastes, des piliers ou des colonnes, disposés dans la pièce, renforçaient la capacité de portance des murs. Selon Oviedo (1959, IV, 219), suivi par Gomara (1965, II, 140), les salles qui entouraient un des patios du *tecpan* de Montezuma II étaient plus ou moins carrées et leurs côtés mesuraient environ de 8 à 10 mètres[215]. Pour une telle superficie, on aurait probablement pas eu besoin d'un renfort de piliers, mais on ne possède aucun début de preuve, archéologique ou autre, qui permettrait d'étayer cette affirmation. Par contre, lorsqu'il décrit les ruines du *tecpan* de Nezahualcoyotl, Pomar (1941, 63-4) mentionne des pièces carrées de 20 brasses de côtés (1 brasse = 5 pieds = environ 1m60), qui, elles, étaient soutenues par des piliers de bois, placés de loin en loin. Il nous dit encore que ces piliers reposaient sur des bases en pierres, comme c'est le cas aussi pour les piliers latéraux des portes. Des piliers de bois sont aussi décrits par Oviedo (1959, IV, 222) dans le *totocalli*, tandis que Gomara (1965, II, 141) nous parle de piliers de jaspe d'une seule pièce dans le complexe qui abritait les oiseaux d'eau.

Côté archéologie, vu le peu d'envergure des sites fouillés ainsi que la mauvaise conservation générale du bois, on a peu de choses à se mettre sous la dent concernant les sites de l'élite du Postclassique récent. Sur le plan du petit palais de Chiconauhtla (annexe **33**), on distingue que des piliers supportaient les porches qui faisaient le lien entre les pièces et les patios, mais Vaillant (1939, 43-6 ; 1950, 136-7) ne fait que les mentionner. Le même type d'aménagement a été révélé à Coxcatlan Viejo, sans autre forme de précision, là non plus (Lopez de Molina & Molina Feal 1986, 267). Sur le même site, des colonnes monolithiques sont signalées par l'intermédiaire de Smith et al. (1992, 317). Lors des fouilles du *Templo Mayor*, en 1979, on découvrit à l'entrée de l'adoratoire de Tlaloc les deux piliers d'entrée, dont les bases étaient de 1,11 x 1,44 m. Ceux-ci étaient construits de larges dalles plates en pierre, cimentées par de la

[215] « A la puerta de la sala estaba un patio muy grande, en que habia cient aposentos de veinte e cinco o treinta pies de largo, cada uno sobre si, [...] »(Oviedo 1959, IV, 219).

boue, le tout recouvert de stuc et agrémenté de peintures (Gomez Mont 1982, 233-4)(cf. annexe **51**). Associés à ces deux pilastres furent découverts des restes de bois dont la fonction reste un peu floue aux yeux du fouilleur, qui pense que ces bois ont pu avoir une fonction décorative[216]. Les photos illustrant l'article, ainsi que ce dernier, restant au demeurant fort peu clairs, on se gardera de plus de commentaires. Dans l'adoratoire couronnant la pyramide de Huatusco, les « faux plafonds » étaient supportés par des piliers de bois (Medellin Zenil, 1966, 144-5). Le panorama des informations est donc assez limité pour le Postclassique récent. Néanmoins, si l'on joint les informations éparses en notre possession avec l'étude des supports qu'a faite Margain à Teotihuacan[217], on peut affirmer sans trop se mouiller que les déclinaisons formelles et les combinaisons de matériaux qui ont formé ces supports ont dû être multiples, et ce à toutes les époques. Toutefois, j'aimerais à nouveau attirer l'attention sur la description de Pomar (cf. supra), où il est fait expressément mention de bases en pierres sur lesquelles reposaient les piliers de bois des salles intérieures et des entrées[218]du palais de Nezahualcoyotl. Une question se pose à ce sujet : comment faut-il s'imaginer ces grandes bases de pierres évoquées par le chroniqueur ? D'innombrables représentations provenant des codex[219] nous figurent des entrées d'édifices où les jambages de bois de la porte ne touchent pas le sol, mais semblent reposer sur une portion naissante du mur ou sur ce qui pourrait être un gros bloc rectangulaire en pierre. Si l'on transpose directement cela d'un côté pratique, pareil dispositif a immanquablement dû poser des problèmes de stabilité à la base du pilier, celle-ci reposant à même la pierre, sans assise plus profonde, comme un enfouissement dans le sol par exemple (cf. Gomez Mont 1982, 234). Ici

---

[216] On s'en étonnera au vu de nombreuses représentations dans les codex qui figurent des entrées d'édifices possédant deux épais jambages de bois. Gomez Mont (1982, 234) envisage cette hypothèse, mais la délaisse car, d'après ses estimations, les pièces de bois n'étaient pas assez profondément enfoncées dans le sol pour avoir une stabilité suffisante.

[217] A Teotihuacan, les piliers, de diverses configurations, peuvent posséder ou non une âme en bois. Lorsque c'est le cas cette âme, dont la base est enterrée dans le sol (où elle repose sur des petites plaques en pierre, pour éviter un enfoncement trop important), est entourée de boue mêlée avec des fragments de pierres, le tout est stuqué. Lorsque ce n'est pas le cas, l'entièreté du support est construite en un mélange de pierres et de boue, à même le sol, et le tout est également stuqué (cf. annexe **52**). Des piliers carrés en pierres taillées existent aussi à Teotihuacan, dans le palais de Quetzalpapalotl, par exemple (Margain 1971, 56, 64-7).

[218] Une devinette nahua rapportée par Sahagun (1880, 469) confirme ce type de dispositif pour les piliers latéraux de l'entrée de la maison.« Qu'est-ce qu'une chose qui a des sandales de pierre et s'élève à la porte du logis ? - Ce sont les piliers latéraux de la porte ».

[219] Préhispaniques et coloniales, de l'Altiplano central comme des régions qui l'environnent. Voir *Mapa Quinatzin*, feuillet n°2 (Vaillant 1939, 45) ; Codex de Florence (1963, vignettes 886, 889-90, 982-4, 896, 898, 901, 903, 909) ; Codex Mendoza, feuillet n°69r. (*Antigüedades de Mexico*... 1964, I, 145) ; Codex Ferjévary-Mayer (1992, pl. iv, xxvi, xxx-iv) ; Codex Borbonicus (1974, 32, 38) ; Codex Xolotl (1980, II, pl. viii) ... . Liste non exhaustive. On peut diviser tout ce corpus de représentation en deux groupes principaux : l'un où les édifices sont représentés de face ou en tentative de perspective (avec une réussite plus que variable), et l'autre où les édifices sont représentés en « profil indigène», c'est-à-dire une vue de face dont on a supprimé une moitié.

encore on manque cruellement d'études et d'informations archéologiques pour savoir comment tout cela a pu s'agencer, et l'on se retrouve à nouveau réduit aux suppositions. Ces bases ne seraient-elles pas plus simplement des pierres cernant le pourtour du pilier, le tout stuqué, donnant l'impression que le support repose sur une base rectangulaire? Ou les piliers ont réellement été disposés suivant la manière dont nous les représentent les codex, leur stabilité plus assurée par le poids de ce qu'ils portaient que par autre chose? Ou enfin, supposition la plus séduisante, le support en pierre possédait en son centre une cavité prévue pour accueillir la base du pilier. Cette supposition ne s'appuie, précisons bien les choses, que sur un seul objet, découvert en 1900 au centre de Mexico dans une couche préhispanique de *las calles de las escalerillas*. Il s'agit d'une pierre rectangulaire sans décoration apparente d'à peu près 1m de haut, qui possédait une cavité centrale de 61cm de profondeur[220](Batres 1990, 149). Le contexte est assurément préhispanique, mais c'est la seule certitude que l'on puisse avoir concernant cet objet, le contexte de sa découverte (localisation précise, situation par rapport à d'autres objets, etc.) nous restant inconnus (id.), on ne peut en aucun cas lui attribuer une fonction précise. Tout au plus peut on avancer que cette fonction a pu être la sienne, sur base d'un rapprochement formel encore trop inédit pour se muer en hypothèse valable. Mais bon, l'objet est là...

Abordons maintenant les murs des établissements palatiaux sous un angle plus formel. D'entrée, une petite digression analogique s'impose à notre raisonnement : il va s'agir plus particulièrement ici d'attirer l'attention sur le parallélisme assez frappant entre les représentations d'édifices cérémoniels dans les codex et leur concrétisation dans la réalité archéologique. Loin d'entrer dans les détails, on remarque que la quasi intégralité des temples représentés en codex laissent apparaître sur leurs murs de multiples variations formelles du *talud-tablero* (une partie du mur talutée, suivie d'une partie en saillie). Loin de moi l'idée de prendre ces représentations pour argent comptant : de nombreuses contraintes pictographiques et symboliques les dirigent vers un non-respect des proportions assez évident, et ce à l'intérieur même de la représentation de l'édifice où différentes parties peuvent être disproportionnées (Bertrand 1982, 94-103)[221]. Mais l'essence d'une représentation est de renvoyer à ce qu'elle figure, quelles qu'en soient les formulations esthétiques. En ces termes, on peut essayer d'évaluer

[220]Cf. annexe **53**. La largeur de la cavité n'est pas précisée dans l'article de Batres.

[221] L'étude de J. Bertrand se porte essentiellement sur le codex préhispanique Borgia. Sans passer pour un hérésiarque, je pense ses commentaires sur la disproportion des représentations tout à fait applicables à une large majorité des autres documents pictographiques.

ce rapport à la réalité en se reportant sur 4 exemples de temples postclassiques[222]que nous a livrés l'archéologie : le sanctuaire de Tlaloc, le temple de Huatusco, et les temples de Tepoztlan et de Teopanzolco. Pour le premier, on constate une structure simple en *talud tablero*, ce que j'appelle personnellement la partie en *tablero* étant ici un petit saillant sur lequel s'est conservé le début de l'élévation d'un mur vertical (cf. annexe **51**)(Gomez Mont 1982, 233). Le second a conservé ses murs sur une hauteur dépassant les 8 mètres, et il est aisé d'observer sur ce volume globalement trapézoïdal que les murs forment 3 séries de *talud* superposés, dont l'inclinaison se rapproche de la verticalité au fur et à mesure qu'on se rapproche du sommet de l'édifice. Une mouluration en légère saillie assure la transition entre chaque série de *talud* (cf. annexe **57**). A Tepoztlan (Morelos), un édifice cérémoniel dédié aux dieux du pulque montre un départ de mur en demi tronc de cône, stoppé ensuite par un bandeau en saillie, à partir duquel débute une autre portion de mur, quasi disparue actuellement (cf. annexe **58**). Les deux temples qui couronnent la pyramide de Teopanzolco (Morelos) possèdent eux aussi des murs qui partent en *talud*, qui pour l'édifice de droite sont arrêtés par une saillie des murs(cf. annexe **59**). Le rapport entre représentation et objet représenté est donc concluant sur ce point de vue, le procédé de reconnaissance intellectuelle de ce qui est figuré transitant néanmoins par une amplification graphique des éléments en *talud-tablero*[223]. Amplification difficilement évaluable car dépendante de trop nombreux facteurs (contraintes pictographiques et symboliques, « personnalité » du dessinateur, rapport au modèle réel si il y en a un, etc.).

Sachant cela, on pourrait appliquer le même genre de raisonnement aux représentations de *tecpan* que l'on retrouve dans les codex, celles-ci possédant parfois des murs en *talud* suivi d'une partie en saillie. Mais de nouveaux problèmes se posent. Primo, notre information archéologique limitée ne permet pas de confirmer ce genre d'agencement. Aucun des sites palatiaux du Postclassique récent ne fournit en tout cas un exemple de départ de murs en tronc de cône, et encore moins un quelconque prolongement en saillie. Deuxièmement, les glyphes ou les représentation de *tecpan* ne présentent pas toujours des murs en *talud* suivi d'une saillie. Il y a une grande variation. Et l'on pourra là encore s'interroger à l'infini sur les limites des déterminismes auxquels sont soumises les représentations, sachant que les glyphes qui figurent

[222] On aurait pu aussi citer le temple de *Castillo de Teayo* , site d'influence aztèque dans le Veracruz. Cf. E. Seler 1960, III, 407, pl. 2 ; et annexe **54**. Idem pour la *casa de Moctezuma* , à Cempoala. Cf. J. Brueggemann 1992, 59 ; et annexe **55**.

[223] Notamment concernant la hauteur des départs de murs en *talud* et l'intensité des saillies lorsque deux parties sont superposées.

une maison (ceux du jour ou de l'année du même nom) possèdent eux aussi ce genre de variation, aussi bien dans les codex préhispaniques que de la période coloniale[224]. Sur ce point précis, en définitive, on ne peut se rendre compte que d'une absence quasi complète de canons de représentation plus ou moins précis et homogènes. Ou en tout cas, particularisés. D'un côté donc, on sait que le rapport entre représentation et objet représenté peut être concluant dans une certaine mesure, mais qu'en est-il vraiment de l'analogie qui déplace la question sur le *tecpan* ? Les éléments de réponses sont épars et peu nombreux. On sait tout d'abord, grâce à Cortés (1982, 155), que certaines parties du haut des murs du palais d'Axayacatl pouvaient être en saillie par rapport à ce qui se trouvait en contrebas. Sans plus de précisions. Ixtlilxochitl, dans sa description de l'enceinte du palais de Nezahualcoyotl (1965, II, 175), nous dit qu'elle était talutée jusqu'au tiers de sa hauteur, les 2 tiers restants se redressant à la verticale[225]. Point de vue archéologique, quelques coups de sonde dans les périodes précédant le Postclassique récent dans la région qui nous occupe peuvent aussi nous éclairer quelque peu. Pour l'Epiclassique, le gigantesque palais de Cacaxtla (vallée de Puebla) fournit des exemples de murs en *talud* suivi d'une partie en saillie, *taludes* et parties saillantes n'étant pas d'une grande utilité architectonique : ils sont ajoutés aux murs en dernier lieu, jouant un rôle essentiellement décoratif (cf. annexe **60**)(Vergara B. de la I. & Santana Sandoval 1990, 35, 38-43). A la même période, mais dans le Morelos cette fois, l'édifice B de Xochicalco nous montre plusieurs exemples de *talud*, accolés aux murs des terrasses ou des édifices, où ils encadrent la plupart du temps une voie d'accès (cf. annexe **61**). De nouveau ici la fonction semble plus décorative qu'utilitaire, bien qu'aucun commentaire ne soit fait à ce sujet dans l'article consulté (cf. Hirth & Cyphers Guillen 1988, 122). A Tula, pour le Postclassique[226], les murs du palais de *cerro el cielito* présentent aussi des départs talutés (Marquina 1964, 161). Au Postclassique ancien en tout cas, d'après B. Paredes (1986, 239) qui a étudié les caractéristiques des habitations de l'élite à Tula, les départs talutés de murs sont courants. Dans la même localité, les habitations de l'élite du *Cerro de la Malinche* ont parfois révélé de petites moulurations rectangulaires, entièrement

[224] L'intégralité de ces commentaires se base sur une consultation approfondie des codex Borbonicus, Mendoza, Vaticanus 3738 (Rios), Telleriano Remensis, Aubin, Azcatitlan, Vaticanus 3773, Borgia, Fejèrvary-Mayer, Xolotl, Magliabechiano et la *Matricula de Huexotzinco*. La vérification s'est faite en tenant compte des particularités et divergences, à l'intérieur même de chaque codex et entre eux.

[225] Disposition semblable au *coatepantli* de Tula (Diehl 1989, 17).

[226] Le site concerné fut occupé de manière continue du Postclassique ancien jusqu'à l'époque coloniale, avec d'importants réaménagements durant tout ce temps. L'information maigrichonne que j'ai pu récolter au sujet de ce site ne me permet pas d'attribuer à une période bien précise la construction des murs à départ taluté (cf. Marquina 1964, 161 ; et Diehl 1989, 28).

réalisées en stuc, qui saillaient tout au long de la base de nombreux murs (cf. annexe **41**)(Paredes 1986, 236).

Par ces biais, on peut se rendre compte que certains aménagements, apparentés de près ou de loin au *talud-tablero* et réalisés sur l'extérieur des murs, ne sont pas étrangers aux complexes palatiaux des périodes antérieures, ni aux édifices cérémoniels du Postclassique récent. Mais cela ne suffit pas à certifier quoi que ce soit au niveau des établissements de l'élite de la période qui nous occupe. Tout juste une supposition logique de continuité architecturale se voit-elle accréditée... . Sa forte probabilité doit encore se voir confirmée par un rapport de fouilles exhaustif d'un site palatial digne de ce nom.

On conclura cette partie sur une petite remarque concernant la construction des palais : pour la main d'œuvre, on pouvait à loisir puiser dans les populations tributaires (rappelons ici que le tribut pouvait se payer en biens (*tlacalaquilli*) ou en corvées (*tequil*) (Offner 1983, 104)), tandis que les maîtres d'oeuvre étaient des nobles de haut rang, versés dans l'art de la construction. Ixtlilxochitl (1965, II, 174) nous rapporte ainsi que les maîtres d'œuvre du palais de Nezahualcoyotl à Texcoco furent Xilomantzin et Moquihuitzin, seigneurs de Colhuacan et de Tlatelolco, ces deux derniers étant épaulés comme il se doit par le seigneur du lieu.

Ornementations

Nous abordons maintenant la partie consacrée à l'ornementation d'un complexe palatial. Avec l'utilisation de termes tels qu' « ornementation » et « décoration », on rappellera et soulignera avec force l'évidence qui veut qu'en Mésoamérique couleurs et thèmes iconographiques ne renvoient pas entièrement à eux-mêmes, mais plutôt à une vaste palette de significations symboliques et religieuses. Une couleur ou un thème iconographique ne sont pas employés gratuitement, ce qui n'exclut bien évidemment pas qu'un effet, que nous qualifierions d'esthétique, soit recherché et apprécié. Aussi l'excès serait de voir exclusivement dans chaque manifestation décorative des éléments symboliques qui renverraient à un système, dont par ailleurs seuls certains vestiges nous seraient encore accessibles. Considérant les deux facettes de ce problème, on se rend compte encore que son insolvabilité est l'écho de deux faits qui se recoupent :

- premièrement, le domaine n'est connu, appréhendé et étudié que de manière fragmentaire.

- en partie à cause de cela, le chercheur a tout loisir (souvent inconsciemment) de modifier selon ses canons de recherches l'hybride qui va fleurir sur cette notion.

Quoi qu'il en soit à ce sujet, on rappellera en tout cas que l'ornementation d'un édifice fut révélatrice des statuts de ses habitants[227].

Recouvrements peints

Cette partie prend comme point de départ les informations contenues dans la glose nahuatl du codex de Florence (1963, 270-1), consacrée au *tecpancalli*. Celle-ci nous révèle, à sa manière bien particulière, que le *tecpan*, entre autress choses, est

> [...] ; a red house. It is a red house, an obsidian serpent house. It is an obsidian serpent house, a painted house. It is a painted house-painted. It is wonderful, of diverse striped colors, of intricate design, intricate[228].

Avant de passer à l'exploitation proprement dite du contenu de cette glose, il est important de spécifier l'intensité, ainsi que les localisations, de l'ornementation qu'un complexe palatial a pu posséder. Les murs extérieurs, en tout cas, sont principalement des surfaces stuquées et polies, d'un blanc brillant. Pour la plupart des palais et des temples, une ornementation extérieure a existé, bien sûr, mais elle est finalement plutôt sobre par rapport à celle qui a pu se trouver à l'intérieur des édifices (Boone 1985, 178-80)[229]. L'ornementation extérieure (revêtements peints et autres) se localisait surtout sur la base, talutée ou non, des murs, autour des entrées, et sur les éventuels panneaux décoratifs que le haut des murs a pu comporter (cf. infra)(id.).

D'une manière générale, l'évaluation de la portée symbolique d'une seule couleur tient du casse-tête, et surtout elle prend beaucoup de place. Pour le rouge, on s'en tiendra donc ici à débiter les généralités d'usage (en se rappelant la remarque faite plus haut en ce qui concerne l'interprétation des couleurs), à savoir que cette teinte a pu entre autress renvoyer chez les Aztèques au sang sacrificiel, matière précieuse par excellence car motrice de l'univers et garante de l'alternance. A ce titre, le rouge a donc pu embrasser une vaste palette de significations, parfois ambivalentes, relatives à toute matière précieuse. Cette couleur a pu aussi renvoyer à un

---

[227] On rappellera ici une anecdote reprise dans l'ouvrage de M. Graulich (1994, 202) : «[q]uatre Chalcas vinrent à Mexico pour dénoncer les dirigeants de la capitale provinciale de Tlalmanalco [...][;][i]ls les accusèrent de distribuer des armes et d'habiter des demeures trop belles pour des vassaux ». Le surlignage est de mon fait.

[228] Traduction du nahua vers l'anglais par Dibble et Anderson (cf. codex de Florence 1963, 270-1).

[229] E. Boone base son étude à ce sujet sur les ouvrages de Motolinia, Gomara, Diaz del Castillo et Duran ; sur les codex Aubin, Borbonicus, Azcatitlan, Ixtlilxochitl, Mabliabechiano, Mendoza et Telleriano-Remensis ; ainsi que sur des travaux de synthèse sur les fouilles du *Templo Mayor* qui eurent lieu au début des années 80 cf. Boone 1985, 183-8). Cet auteur omet de consulter

point cardinal, sans qu'on puisse avec certitude savoir lequel (à ce sujet, cf. Feldman 1974, 140-1 ; Baird 1985, 138-41, Nicholson 1985, 145-7). Le rapport entre la couleur rouge et l'établissement palatial est confirmé archéologiquement, dans la mesure de nos moyens, pour le Postclassique récent, mais il faut savoir que ce rapport concerne en tout cas aussi les sites cérémoniels contemporains, ainsi que les constructions cérémonielles et palatiales de la période précédente. Au moins. Nous évaluerons cependant ici des données plus particulières aux établissements palatiaux. A Cuexcomate, le petit palais a révélé certains sols, stuqués, qui étaient peints en rouge (Smith et al. 1992, 191-7, 307). A Cihuatecpan, ce sont des bases de murs stuquées qu'on a retrouvées peintes en rouge, exclusivement celles qui environnaient le petit patio. D'après la reconstitution donnée par l'archéologue[230], cette peinture ne couvrait pas l'entièreté des murs, mais consistait en un bandeau de couleur qui parcourait la base des murs extérieurs (cf. annexe **8**). Les sols du palais étaient pour la plupart stuqués, mais ne portaient pas de traces de peinture (Evans 1991, 84-5, 89). L'utilisation de peinture rouge est signalée au palais de Coxcatlan Viejo, sans autres formes de précision (Lopez de Molina & Molina Feal 1986, 271). Pour le Postclassique ancien, les sites *toltec house* et *toltec palace*[231], fouillés à Tula par D. Charnay à la fin du XIXème siècle, livrent des exemples de complexes palatiaux où les sols de certaines pièces sont peints en rouge (Baird 1985, 115 ; Dielh 1989, 14-5). A Tula, toujours, des traces de peinture rouge (en majorité) et bleues sont retrouvées sur la façade avant d'un des bâtiments les mieux réalisés du groupe central d'*el cana* (l'édifice VI)(Healan 1989, 108-11). Comme l'on ne conserve que le départ des murs, impossible de dire si cette coloration s'est étendue sur l'entièreté de la surface de la paroi. A partir d'un panorama aussi fragmenté, il serait peu censé et difficile d'établir quelques généralités concernant ces recouvrements de peintures. Mais en regard des données que l'on possède, il me paraît néanmoins intéressant de signaler que ce n'est jamais l'intégralité du complexe qui se voit accorder ces attentions décoratives, mais seulement une partie . Quant à savoir à quoi elle a bien pu correspondre, une réponse précise est impossible, mais il est clair en tout cas que des efforts décoratifs étaient de préférence réalisés en des zones du palais qui nécessitaient, pour quelque raison que ce soit, un certain lustre, un certain prestige (les chambres des personnages les plus importants, les salles d'audiences ou de réunions

---

deux descriptions des plus éloquentes concernant les aménagements du *Templo Mayor*, et qui auraient abondé dans le sens de ses propos : il s'agit de celle de Cortés (cf. 1982, 130-1) et de celle d'Andres de Tapia (cf. 1980, 584).

[230] On rappellera que le détail de la fouille n'a pu être consulté.

[231] Voir annexe **74**.

des grands notables, par exemple). Cette remarque est généralement applicable aux autres types d'ornementation dont il sera question. Pour en revenir à l'utilisation de la couleur rouge dans des contextes palatiaux et cérémoniels, Boone (1985, 181-2) juge celle-ci préférentielle et prédominante non seulement dans la région qui nous occupe durant tout le Postclassique, mais aussi dans les basses terres mayas au Classique, et en Oaxaca au Postclassique (cf. aussi Paddock 1985, 107-9 ; et Baird 1985, 118). Cette préférence et cette prédominance s'appliquent il est vrai pour l'Oaxaca postclassique[232], mais on nuancera quand même ses propos pour l'Altiplano central postclassique, où la palette est nettement plus variée, en tout cas dans les exemples connus des peintures de sites cérémoniels (on consultera à ce sujet Villagra 1971, 148-55 ; Baird 1985, 115-24 ; Nicholson 1985, 146-61 ; et Wilmet 1989, 56-117). Il est exact, cependant, que par rapport à d'autres pigments (notamment les jaunes et les bleus), le rouge est celui que l'on a pu se procurer en grande quantité le plus facilement (c'était en général un simple oxyde de fer)(Boone 1985, 181-2). Et, selon E. Boone (id.), si un élan décoratif devait se faire, c'était par l'intermédiaire de cette couleur qu'il se concrétisait en premier lieu. Mais lorsque l'on sait qu'une société comme celle de l'empire mexica a pu se permettre un accès à une grande diversité de ressources matérielles et humaines, grâce à la centralisation et la variété du tribut, cet argument « économique » (qui joue finalement sur ce qui est disponible en première nécessité) perd de son impact.

Les revêtements peints sur les murs intérieurs des pièces de complexes palatiaux nous sont attestés, pour Tenochtitlan en tout cas, par les écrits d'Oviedo (1959, IV, 219), de Gomara (1965, II, 140) et de Cervantes de Salazar (1971, I, 316). Pour appuyer ces informations, et concernant les thèmes iconographiques qui ont pu être exploités dans ces peintures, l'archéologie du Postclassique récent ne fourni qu'un exemple, sur lequel nous reviendrons. Pour l'instant un coup de sonde dans les périodes antérieures est susceptible de jeter une certaine lumière (fragmentaire) sur ce problème. Ainsi pour Tula, au Postclassique ancien[233], on possède un commentaire de D. Charnay (cité par Baird 1985, 115), concernant le complexe résidentiel appelé *the toltec palace*, qui fait état de certains murs couverts «de rosettes, de palmes, de figures géométriques rouges, blanches et grises réalisées sur fond noir ». Vu le succès général des

[232] Cf. J. Paddock 1985, 107-9.

[233] Concernant Tula, je préfère dans ce cas précis laisser de côté les peintures murales et les frises découvertes dans le *palacio quemado* , pour la simple raison que le caractère résidentiel de ce dernier est loin d'être prouvé de manière satisfaisante (cf. Diehl 1989, 26).

décorations « géométriques »[234], comme motifs principaux aussi bien qu'en support de scènes figuratives, ainsi que leur grand conservatisme[235]en Mésoamérique, on ne peut que supposer que d'une manière ou d'une autre, ce genre de configuration a pu se retrouver dans nos palais du Postclassique récent. Il me paraît cependant peu probable que les thèmes iconographiques qui furent exploités dans les complexes palatiaux de grande importance en soient uniquement restés à des motifs décoratifs « géométriques ». Pour appuyer cette impression, on citera ici les peintures retrouvées sur le site de Tehuacan Viejo (Postclassique récent, Puebla). Il faut d'entrée préciser que la petite salle longitudinale où furent retrouvées les peintures se soustrait à l'assignation d'une fonction pré fonction précise : fait-elle partie intégrante d'un complexe cérémoniel, d'un complexe palatial ? On ne sait trop puisque cette découverte a été réalisée par le biais d'un puits de sondage, et, bien que les vestiges alentours soient imposants, on a aucune idée de leur nature plus précise puisque rien n'a encore fait l'objet d'une fouille intensive (cf. Sisson & Lilly 1994, 33-4, 43-4). Les murs de cette pièce étaient peints, entre autress, d'une série de boucliers[236]derrière lesquels se croisaient des javelines et des bannières (voir annexe **62**). De telles peintures semblent avoir opéré une sorte de « permanence par l'image », puisque de réels boucliers purent être accrochés sur le mur, recouvrant en même temps les peintures : on a en effet retrouvé au dessus de chaque peinture un petit trou de fixation destiné à cet usage (id., 35). La fonction précise de la pièce, on l'a dit, reste floue à l'heure actuelle : on ne peut qu'avancer diverses suppositions, sans aucune possiblité de les étayer, comme celle par exemple d'une salle d'entreposage d'armes cérémonielles (ibid., 43).

Sur l'iconographie des peintures des palais, toujours, on pourrait par analogie citer les peintures murales du palais de Cacaxtla, qui nous présentent[237]des combats, forts probablement historiques, entre des personnages mexicains et d'autres de souche maya. Celles-ci font peut-être allusion à une guerre rituelle. D'autres font une claire allusion à une royauté bicéphale où cohabitent un pouvoir autochtone (associé à la représentation d'un homme-jaguar) et un pouvoir

[234] En fait, cela allait des motifs en escaliers aux coquillages vus en coupe, en passant par les volutes géométrisées disposées en enfilade et de nombreuses autres choses encore, comme des damiers rectangulaires de couleurs différentes (sur les colonnes déjà mentionnées de Tizatlan, et à Ocotelulco, par exemple). C'est pour cela que j'ai placé le terme entre guillemets, sa signification directe renvoyant par trop à quelque chose d'anguleux pour être conforme à la réalité.

[235] On peut se convaincre de tout cela par de simples regards sur les codex préhispaniques, sur l'iconographie des poteries, ainsi que sur les rares peintures murales du Postclassique récent que nous ont laissées les sites cérémoniels.

[236] Leur iconographie renvoie de manière générale au dieu Xipe Totec (« notre seigneur l'écorché »), mais ce sujet n'ayant pas encore fait l'objet d'une publication et d'une discussion détaillée, on s'abstiendra de tout commentaire superflu.

[237] D'une manière mêlant un certain réalisme avec, toujours, des contraintes idéologiques et symboliques.

extérieur (associé à la représentation d'un homme-aigle). D'autres peintures furent encore découvertes, il en sera question plus loin. La grande majorité des peintures ne se situent par contre pas à l'intérieur des pièces, mais plutôt sur les pourtours en *talud* des mur des patios, sur les piliers entourant ces derniers ou sur les murs qui forment les couloirs d'accès (Vergara B. de la I. 1990, 14-6 ; Pelaez Bonilla & Torres Martinez 1990, 77-8). A propos de l'iconographie, un témoignage plus direct nous provient des différents échos de la Chronique X, repris dans l'étude de 1994 de M. Graulich (cf. pp 99 et 442-3), où il est dit que pour l'intronisation de Montezuma II, 14 salles furent entièrement repeintes de diverses manières[238], mais surtout qu'une salle fut recouverte de peintures illustrant la grandeur de Tenochtitlan ainsi que des provinces qui avaient été invitées à la cérémonie. Donc fort probablement, en tout cas, des thèmes martiaux (conquêtes, par exemple) et sacrificiels. A Cacaxtla, conjointement aux représentations guerrières, on put aussi découvrir une iconographie assez diversifiée comprenant des personnages et animaux mythiques, ainsi que des éléments de la faune et de la flore qui durent être significatifs. Il faut signaler aussi qu'une bonne moitié des peintures murales découvertes le furent dans des zones du palais spécialement dévouées au culte (le *templo rojo* et le *templo de venus*)(Pelaez Bonilla & Torres Martinez 1990, 77-8 ; Vergara B. de la I. 1990, 14-6).

Le passage de la glose qui désigne le *tecpan* comme une « maison-serpent d'obsidienne » reste énigmatique à mes yeux. Le petit commentaire trouve en tout cas un écho direct dans la vignette 886 du codex, probablement réalisée postérieurement au texte et d'après celui-ci (cf. Thouvenot 1994, 25-6), où un serpent d'obsidienne est représenté sur le linteau de la façade composite (cf. annexe **2**). Quel pouvait être le rapport entre un serpent d'obsidienne et la décoration d'un tecpan[239] ? Cet animal mythique aurait-il un lien particulier avec le monde des couleurs ? La question reste non résolue.

Continuant l'exploitation de la glose nahua du codex de Florence, on s'attardera sur le court passage nous disant que le *tecpan* est un lieu où se trouvent « diverses couleurs disposées en bandes ». Ceci peut nous renvoyer à la représentation de certains édifices dans le codex Mendoza [240] et dans le Telleriano-Remensis[241]où les jambages portent, sur leur partie inférieure, plusieurs

---

[238] « [...]salas[...], pintadas de mucho genero de pinturas,[...] »(Tezozomoc 1944, 415).

[239] E. Boone (1985, 180) propose un lien avec le 4ème souverain aztèque , Itzcoatl (« serpent d'obsidienne »). Je ne vois pas pourquoi un empereur particulier pourrait être mis en rapport particulier avec la décoration des palais.

[240] Un des temples de la pyramide de Tlatelolco, un temple des Cenzonhuitznahua, ainsi que le *calmecac* et le *cuicacalli* (cf. Codex Mendoza 1992, III, pl. 10r, 19r, 61r). Les trois derniers édifices sont visibles en l'annexe **69**.

[241] Cf. Codex Telleriano Remensis 1964, 269, 273, 287, 297.

bandes de couleurs, placées en succession horizontale. Les couleurs utilisées sont le vert, le jaune, le bleu, et le rouge. Ce genre d'aménagement possède un pendant archéologique direct, en l'occurence les peintures retrouvées sur des piliers et des jambages du site postclassique de Tehuacan Viejo (cf. annexe **62**). Bien que, on le rappelle, la fonction de l'édifice reste un peu floue, on peut observer que chaque jambage et chaque pilier s'etait vu appliquer un recouvrement peint consistant en 9 bandes de couleurs, disposées horizontalement (Sisson & Lilly 1994, 40-3). Des peintures murales du Postclassique ancien retrouvées à Tula sur les murs du grand vestibule, sur les murs d'un couloir à l'est de la pyramide B et sur un mur à l'est de l'édifice 1(cf. annexe **63**)[242]peuvent aussi être apparentées à cet aménagement. Ces peintures consistent en une succession horizontale de bandes de diverses couleurs. L'ordre de succession des couleurs y est différent dans chaque cas. Il est certifié dans un cas que ce type d'ornementation est intervenu dans une scène figurative, la sandale d'un personnage apparaissant dans le haut de la dernière bande de couleur (incomplète). L'une des autres peintures a pu servir le même genre de disposition, la dernière bande supérieure étant incomplète et déjà de loin la plus large. On ne possède aucune information sur la troisième peinture (Baird 1985, 124). Les significations possibles (si il y en eut) de ce genre d'étagement horizontal des couleurs sont mal connues. Le seul indice valable que l'on peut obtenir concernant ce problème provient du feuillet n°1 du codex Vaticanus A, qui nous représente la superposition de divers cieux, au sommet desquels réside Tonacatecutli (Ometecutli), pôle masculin de l'entité créatrice. L'étagement de ces divers firmaments y est représenté par la superposition horizontale de bandes de couleurs différentes (cf. annexe **64**)(Seler 1961, IV, 22). Chaque couleur est en relation plus ou moins directe avec les attributions de la strate qu'elle personnalise (ainsi, par exemple, le 4ème ciel consacré au soleil est concrétisé par une bande de couleur jaune ; le 5ème consacré à la déesse des eaux vives, Chalchiutlicue, est représenté par une bande verte, couleur du jade, et donc de l'eau)(Seler 1961, IV, 23). Pour une discussion plus approfondie de chaque attribution, on consultera Seler (1961, IV, 21-5). Le feuillet n°2 du même codex dépeint quant à lui les 9 strates qui composaient l'inframonde, à qui le même principe de composition semble avoir été appliqué, mais dans une moindre mesure cette fois-ci (cf. annexe **64**)(cf. aussi Seler 1961, IV, 17-21). L'allusion du codex de Florence ainsi que les peintures murales et des codex font donc ainsi peut-être référence à un

[242] Les édifices qui composent le site de *Tula grande* (en fait, le centre de Tula) ont en grande partie une fonction cérémonielle, et lorsque celle-ci n'est pas clairement attestée, la fonction résidentielle ne l'est pas non plus (Diehl 1989, 26).

étagement, qu'il soit cosmique ou de l'inframonde[243], le procédé de composition permettant en définitive de situer ou tout au moins de signaler que la scène dans laquelle il est utilisé ne se déroule pas sur un plan proprement terrestre. Voire encore de spécifier aux visiteurs à quelle strate correspondait symboliquement la pièce dans laquelle ils entraient : c'est l'hypothèse formulée (mais pauvrement étayée) par Sisson & Lilly, au sujet des peintures des piliers et jambages de Tehuacan Viejo, dans leur article de 1994 (41-2). Ou encore, plus simplement et directement, de représenter les strates dont l'univers indigène était constitué. Il faut cependant garder à l'esprit que, même si les suppositions de cet ordre sont intéressantes, elles n'en restent pas moins fondées sur des éléments fragmentaires et que le peu d'homogénéité retiré de ceux-ci pourrait être dû à une heureuse coïncidence formelle entre ces derniers, voire à une surinterprétation de ma part.

Il existe un autre motif où des bandes de couleurs se trouvent alignées, mais de manière verticale cette fois. Il s'agit ici d'une alternance de bandes de deux couleurs différentes, qu'on a retrouvées sur les piliers du sanctuaire de Tlaloc, par exemple. On peut y observer dans la partie inférieure une succession de bandes bleu foncés et blanches qui, d'après Matos Moctezuma (évoqué par Wilmet 1989, 76), a pu suggérer la pluie. On peut mettre ce genre de disposition en rapport avec les panneaux du fronton du temple de Tlaloc (et d'autres non spécifiés) qui figurent dans le codex Borbonicus (1979, 24-5, 32, 35) et le codex Mendoza (1992, III, 27r., 64r.): 4 bandes bleues, placées verticalement et à intervalles réguliers, dans la partie supérieure de la façade (cf. annexes **51** et **65**).

Enfin, autre possibilité encore concernant ces « diverses couleurs disposées en bandes », on évoquera les décors peints à l'extérieur des murs de certains petits temples de l'enceinte du *Templo Mayor* (les deux temples rouges et le temple H) où l'on distingue « [...] des dessins en forme de pyramide tronquée très étirée, faite de deux bandes obliques de couleurs contrastées (rouge et blanc donc) et qui se rejoignent deux par deux, à leur sommet, en s'amincissant [;][c]haque couple est séparé de l'autre par un espace »(citation de Wilmet 1989, 59)(cf. annexe **66**). Ce genre de motif s'est retrouvé aussi sur des reliefs en pierres ainsi que sur certains codex ; quant à leur hypothétique signification, elle n'est pas connue (Wilmet 1989, 59-60, 65).

[243] C'est aussi l'hypothèse formulée par Sisson & Lilly dans leur article sur les peintures des piliers et jambages de Tehuacan Viejo (cf. 1994, 41-3).

On soulignera en définitive que le caractère trop général de ce passage de la glose du codex de Florence nous laisse une très grande marge d'interprétation, qui permet d'un côté de passer au crible la plupart des solutions connues, mais qui de l'autre ne permet pas vraiment d'en distinguer une (ou plusieurs) parmi les autres. Bref, on se retrouve avec un ensemble de propositions ouvertes, coupable de ses inhérentes imprécisions et perméable à n'importe quel argument. L'ensemble des propositions évoquées pourrait très bien, du reste, ne pas se recouper avec ce que ce passage de la glose voulait désigner aux lecteurs. Impossible à savoir.

Recouvrements textiles et végétaux

Abandonnant l'exploitation de la glose du codex de Florence, on s'attardera maintenant sur les aménagements décoratifs qui, outre les peintures murales, ont pu se retrouver à l'intérieur des établissements palatiaux. On peut premièrement citer les pièces de tissus qui étaient fixées aux murs de certaines pièces (Gomara 1965, II, 132, 140-1, 406 ; Diaz del Castillo 1992, 253 ; Cervantes de Salazar 1971, I, 307, 316 ; Ixtlilxochitl 1965, II, 178-60)[244]. Confectionnées en coton, en plumes ou en poils de lapins, elles n'ont pas recouvert toutes les salles du palais, loin s'en faut. Comme le fait remarquer Diaz del Castillo (id.), seul Cortés possédait, dans le palais d'Axayacatl, une pièce tapissée de la sorte. Cervantes de Salazar (1971, I, 316) spécifie quant à lui que toutes les chambres n'étaient pas tapissées. Au vu de la valeur de ces pièces d'étoffes (tissus et autres sont en général monnaies d'échanges, mais en plus ils sont des marqueurs forts du statut de leur possesseur[245]), on peut supposer avec raison que seules les chambres des personnages les plus importants, ainsi que d'autres pièces devant répondre (pour quelque raison que ce soit) aux exigences d'un certaine ostentation, en furent pourvues. Ces recouvrements de tissus pouvaient être aussi coutumiers des lieux de culte, comme nous le spécifie à de nombreuses reprises Diego Duran (1971, 74, 84, 98-100, 118-9, 240). L'aspect général et l'iconographie[246]de ces étoffes reste mal connue, les exemples présentés en annexe **67** l'étant par défaut. Rien n'est spécifié concernant leur mode d'attachement. Pour le couronnement de Montezuma II, les divers échos de la Chronique X, recueillis par Graulich (1994, 90-1, 442-3), nous spécifient aussi que les murs pouvaient se voir appliquer des rondaches, et que les sièges

[244] Cf. aussi une allusion indirecte de Cortés (1982, 125).
[245] Bien que l'allusion soit grossière, le fait de posséder de telles tapisseries dans son logement correspondrait aujourd'hui à tapisser sa chambre avec des billets de banque. Quoi qu'il en soit, le prestige ostentatoire retiré de tels aménagements dut être certain.

pouvaient être recouverts de peaux de jaguars[247]. Enfin, la plupart des éléments mobiliers, et aussi les estrades et les banquettes(cf.infra), ont pu être recouverts de pièces de tissus ou de petites nattes appropriées, qui pouvaient être peintes (*alauacapetlatl*)(cf. annexe **68**)(Cortés 1982, 128, 136 ; Sahagun 1880, 514 ; *Relacion de Cholula* in Acuna 1985, V, 143 ; Gomara 1965, II, 134 ; Diaz del Castillo 1992, 261).

Des nattes, aussi, recouvraient les sols de certaines pièces des complexes palatiaux (Cortés id. ; Gomara 1965, II, 132, 140, 406 ; Aguilar 1938, 61 ; Cervantes de Salazar 1971, I, 307, 316 ; cf. aussi le feuillet 69r du codex Mendoza, où des nattes sont clairement visibles dans chaque pièce. annexe **37**). On fera à ce sujet la même remarque quant à leur répartition dans le palais, quoique atténuée puisque les nattes sont des objets beaucoup plus banals. Chaque chambre ou chaque pièce couramment fréquentée a dû en posséder un revêtement en quantité utilitaire, mais il serait étonnant que les zones de stockages en soient abondamment pourvu. On signalera à cet effet ce qui est peut-être le fruit d'une coïncidence (si c'est le cas, elle est de toute manière la bienvenue), à savoir que dans la *Mapa Quinatzin*, la glose nahua correspondant à la salle d'entreposage des armes spécifie que le fonctionnaire qui avait la charge de l'endroit n'avait ni natte ni siège (Radin 1920, 40).

Un autre aménagement décoratif, très commun à tout type de bâtiment celui-là (du palais à la simple habitation, en passant par les édifices cérémoniels), fut obtenu grâce au recours à de nombreux éléments végétaux[248](branchages et fleurs, principalement). Ce type de décoration, souvent mis en œuvre en des jours spécifiques[249]lors des fréquentes fêtes religieuses, et qui se voyait de par cela souvent renouvelé, enjolivait aussi bien l'intérieur que l'extérieur des murs, les autels, les cours, les escaliers, etc. (Diaz del Castillo 1992, 204, 253 ; Duran 1971, 135, 238-9 ; Horcasitas & Heyden in Duran1971, 119-20).

Frises et autres

---

[246] Ixtlilxochitl (1965, II, 176) nous dit, pour le palais de Nezahualcoyotl, que ces recouvrements de tissus représentaient divers oiseaux, animaux et fleurs. C'est déjà ça.

[247] Idem chez Sahagun (1880, 513-4), où les sièges à dossier de joncs (*tepotzoicpalli*) peuvent être recouverts de peaux de félidés ou de cerfs, « pour leur donner un aspect plus imposant ». On n'oubliera pas non plus ici de mentionner les boucliers qui pouvaient être accrochés dans la petite salle retrouvée à Tehuacan Viejo (pp. 92).

[248] Coupés, bien entendu. On n'évoque pas ici les parterres de fleurs ni les jardins décrits dans le passage consacré aux diverses parties d'un *tecpan* .

[249] Comme par exemple le jour de l' « adieu aux fleurs »(célébration de l'arrivée du gel, liée à la déesse Xochiquetzal), palais, temples, maisons, personnes, rues étaient décorés de fleurs (Duran 1971, 239).

On s'attardera maintenant sur certaines frises longitudinales et rectangulaires qui ont pu se trouver sur le haut des murs extérieurs des édifices palatiaux. Dans un article sur les formes et les fonctions du *tecpan*, S. T. Evans (1991, 71-6) attire tout spécialement l'attention sur les frises de *chalchiuites*[250]qui ornent souvent, dans les codex préhispaniques et coloniaux, les représentations ou les glyphes désignant un *tecpan* ou un édifice palatial[251]. Bien entendu les problèmes déjà rencontrés lors de la prise en compte de représentations codaxiales se reposent ici encore, mais dans une moindre mesure. Il est vrai, en effet, que si l'on consulte différents codex[252], on s'aperçoit que ces frises de *chalchiuites* se retrouvent sur des édifices autres que le *tecpan*[253] : elles servent grosso modo à particulariser les édifices civico-cérémoniels par rapport aux simples habitations (cf. Evans 1991, 73). Mais on notera avec intérêt, en tout cas, que ces frises (de *chalchiuites* ou autres) que l'on voit représentées dans les codex ont eu, en plus de petits modèles en céramique parfois retrouvés, des échos archéologiques bien attestés.

On citera en premier lieu le temple de Huatusco, dont les vestiges révélèrent, sur chacun de ses 4 côtés, une frise longitudinale composée de cônes en pierre ponce cimentés dans du mortier. La partie la plus large de chaque cône émergeait de la surface de mortier, qui était peinte de manière à faire ressortir les éléments de pierre ponce. Le tout faisait songer à un ciel étoilé (cf. annexe **57**)(Medellin Zenil 1966, 144 ; Marquina 1964, 188). Ce dispositif est en tout point comparable à ce que l'on peut voir sur les édifices de certains codex où apparaissent ces frises étoilées (comparer les annexes **57** et **69**). L'archéologie palatiale du Postclassique récent n'a bien entendu rien révélé de tel concernant les frises de *chalchiuites*, et une fois encore, c'est sur base d'analogies avec les établissements cérémoniels contemporains ou avec les édifices de l'élite de la période précédante que se développera notre exposé. Les fouilles du *Templo Mayor* ont révélé des frises de *chalchiuites* peintes sur le stuc qui recouvrait les piliers de l'adoratoire de Tlaloc, tandis que chacun des deux temples rouges montrait quant à lui une frise en trois dimensions, se déployant sur le haut des murs de l'atrium (cf. annexe **66**). Des cylindres creux en pierres

---

[250] C'est-à-dire une série de disques, redoublés ou percés en leur centre, placés en enfilade et représentant de manière générale des pierres de turquoise (d'où le nom de ce genre de frise, puisqu'une pierre de turquoise se désigne sous le terme nahua de *chalchiuitl* (cf. Sahagun 188, 772)), ou les « lunettes » du dieu de la pluie, Tlaloc.

[251] Evans en dresse un inventaire, reproduit dans l'annexe **70**. Auquel on ajoutera des représentations se trouvant dans les annexes **2**, **29**, **36**, **37**, **42** et **71**. Le résultat en est bien sûr non exhaustif.

[252] Repris en bibliographie.

[253] Dans le codex Mendoza cependant, les frises de *chalchiuites* ne se retrouvent sur le haut d'un édifice que pour y spécifier un *tecpan*. Les autres édifices civico-cérémoniels (comme le *calmecac*, le *cuicacalli* et les temples), eux, portent des frises étoilées (cf. codex Mendoza 1992, vol. III).

volcaniques y sont en effet placés en enfilade sur les bords supérieurs des murs, chaque enfilade se voyant couverte sur le dessus par une série de dalles en succession, complétant l'impression de tableau ou de frise. Le tout était stuqué et peint. En rouge[254](Wilmet 1989, 61-6). Le Postclassique ancien de la ville de Tula se trouve lui beaucoup plus riche d'informations sur les frises qui décorèrent le haut des édifices de l'élite. La fouille des édifices les mieux soignés du groupe central du site d'*el canal* (cf. annexe **5**) a révélé de nombreuses petites pierres travaillées de diverses formes[255], qui composèrent les panneaux décoratifs du haut des façades tournées vers le patio central (Healan 1989, 62-3). Pour les façades des édifices V et VI ce furent surtout des pièces rectangulaires ou en « L » qui furent utilisées pour la réalisation des frises (cf. annexe **5**)(Healan 1989, 104-11). La façade nord et le mur ouest de l'édifice VII, qui était entièrement construit en pierres, eux, se trouvent mis en rapport avec des cylindres creux de pierres basaltiques (comparables à ceux des temples rouges) qui durent former les frises de *chalchiuites* (cf. annexe **5**)(Healan 1989, 111-3). Les habitations de l'élite du site d'*el corral*, elles, fournissent des éléments semblables à ceux cités ci-dessus : ces vestiges se voyaient surtout concentrés dans les petits patios intérieurs, à ciel ouvert, et ils ont dû constituer les panneaux décoratifs qui couronnèrent les pourtours de ceux-ci (Mandeville & Healan 1989, 177, 185-6, 190-1, 195). On a retrouvé aussi sur ce même site, le long des murs sud de la structure 2, un élément en pierre longitudinal, sculpté de 9 *chalchiuites* en enfilade, qui a pu également servir de décoration sur le haut de ces murs (cf. annexe **5**)(Mandeville & Healan 1989, 190-1, 195).

Tout cela accentue la plausibilité de l'existence de ces frises de *chalchiuites* (ou autres) sur les édifices palatiaux du Postclassique récent[256]. Ces frises ont pu être peintes directement sur un revêtement de stuc (Evans 1991, 73), ou aménagées de manière plus tridimensionnelle grâce à des cylindres creusés en pierre basaltique. Pour rappel, les frises étoilées (parfois en rapport avec

[254] Couleur qui peut sembler étrange pour des éléments censés représenter des pierres précieuse ou les lunettes de Tlaloc. On a cependant déjà vu qu'une seule symbolique n'est pas applicable à une simple couleur. Ici, en l'occurrence, le rouge, couleur du sang, a pu se substituer à la couleur des pierres précieuses (vert ou bleu) par le biais d'une notion commune que ces couleurs ont véhiculée : la préciosité, par exemple (cf. Wilmet 1989, 62). Les peintures murales de Tehuacan Viejo révèlent, quant à elles, toute une série de cercles rouges disposés en enfilade sur le bas des murs de la pièce découverte par Sisson & Lilly (1994, 35). Voir annexe **62**. Les auteurs de cet article ne discutent guère de ce recouvrement peint (pour le cas présent, 2 lignes dans leur conclusion, où ces cercles rouges sont en fait la représentation de tâches de sang sacrificiel sur une bandelette de papier ; cette supposition n'est nulle part étayée, mais reste intéressante), et je préfère ici simplement le mentionner, bien qu'un rapprochement avec les frises de *chalchiuites* soit envisageable.

[255] Rectangulaires, discoïdales, ou en forme de « L ». Ces dernières pièces en particulier ont sûrement permis la réalisation du motif (archi-utilisé en Mésoamérique) de la grecque, ou volute géométrisée. Les autres pièces ont permis de réaliser d'innombrables motifs géométriques, déjà partiellement évoqués (cf. pages 88-95).

[256] Pour se donner une idée approximative de la manière dont ces frises ont pu s'aménager en élévation, on consultera l'annexe **73**, qui présente des exemples d'aménagements des périodes Classique et Epiclassique.

des édifices civico-cérémoniels), elles, étaient réalisées avec des tenons coniques en pierre dont on laissait dépasser l'extrémité la plus large d'un surfaçage de mortier et/ou de stuc (Medellin Zenil 1966, 144 ; Evans 1991, 73). Les frises en *chalchiuites* peuvent faire référence à une large palette de significations, mais la plupart de celles-ci gravitent autour du monde de l'eau et des choses précieuses. Les *chalchiuites* renvoient de manière double aux pierres précieuses du même nom, ainsi qu'aux lunettes du dieu de la pluie, Tlaloc, qui pouvaient représenter l'eau (Wilmet 1989, 62). Pourquoi des frises de *chalchiuites* sur des édifices civico-cérémoniels, de toute manière liés d'une manière ou d'une autre à la noblesse ? Le renseignement peut nous venir de Sahagun (1880, 772) : de par le caractère précieux des *chalchiuites*, celles-ci ne pouvaient être portées par les gens du commun, les *macehualtin*, elles étaient uniquement réservées à l'élite. Nul doute, donc, qu'une frise de *chalchiuites* sur un bâtiment pouvait, entre autress, évoquer automatiquement un statut socio-religieux élevé.

Cervantes de Salazar (1971, I, 316) nous informe que les poutres du plafond pouvaient être sculptées de quelques figures d'animaux. Bien que Cervantes ne signale pas un endroit précis du palais, on signalera que cet aménagement est semblable aux boiseries des temples (cf. Cortés 1982, 130). Du reste ce rapprochement ne doit pas nous faire penser que ce genre de sculpture ne s'est concrétisé spécifiquement que dans les zones cultuelles. Pour une illustration de ce type de boiseries sculptées, voir annexe **72**.

Des merlons[257]ont pu aussi couronner les murs des palais, comme c'est le cas à Teotihuacan, par exemple (cf. Séjourné 1966, 134 ; et Morelos Garcia 1986, 211). On insistera cependant sur le fait que d'après le dominicain Duran[258](1971, 76, 120), l'usage des merlons est surtout lié à la délimitation de lieux cultuels et sacrés : temples et enceintes cérémonielles en sont le plus souvent pourvus. Conquistadores et premiers chroniqueurs en parlent peu. Seul Aguilar (1938, 99) spécifie que les enceintes cérémonielles ainsi que les temples sont crénelés. En règle générale, rien n'est précisé pour les établissements palatiaux. Cependant, si on ne retrouve pas de traces de merlons dans les résidences de l'élite fouillées pour le Postclassique ancien (cf. Healan (ed.) 1989 ; ainsi que Paredes 1986, 231-9), J. K. Brueggemann (1987, 168) signale l'emploi de « créneaux de formes diverses » sur les temples comme sur les palais. Malheureusement cette

[257] De nombreuses formes possibles : une conque vue en coupe, un papillon stylisé, un motif en escalier (complet ou incomplet ; le terme « créneau » est aussi applicable à ces deux formes), un couteau de silex, etc.

[258] Dont il est permis de douter, non des observations, mais comme c'est le cas ici, des interprétations.

affirmation ne semble pas concerner directement le site d'Acozac, mais plutôt être une remarque d'ordre général, que cet auteur n'étayera pas plus. Comme l'on pouvait s'y attendre dans ce cas-ci, un report sur les codex n'éclaire que peu ce problème : les constantes variations des canons de représentations rendent impossible la synthétisation d'une donnée. Certains établissements palatiaux en possèdent, d'autres pas. La réalité des faits s'est d'ailleurs peut-être accordée de cette manière. Bref, comme on manque encore d'éléments, il serait peu sensé de clôturer la question. On se contentera de répéter que ce type de d'ornementation est plus liée aux zones cultuelles qu'à d'autres, ce qui n'exclut donc pas qu'on puisse la retrouver à l'intérieur d'une enceinte palatiale.

Des estrades ou des banquettes accolées aux murs se sont retrouvées dans certaines salles d'audience ou de réunion des complexes palatiaux. Elles étaient probablement décorées de frises en bas-reliefs, comme leurs homologues retrouvés sur les sites cérémoniels (cf. Cortés 1982, 108 ; Gomara 1965, II, 131 ; Cervantes de Salazar 1971, I, 303 ; Diaz del Castillo 1992, 253, 255).

Enfin, pour terminer sur un point obscur, on considérera les passages de Gomara[259](1965, II, 140, 143) où il évoque ce qu'il appelle des *escudos*[260], qui étaient situés sur l'entrée des bâtiments et qui étaient censés préciser la nature ou la fonction de ces dits bâtiments. Gomara nous dit ainsi que les entrées du *tecpan* de Montezuma II, étaient frappées de ses armes (un aigle s'abattant sur un jaguar), que les entrées des entrepôts abritant les tributs étaient marquées par un blason où figurait un lapin, et que les entrées des arsenaux possédaient quelque chose de semblable, mais avec un arc flanqué de deux carquois. Aucune autre source antérieure à Gomara ne fait état de choses telles. Le seul rapprochement que l'on peut faire à ce sujet provient de Tezozomoc (1944, 415) qui nous dit que lors de l'intronisation de Montezuma II, un petit édifice en matériaux périssables fut construit dans un patio du *tecpan* ; au-dessus de celui-ci on avait peint sur papier les armes de Tenochtitlan : un aigle terrassant un serpent. Même si aucune réalité archéologique n'appuie évidemment ce genre de dispositif, on soulignera que les représentations associées à chaque bâtiment sont correctes d'un point de vue symbolique. L'aigle terrassant le jaguar ou le serpent renvoie directement à toute une symbolique bien connue opposant le solaire et le lunaire, donc opposant les Mexicas (associés aux aigles, aux conquérants nomades, à la lumière, la

[259] Cervantes de Salazar le suit à l'identique (cf. 1971, I, 316, 319-20).
[260] Des blasons.

chaleur, à l'homme, etc.) à leurs adversaires (qui ne peuvent qu'être associés aux animaux symboles de l'autochtonie tels le jaguar ou le serpent, à l'obscurité, au froid, à la femme etc.). C'est donc le symbole idéal de la royauté mexica. Le rapport entre le lapin et le stockage des provisions et du tribut reste quant à lui un peu flou, mais la symbolique mésoaméricaine de cet animal lunaire renvoie en tout cas à l'agriculture et au *pulque*, bref à l'abondance (Graulich 1998, communication personelle). Quant à l'association métonymique entre le blason des arsenaux et ces derniers, elle est suffisamment claire pour ne pas la détailler.

IV. Conclusion -

Arrivé à ce stade de l'exposé, et quitte à déroger aux sacro-saintes règles de la conclusion qui demanderaient une synthétisation des principaux points relevés par notre travail (et pousseraient ce mémoire encore plus au-delà du seuil fatidique des 100 pages), il me paraît plus important, en guise de conclusion, de ressituer les points essentiels de notre objet d'étude dans un cadre chronologique plus étendu que le seul Postclassique récent. Comme on a pu parfois le remarquer dans cet exposé, des analogies ou des reports avec des périodes plus anciennes se sont souvent montrés riches en informations. Bien que cela ne puisse pas paraître au premier abord, j'ai volontairement et dans la mesure du possible tenu à réduire ces reports, autant par souci de préserver la cohérence de la démarche méthodologique, que par désir de ménager un point de comparaison dans cette conclusion. Car enfin, un regard sur les périodes Préclassique et Classique[261]de l'Altiplano central permet de se rendre compte, pour l'architecture du commun comme pour celle de l'élite, qu'aussi bien les matériaux que les techniques de constuctions (ainsi que les préférences et les marques de statut qui les accompagnent) sont restés quasi inchangés depuis l'apparition du village préclassique, attestant par là du grand conservatisme d'une architecture plus que millénaire, simple, efficace, et restée en grande partie d'essence rurale. Petit détail, cependant, concernant la technique de construction du toit plat : plus fréquent qu'ailleurs dans le bassin de Mexico au Postclassique récent, ce type de toit n'est pas attesté archéologiquement pour le Préclassique (ce qui ne veut pas dire qu'il n'existait pas à l'époque), et il faut attendre l'émergence de Teotihuacan, aux environs de 150/200 ap. J.C., pour que ce genre de réalisation soit clairement perceptible (cf. Sanchez Alaniz 1991, 171-5 ; Santley 1993, 68-73, 81 ; Lopez de Molina & Molina Feal 1986, 263-6 ; Sanders et al. 1979, 301-58).

Pour tout ce qui concerne la disposition générale des maisons communes, on se doit d'être plus nuancé, cette nuance se portant cependant exclusivement sur un point de comparaison entre Tenochtitlan et Teotihuacan : bien entendu, de tout temps, les habitations se sont agencées autour

[261] Par le biais de nos connaissances personnelles, et

- pour le Préclassique moyen et récent dans le bassin de Mexico, de l'article de Santley (1993 ; en bibliographie) et de l'ouvrage de Sanders et al. (1979, principalement des pp. 301-58 ; en bibliographie).
- pour une période s'échelonnant du Préclassique au Postclassique dans la zone de Puebla et Tlaxcala, de l'article de Lopez de Molina & Molina Feal (1986 ; en bibliographie).

d'un patio, le tout généralement enclos d'une enceinte, mais comme on peut s'en douter avec un point de départ aussi général, les variantes n'ont pu qu'abonder. Comparativement à l'aperçu qu'on a pu avoir des habitations du commun à Tenochtitlan, Teotihuacan nous renvoie le reflet de quelque chose de plus organique, plus homogène, et de mieux planifié : le lieu de vie du commun n'y est pas, comme dans la capitale mexica, de simples maisons groupées autour d'un patio, mais de véritables petits complexes domestiques dont les composantes doivent de préférence se nommer des appartements plutôt que des maisons[262]. Un élément fondamental manque cependant à l'assise de cette supposition, puisque on ne dispose pas, encore à l'heure actuelle, de plans purement archéologiques des habitations du commun de Tenochtitlan. Comme sur de nombreux autres points, donc, la question est posée et reste ouverte, et on attendra de futures fouilles sur dans l'ancienne Tenochtitlan poue étayer tout cela.

La situation, la disposition générale, et l'organisation interne des établissements palatiaux semblent avoir trouvé leurs marques au moins dès le début du Classique à Teotihuacan, pour ne plus en changer jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Et ce dans des régions dépassant notre cadre géographique, dans lesquelles on comptera l'Oaxaca et le sud du Morelos (cf. Lopez de Molina & Molina Feal 1986, 267). Dès Teotihuacan, aussi, les marques ornementales des statuts de ces centres de pouvoir sont déjà en place, tout au moins en ce qui concerne les recouvrements peints et les frises, qui connaîtront bien sûr de multiples variantes iconographiques et stylistiques (cf. Morelos Garcia 1986, 211 ; Lopez de Molina & Molina Feal 1986, 267-8 ; Séjourné 1966, 125-34). Pour les recouvrements textiles et végétaux, la question se pose en d'autres termes étant donné que les textes et autres documents pictographiques qui peuvent nous renseigner sur ces recouvrements ne sont, dans l'absolu, valables que pour le Postclassique récent. Et on se retrouve ici, une fois de plus, à estimer de manière subjective (puisqu'on est ici en l'absence totale d'autres documents de nature différente) le conservatisme de ces sociétés mésoaméricaines ... .

En définitive, donc, c'est l'arrivée des Espagnols qui, dans cette région du monde, bouleversera une continuité architecturale dont la genèse s'établit probablement 3000 mille ans avant l'intrusion européenne.

- pour la période Classique de Teotihuacan (de 200 à 750 ap. J.C.), des articles de synthèse de Sanchez Alaniz (1991 ; en bibliographie)et de Morelos Garcia (1986 ; en bibliographie), de l'article de Widmer & Storey (1993 ; en bibliographie), et de l'ouvrage de Séjourné (1966 ; en bibliographie).

[262] On illustrera cette assertion en comparant les annexes **4** et **39** à l'annexe **76**, reprenant des exemples d'habitations de la période Classique à Teotihuacan.